

GRANITICK
#07
 HIVER 2011/2012
 >1€<

MAZOUT

LE ZINE AU POIL  

FREQUENCE MULTINE
 30 ANS DE MODULATION

ROCK AU VAUBAN

EN ATTRACTION EN VÉDETTE AUSTRALIENNE
HEAD ON HITS
 ULTRA BULLITT
 KANIBAL STRIKER
 VENDREDI 04 MAI 2012
 BEAST
 BREST
 TP//ZIKC.COM/BARRACUL



RÉSERVÉ À UN PUBLIC
AVERTI
 ET LIBRE DE PENSER

CORNOUAILLE LOISIRS



IMPORTATEUR
BILLARDS TOUS GENRES
BABY-FOOT
FLECHETTES ELECTRONIQUES
...

02 98 95 71 99

G-STAR RAW
Operated by SA SSK **EST OUVERT**

**5, RUE JEAN JAURÈS
ABREST**
(ancien cinéma le SIAM)

Astropolis

l'hiver



BREST DU 14 AU 22 JANVIER 2012

SHOWCASES · CONFERENCES · ATELIERS · TREMPIN WJ'S · SOIREEES

NICOLAS JAAR / FRANCOIS K / BUSY P / MR SCRUFF / DOCTOR P
MICKEY MOONLIGHT / RADIO SLAVE / CLUB CHEVAL / SOUTH CENTRAL
PARA ONE / NICOLAS MASSEYEF / MANSFIELD TYA / FUKKK OFFP
STEREOMERCEES / ARNO GONZALEZ / VALENTIN STIF / SONIC CREW
SIEUR & DAME / BAADMAN / SCOUAP / BUDJU / CHRISTOPHE BRAULT





ÉDITO

Le rock'n'roll ne nourrit pas son homme ! On le sait tous... Certes, mais il est l'élément indispensable à la survie des sociopathes que nous sommes. Et il en faut une bonne dose, de rock'n'roll, pour supporter le climat ambiant. Une bonne dose pour encaisser la perte des copains, ces éclaireurs qui nous montraient le chemin et nous ouvraient la route, sacrifiés sur l'autel de la sincérité... Une bonne dose pour digérer la morale des gosses de riches qui nous expliquent que c'est la crise, qu'il faut faire des sacrifices, que c'est comme ça, qu'on y peut rien, qu'on peut crever pendant qu'eux s'amuse avec leurs jouets neufs. Une bonne dose pour avaler la cupidité et la collaboration passive de nos contemporains. Une bonne dose pour garder l'espoir, pour ne pas exploser. Où sont passés les hommes d'honneur, les purs et durs, les vrais de vrais, ceux qui avaient le sens de la parole donnée ? Une espèce en voie de disparition. Le vice devient vertu, la "raie publique" est une avenue. Au printemps il va falloir choisir, jouer à pile ou face, la peste ou le choléra, le PS ou l'UMP, l'OM ou le PSG, rouge ou blanc, gauche, droite, marche ou crève, Rolling Stones ou Beatles... Le rock'n'roll reste la dernière aventure du monde civilisé et se pose en alternative à la pensée unique. Retrouvons-nous les manches et adressons un magnifique bras d'honneur à cette humanité qui n'en a plus que l'appellation et qui n'a de cesse de couper les branches desquelles elle descend. Alors, t'as choisi, t'es Beatles ou Rolling Stones ? Moi je suis résolument Animals ! Keep on rockin' ! Like a Mozart fucker !

DICK ATOMICK

**TU VEUX FIGURER DANS CES PAGES ?
ALORS, N'ATTENDS PAS LE DÉLUGE ET ENVOIE LE MATOS À :**
MAZOUT, LE ZINE AU POIL
ASSOCIATION GRANITICK, PRAT-ALLAN 29260 LESNEVEN.
CONTACT.MAZOUT@ORANGE.FR



SOMMAIRE

- 03 • FAIS TOURNER ! ...
- 07 • SALUT LES COPAINS !
- 11 • FRÉQUENCE MUTINE
- 13 • ZIKCARD
- 14 • POLICE TRUCK
- 15 • BLACK CHURCHILLS
- 16 • GODRONBORD
- 18 • MISTER DOLLAR
- 19 • NO PILOT
- THE FARM'S DOGS
- 20 • MAGNETIX
- 21 • THE DISCIPLINES
- 22 • BERTIE PAGE CLINIC
- 25 • BLACK JOE LEWIS & THE HONEYBEARS
- 26 • BARRENCE WHITFIELD & THE SAVAGES
- 27 • SECRET DIARIES
- 28 • LES LEGIONS NOIRES
- BLACK RAINBOW
- 29 • ELVIS
- 30 • BREST CITY ROCKERS
- 37 • JAZZ MAZOUT
- 39 • LA LOI DES SÉRIES
- 40 • GALETTES, BOUQUINS, BD
- 47 • NOIR MAZOUT
- 48 • ICI BABYLONE • ROLLING STONED
- 49 • JIPI



© FRANCO

MAZOUT # 07 Hiver 2011 / 2012
Revue à parution aléatoire éditée par l'association
Granitick Prat-Allan, 29260 LESNEVEN
contact.mazout@orange.fr
mazoutlezine.free.fr

www.myspace.com/mazoutlezine
Directeur de la publication Jean-Philippe Bourlez
Directeur artistique Tibou (tibou@ajt.fr)
Secrétaire de rédaction Franco (francobrest@gmail.com)
Secrétaire de rédaction Olivier Polard (o.polard@voila.fr)
Conseiller de rédaction Stourm

Directeur de conscience Philippe Mosser (cornouaille.loisirs@wanadoo.fr)
Rédacteurs Nabil Allai / Dominique "Imperial" Anglères / Dick Atomick / Jorge Bernstein / Bleizenn / Boof / Stéphane Bourel / Philippe Buvard / Cat The Cat / Phil Dar / Johnnie Davis / Lady Doll / Franco / Gomina / Ren Goued / Andy Grizzly / Yvan Haleine / Headsucker / François Joncour / Arnaud Le Gouëfflec / Alain Leost / Lonesome / Phil Moss / Pah-Tou / Olivier Polard / Lucky Queffelec / Rotor / Mich' Tohu / Sentenza / Chris Speedé / Stourm. **Illustrateurs** Jipi / Hubert Polard / Tibou. **Photographes** Denis Cloarec / Franco / Headsucker / Pierre-Henri Juhel / Raymond Le Menn / Alain Le Mercier / Dominique Leroux / Stéphane Le Ru / Cecil Mathieu / Dominique Morvan / Phil Moss / Michel Prigent / André Quéré / X ... **Webmaster** Nicolas Denis (nicolas@lablanche.net). **Impression** Print 24 SARL 12/14 Rond-Point des Champs-Élysées 75008 Paris. N° ISSN en cours.





**LE
CUBE
à
Resort**

**PIANO CHAT - OUR NAME IS A FAKE
THE PANTONETTES - ALEXANDRE VARLET
COFFEECUP & LOOPING EN AFTER D'ASTROPOLIS
SAMMY DECOSTER - LOS NAVAJOS EN DJ SET
O SUPERMAN - NO PILOT & PRISMO PERFECT EN DJ SET
GIF PARTY - FIFTY MILES FROM VANCOUVERT
BRONSKICUBE - DATE WITH ELVIS
SHADOWPLAY BY MUTINE - CUIR & MOUSTACHE
DONKEY SAPLOT - THE ODD BODS**

AND MANY MORE...!

**BAR ROCK - CONCERT - MIX - EXPO
7, rue de l'Harteloire - Brest**



METAL NOT DEAD !

La scène brestoise de metal semble retrouver une nouvelle vie à travers d'excellentes nouvelles formations comme Soul D Mentia (death mélodique), TenvaL (brutal death), Anaon Koll (viking metal), Perversifier (thrash / black metal), Under The Abyss (metal) pour les plus extrêmes mais aussi GodStateFire (stoner), les très efficaces Chicken Vindaloo (rock hard), Century (rock hard), Iroise Maiden (tribute band à Iron Maiden) ou les désormais bien implantés Shadyon (hard rock) dont on attend le deuxième album, tout comme Stamina (metal oriental). A noter que les reformations ont le vent en poupe puisqu'après celle de Flying Dutch l'année dernière voici que Lies décide également de reprendre la scène. Gageons que la quatrième édition du festival du Menhir Chevelu pourra se tenir à nouveau cette année malgré le déficit de l'an passé, et que tout ce



EXPO PHOTO

D'avril à septembre 2011, le photographe Ronan Yver a installé un studio photo dans le hall des studios de répétition de la Carène. Entre deux répétitions, à la faveur du soir, il a rencontré une centaine de musiciens qui se sont prêtés amicalement au jeu du portrait. L'exposition, présentée du 6 au 26 novembre à la Carène, regroupait une trentaine de très beaux clichés parmi lesquels des membres de Tommyknockers, Dysilencia, Inner Chimp Orchestra, Oncle Foster, Blueberries, etc.

beau monde pourra s'y produire. Pour se tenir informé sur l'évolution de la planète métal locale, le mieux est d'écouter Raging Metal Mania tous les mardi soirs de 22 à 23 heures sur Fréquence Mutine ou de suivre le blog Sueurdemetal.com pour l'actu des concerts, notamment ceux organisés par les activistes de l'asso Destrock.

DES CLIPS & DES CLAPS

Tout d'abord celui de Chicken Vindaloo réalisé par Nicolas Hervoches de Myria Prod pour le titre uppercut "Lésion". Ensuite Mister Dollar, filmé par Simon Pensivy de La Focale pour "Nadia", rigolote vidéo sur fond de parties de bowling. Enfin Robin Foster qui, en promotion de son album, sort une vidéo tournée par Dave Procter et Pete King sur la côte camarétoise pour un titre tout en mélancolie "Forgiveness", et interprété par Dave Pen, ancien chanteur d'Archive...

L'OREILLE KC #3

Le fameux magasin de disques / DVD / BD d'occasion situé rue Jean Jaurès à Brest vient de fermer ses portes... pour mieux les ouvrir à deux pas de là, rue Bugeaud, dans un ancien magasin d'instruments de musique que beaucoup de musiciens ont fréquenté à l'époque, la mythique Clé de Sol. Aux heures habituelles, Yann et Renaud vous accueillent dans une surface certes plus petite, mais toujours aussi bien achalandée.

LE ROCK NANTAIS EN 100 VINYLS ET CDS

Laurent Charliot, l'auteur de "La Fabuleuse Histoire du Rock Nantais" et "ROK", vous ouvre les portes de la grande discothèque idéale nantaise. A travers un regard érudit, initiatique et personnel, découvrez dans ce livre, qui fonctionne un peu comme la discothèque idéale de Manœuvre, les 100 disques qui ont forgé l'histoire du rock à Nantes. Une sélection audacieuse de 100 opus, du rap au métal en passant par la chanson et le reggae (sur plus de 3 000 œuvres sorties sur près de six décennies), qui permet de découvrir ou redécouvrir les bijoux de la scène nantaise... Pour les plus connus, ceux de Squealer, EV, Elmer Food Beat, Dolly, Jeanne Cherhal, Little Rabbits, Dominique A, Katerine, Minitel Rose, Hocus Pocus, Mansfield Tya ou Pony Pony Run Run, bien entendu, mais aussi ceux de très nombreux groupes indépendants, comme les Flamingos, Zoopsie, Car Crash, Savel ou La Phaze jusqu'aux Gong Gong, Anoraak, Sexy Sushi ou Papier Tigre...



Format 23.5 x 23.5 cm, couverture souple, 216 pages couleurs. Prix public : 27 € TTC.

METAL + DIEU = FRANCE CULTURE

C'est l'équation qu'a réussi à poser Gildas Vijay Rousseau, leader des métaloux de Stamina. Étant par la grâce de Dieu organiste de l'église Saint-Michel à Brest, France Culture s'est intéressé à son cas et a diffusé sa prestation en direct, le 4 décembre dernier. Le concert n'ayant pas eu lieu à l'heure où nous mettons sous presse, on ne sait pas s'il reprenait "Metal Gods" ou "Hell Bent for Leather" des Judas Priest. Amen !

THOMAS HOWARD MEMORIAL

Emmené par le batteur des Craftmen Club (ici guitare acoustique et chant) et par le bassiste du combo précité, THM se réclame davantage de Great Lake Swimmers et de Mogwai que du Jon Spencer Blues Explosion. Changement radical de style donc pour une petite incartade solo pendant une pause du Craftmen Club.

DU ZEF SUR L'OLYMPPE

Ca s'est signé en deux coups de cymbales : les Brestois d'Im Takt ont pu se faire leur premier Olympia, en ouvrant pour Catherine Ringer ! Et comme les p'tits Zefs ont le vent en poupe, ils ont enchaîné avec cinq dates atomiques au Japon, avant leur récent passage à l'UBU pour les Transmusicales !

DOUBLE ELVIS

C'est à Chicago que Double Elvis est parti enregistrer son premier album, des débuts avec l'appui de Matt Walker (battereur de Morrissey et des Smashing Pumpkins) et Sean O'Keefe (producteur de Fall Out Boys ou Von Bondies), excusez du peu !

BILLY BULLOCK & FRANDOL !

Après The Octopus accompagnant sur scène Dominique Sonic, cette fois-ci dans les turbines : une série de concerts avec Frandol et les Billy reprenant du Roadrunners ! C'est-y pas épatant ça ? On en bave de joie... Première date à Douarnenez au Bal de Noël de l'asso Bolomig United, le 29 décembre !

PERFECT PLACE

Ceux qui ont aimé Too Soft doivent faire attention. Leur duo préféré a changé de nom pour celui de Perfect Place mais reste dans la même veine : mélodies, harmonie et grâce...

DOUGLAS HINTON

Bonne surprise que "Permanent Tourist", premier album de ce chanteur originaire du nord de l'Angleterre. Débarqué à Brest voici une dizaine d'années, il a fait ses premières armes au sein du duo acoustique The Vagaries. Il sort aujourd'hui un premier effort composé, joué et, semble-t-il, enregistré par ses soins. L'ambiance est très folk, guitare sèche, voix parfois doublées, quelques percus pour un résultat très lo-fi. Mais Douglas sait chanter et écrit des titres qui n'oublient pas les mélodies. Ca peut rappeler par moments Bert Jansch, Loudon Wraingwright III ou le néo-folk new-yorkais. A suivre donc...

COLIN CHLOÉ

Le songwriter brestois enregistre en ce moment même son prochain album au studio Cocoon de Rennes avec Yves-André Lefeuve (Miossec, Dahlia) à la batterie, Pascal Humbert (16 Horsepower, Wovenhand) à la basse et Bruno Green (Santa Cruz) à la production. On espère donc pouvoir écouter la suite de son très réussi premier album avant l'été.

Clonakilty

Brasserie tous les midis sauf le dimanche
Ambiance pub le soir du jeudi au samedi

Ouverture
lundi au mercredi 8h-20h
jeudi au samedi 8h-1h

13 rue Baltzer
29150 Châteaulin
Clonakiltypub@gmail.com
0298860113
0965306925

CHARTER MUSIC

ACCESSOIRISTE AUTOMOBILES

COLLECTION DE BLOUSONS CUIRS ET MOTO "LAST REBEL"!

02 98 02 27 06
40 RUE DE BREST 29490 GUIPAVAS

AN POITIN STILL

IRISH SESSION VENDREDI 22H
EN FACE DE LA GARE
QUIMPER 02 98 90 02 77

Britt

"LA BIÈRE QUI VOUS PARLE DE LA MÈRE..."

www.brasseriedebretagne.com

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ - À CONSOMMER AVEC MODÉRATION

CONCERTS

CONCERTS dans les cafés/à partir de 21h

JODIE BANKS / CRUEL DILEMME / YOAN PRISMO PERFECT / FROZEN DEAD KITTENS / BUDDY BLUES / PHIL MALKO & CLAUDE ZIEGLER DUO / ELECTRIK DISKAN / LA REVANCHE DU LEZARD MONKEY PARADISE / THOMAS HOWARD MEMORIAL / JOHNY FRENCHMAN AND THE ROASTBEEFS / DARK DAISY DJ DUSTY CORNERS / DJ CLAUDE MADAME / MARC HASCOAT

RIVES DE NUITS

20 & 21 JANV / LANDERNEAU

L'Atelier Culturel
02 98 21 61 50

Concerts en partenariat avec l'Union des cafés, Discothèques, Hôtels et Restaurants de l'Elorn

LOXXO

Café

LE PARTENAIRE DE VOS SOIRÉES
1 rue Charles Le Goffic • 29400 LANDIVISIAU
VENDREDI / SAMEDI : 18h00 - 01h00
DIMANCHE : 15h00 - 21h00
02 98 68 22 20

WWW.LOXXO.FR

Pub Les FAUVETTES

Blind test le mardi
Retransmissions régulières foot rugby sur grand écran demandez le programme!

OUVERT TOUS LES JOURS DE 17H00 À 01H00

02 30 86 33 72

27 rue Conseil • St MARTIN • BREST

CAFÉ DES HALLES

3, place des Halles - Dz
02 98 92 02 75
www.myspace.com/lecafedeshalles

Le Daniel's

Bar de Nuit Concert

Hiver de 22h30 à 3H du matin
Été de 22h30 à 4H du matin
Fermé le Lundi

Tel: 02 98 82 66 75
Route de St Jean
PLONEOUR-LANVERN

le DERBY

BAR TABAC HOTEL PMU WIFI
RESTAURATION À TOUTES HEURES

TOUS LES JEUDIS : SCENES OUVERTES & BOEUFES
FACE À LA GARE - 29000 QUIMPER - 02 98 52 06 91



© PHIL MOSS

BRAIN POWER

Les vieux routiers de Motörhead ont enthousiasmé de leur hard rock toujours aussi pêchu les inconditionnels bretons présents à Nantes.

BOF

Robin Foster ne se contente pas de la sortie de son album ("Where Do We Go From Here?"), il a aussi composé la musique du film de Sean Ellis, "Metro Manilla".

THE DALE COOPER QUARTET AND THE DICTAPHONES

Composé de musiciens brestoïses d'horizons musicaux divers (TF, Tank, Osaka de l'écurie Diesel



© PHIL MOSS

WHITE AND BLUES

N'ayant pas vu Donna Summer en été, je me rattrape en allant voir Johnny Winter en hiver. En effet le rescapé de la grande époque est venu nous rendre visite au cabaret Vauban de Brest où il nous a gratifiés d'un concert mémorable accompagné d'excellents musiciens tout dévoués au maître.

Combustible), TDCQ&TD évolue dans un dark-jazz mélangeant musique électronique (samples et collages) et acoustique (guitares, saxophone, trompette) pour une ballade sombre et sourde qu'on dirait tout droit sortie d'un film de David Lynch (ce n'est donc pas pour rien que Dale Cooper est le nom de l'enquêteur chargé d'élucider le meurtre de Laura Palmer dans Twin Peaks). Ils viennent d'effectuer une série de concerts dans l'est de l'Europe (Berlin, Moscou, Leipzig, Poznan, Cracovie, Bologne et Turin) pour défendre leur très bon premier album "Paroles De Navarre".



© FRANÇOISE DIGEL

Honeymen & Billy Gibbons

LA FINE (FLEUR) DE COGNAC°

Les frangins Elmor et Jim autrement dit les Honeymen, accompagnés de Sad à la batterie ont fait la première partie de ZZ Top au festival de Cognac. Plus de 6500 spectateurs ont été séduits par leur style incomparable répondant par des olas déchaînées aux chaudes incitations d'Elmor à l'harmonica. Se sont succédés leurs tubes agrémentés de morceaux de leur nouvel album High Rise Fever (un petit joyau). Billy Gibbons guitariste chanteur de ZZ Top en montant sur scène proclame au public : "Vous avez entendu les Honeymen ! I love these guys (j'aime ces mecs)". Décidément nos deux compères n'ont pas fini de faire parler d'eux.

Photo : Honeymen (1ère party de ZZ Top Festival Cognac 2011) avec Michel Roland directeur du festival et Billy Gibbons de ZZ Top (1er barbu en partant de la gauche).

ROCK DA BREIZH

Derrière ce titre se trouve un film de 52 minutes sur le rock en Bretagne, des scènes rennaises et brestoïses du début des eighties aux "free party" des années 90. Erwan Le Guillermic et David Morvan ont cherché à comprendre l'état d'esprit, l'énergie du rock dans notre région grâce à des images d'archives et des interviews, notamment celles de Christophe Miossec et Loran des Ramoneurs de Menhir. "Rock Da Breizh" sera visible sur Tébéo et TV Rennes début 2012. On attend de voir ça avec impatience...

LES GORISTES

Subtilement intitulé "Le Plus Gros Est Fait", le huitième album des



The Raiders From Outer Space

Goristes est fin prêt. C'est sur scène que les huit Bestoàs bien charpentés fêteront leur vingt ans de carrière, en partant de chez Marcel au Café de la Plage avant d'embrayer sur une tournée finistérienne qui passera par Landerneau, Crozon, Douarnenez, Quimper et, comme chaque année, au cabaret Vauban à Brest.

DOUGLAS HINTON

Bonne surprise que "Permanent Tourist", premier album de ce chanteur originaire du nord de l'Angleterre. Débarqué à Brest voici une dizaine d'années, il a fait ses premières armes au sein du duo acoustique The Vagaries. Il sort aujourd'hui un premier effort composé, joué et, semble-t-il, enregistré par ses soins, disponible en commande sur son myspace. L'ambiance est très folk, guitare sèche, voix parfois doublées, quelques percus pour un résultat très lo-fi. Mais Douglas sait chanter et écrit des titres qui n'oublient pas les mélodies. Ça peut rappeler par moment Bert Jansch, Loudon Wraingwright III ou le néo-folk new-yorkais. On espère entendre assez vite un vrai produit fini qui mette en valeur son travail on ne peut plus intéressant. A suivre donc...

SMOKE FISH

Rentré en urgence en Israël pour raisons personnelles, Shay David, le chanteur de Smoke Fish, se voit interdire de séjour à Brest par notre chère administration française, suite à un refus de visa de travail. Cela malgré sept années passées ici, un travail à plein temps à la Maison de Quartier de Kérinou, sa vie de couple et son investissement dans la vie locale. Ses amis font tout leur possible pour lui venir en aide dans ses démarches avec la préfecture. Si vous connaissez Shay, n'hésitez pas à écrire un courriel. Tout témoignage, toute signature sera utile pour l'obtention de son visa... marie_guenguantjira@hotmail.com

THE RAIDERS FROM OUTER SPACE

Le jeune groupe né entre Brest et Saint-Servais déboule sur les scènes locales avec fougue et charisme. Rock'n'roll, fun, teigneux, on attend beaucoup de ce gang commando !

ARCH WOODMANN

Belle actu pour l'ex-chanteur de Silence Radio avec "Mighty Scotland", deuxième album (premier sur un label, Monopsone) du néo Parisien Antoine Pasqualini. Après nous avoir offert, en 2008, le très beau "Draped Horse Blue Licorne Argentée Feather Blue", le Finistérien confirme avec ce disque qui déploie de nouvelles richesses. Tout semble bien se dérouler pour Arch qui défend depuis quelques semaines ses nouvelles chansons sur les scènes parisiennes du Gibus ou à la Flèche d'or.



ZIMÉ

Prochainement sur nos platines : "Un Monde Parfait", Dix titres enregistrés au studio du Pavillon K par nos énigmatiques camarades de Zimé. "Un album, rock et sombre, une photo, un instantané de notre monde actuel, de ses abus et des souffrances humaines qui en découlent".

MON AUTOMATIQUE

Enfin des news du duo electro-rock brestoïse qui nous avait laissés un peu sur notre faim avec un album enregistré avec l'appui de

BAR MUSIC
LOS AMIGOS



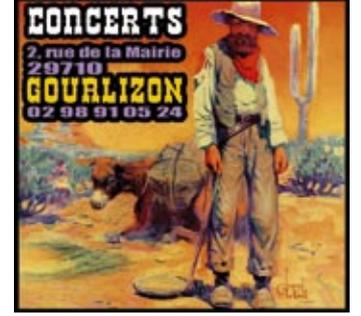
**PLACE DE L'HOTEL DE VILLE
CONCARNEAU
02.98.50.51.23**



Café de la Plage
place Guérin 29200 BREST 02 98 43 03 30

TABAC
LA COCOTTE BAR

CONCERTS
2, rue de la Mairie
29710
GOURLIZON
02 98 91 03 24



**VENEZ FAIRE
LE PLEIN
AU BAR**



**LE BRETAGNE
PLOUGASTEL 29**

**Le
BISTRO**

bar
brasserie - pizzeria

**CHEZ TOM
Pub**



Depuis 1975

18, Rue Notre-Dame - LESNEVEN
☎ 02 98 83 15 14



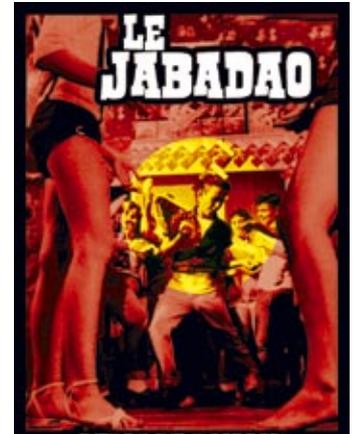
O'PATCHWORK

**BAR PUB
CONCERTS MUSIQUES DU MONDE**
Du mardi au dimanche de 17H00 à 1H00
Fermé le lundi
MANOIR DES SALLES 4 PLACE PIERRE DE RONIARD
29000 QUIMPER 02 98 95 05 72



**18 quai de la douane
port de commerce
BREST**

**LE
JABADAO**



**DEBIT DE BOISSON
HALLES ST MARTIN BREST**

Bar Le Club TABAC PRESSE

BAR LE CLUB TABAC

**PMU BAR
TABAC
CONCERT**

Le Club

Place de l'Église - 02 98 59 51 96
ERGUE GABERIC BOURG

ROCK CIRCLES
EST. 2009



Café de l'Octroi, Brest

This is a love song
(Tous les hommes sont noirs quand la lumière s'éteint)

Pas de lumière sans une ombre,
- Pile ou face -
- Rien n'efface

Le cœur et ses rayons sans nombre,
La pluie tombe doucement sur Harlem,
La neige tombe lentement sur Brest,
Et pour celui qui aime, c'est la même,
- Qui lui dira comment lâcher du lest ? -
- Le baiser, la nacelle,
Le drapeau noir, le drapeau blanc,
Qui tire les ficelles

Quand il se couche sur le flanc ?
La lune en plein jour,
Le soleil noir de la mélancolie,
La nuit pour le jour,
Celui qui aime tombe dans son lit.
Rien à vendre.
Rien à acheter.
Rien à solder.

Celui qui aime a tout perdu.
Celui qui aime a tout gagné.
Demain
Rien n'effacera
Son cœur et ses rayons sans nombre

STEPHANE BOUREL



FAIS TOURNER ! ...

la section rythmique de Savate / Mmemotechnic mais jamais sorti. De retour en studio cet automne, le duo a enregistré "Toujours Plus", son deuxième album dont le maxi est d'ores et déjà disponible, ainsi qu'un nouveau set avec l'appui d'un batteur. On attend de voir ça sur scène...

DRUGSTORE SPIDERS

On s'inquiétait de l'avenir de l'excellent groupe garage-rock bresto-néo-zélandais après la défection d'Eric Cajean. C'est finalement Sergio Domalain (ex Tommyknockers) qui prend la basse et permet au groupe de repartir sur les routes.



© PHIL MOSS

WILKO JOHNSON

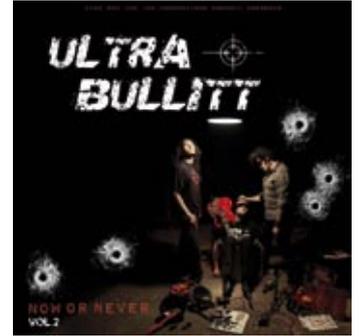
L'épileptique riffeur du "early" Doctor Feelgood, de passage dans la capitale de l'épagnéul breton.
(Le Bacardi, 04/12/2011)

JOHNNY FRENCHMAN & THE ROASTBEEFS

Nouvelle livraison pour les Johnnys : six nouveaux titres enregistrés et mixés sous les bons auspices d'El Pablo et nouvelle pochette de Tibou, pour une sortie officielle lors de la soirée des 30 ans de Mutine à la Carène. Un autre six titres sortira après l'été pour conclure le triptyque glam amorcé l'année dernière.

ULTRA BULLITT

Nouveau guitariste du nom de Steve Lüger et deuxième album pour Ultra Bullitt dont la sortie est prévue en décembre, toujours en format Vinyl + CD inclus, ainsi qu'en



CD digipack. Il est prévu une bonne tournée en France ainsi qu'en Australie en mars 2012 ! ●



SALUT LES COPAINS ...

ON NE VOUS OUBLIERA JAMAIS !

A TAO MAP'

De Brest à Berlin, de Guipavas à Toulouse, de La Villeneuve à la Place Guérin, de Douarnenez à Rennes, des rives de l'Élorn à la Côte des Légendes, d'Irlande au Costa Rica, nombreux sont ceux qui ont eu la chance et le bonheur de croiser le chemin de ce grand Monsieur.

C'est en territoire Rack'Tuff (Guipavas, BMO East Side) qu'il se lance dans la limonade et par la même occasion de plain pied dans le rock'n'roll. Le Barclay est bien plus qu'un bistrot concert, c'est une maison des jeunes, des vieux et de la culture. Une faune hétéroclite fréquente l'établissement, on y croise des personnages fabuleux, des rockers, des pros, des paysans, des motards, des basketteuses, des alchimistes, un syndicaliste, des engagés, des déçagés, un vétéran d'Algérie, des

Kerhorres, des Rack'tuffs, les anciens de l'hospice voisin et le chien Map'. Ici tout le monde s'appelle Map', pour "ma poule", les caillies comme les gaziers, même le clébard. On parle riche, on joue aux fléchettes, on boit de la Coreff et du Southern Comfort, on écoute Nino Ferrer à toc, on débloque sur Spike Jones, on passe des nuits entières avec Randy Newman et Led Zepelin. La scène du petit troquet de quartier voit défiler les plus grands comme les plus humbles : Dan Ar Braz, Les Gunners, Mr Jean, Benoit

JEAN-YVES LARREUR



© DENIS CLOAREC

Blue Boy, Staff, Bounty Hunter, Daniel Duroy, Straight Off, Filox, Tequila, Cany, Charli Encor & Diabolo, Vincent Absil, Cedex, Jean-Jacques Milteau, Euphoric Trapdoor Shoes, Kurt ! et tant d'autres... Elmer Food Beat y fait ses débuts, Penfleps y connaît la fin. Rarement d'embrouilles, Jean-Yves sait dompter les facheux. Il a le verbe aiguisé et

"le grand" fait mouche à chaque tirade. Rocker dans l'âme, il est doué d'une humanité hors du commun. Il ne marche pas, il danse. Il ne parle pas il raconte. Un poète du quotidien, un philosophe prolétaire, un phare dans la tourmente... Un homme, un pur, un vrai de vrai... mon ami.

DICK ATOMICK

PRINCE DE SAX

Je me souviens très bien le coup où j'ai vu Phil Guennou pour la première fois. C'était à la salle Stella pour les Enfants du Rock shootés par Alain Dister en 1983 pour Antenne 2.

Les UV Jets avaient balancé un set brillant, entre glitter et new wave, au micro Bernard Gouré faisait le show en yachtman décadent, ça tombait bien ce soir-là il y avait du vent. Juste à côté se tenait un saxophoniste comme je n'en avais vu que sur les photos de Roxy Music. Sauf que lui était là en vrai, balançant riffs sur riffs avec une classe innée. Le gars connaissait le boulot, en plus il était jeune et beau.

À cette époque troublée, c'était souvent la haine entre les tribus, les

rockers, les punks, les new wave. Mais Phil semblait passer entre les gouttes, par son instinct, son sens du jeu.

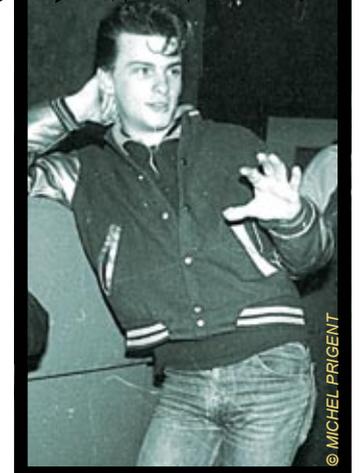
Ce soir-là c'est vrai, il y avait du vent dans les voiles. Ça n'excuse pas mais j'avais 18-19 balais. Alors après le concert, je lui ai mis le grappin dessus, je lui ai sorti : "T'en as, une belle banane !" Il m'a regardé d'un drôle d'air, puis il s'est marré, il a eu ce sourire dont tous ceux qui l'ont connu se rappellent. Et il m'a répondu : "Ben, apparemment toi aussi..."

PHIL GUENNOU

C'est pas grand-chose mais c'est comme ça qu'on a sympathisé, puis après qu'on a fait connaissance, au Record, au Cougna, ailleurs. Encore après, il y a eu tous ces concerts où il portait la flamme, et ces disques avec les Jets, les Locataires, Pikey... Les Jeudis du Port, il y a deux ans, avec ses deux sax.

Phil attirait le respect parce qu'il était attentif, et curieux. Et maintenant qu'il n'est plus là, comme des tas de gens qui l'ont connu beaucoup mieux que moi, je repense à son sourire.

STOURM



© MICHEL PRIGENT

Début juillet, la nouvelle est tombée. Un dimanche matin, au réveil, tranchante comme la lame d'une guillotine. Jean Moul est mort ! Connaissant le bonhomme, ça m'a paru irréel, lui qui se disait survivant, lui qui se relevait de tout, toujours, fort comme un roc(k). D'ailleurs, une semaine auparavant, il était en concert aux Petites Lessives à Recouvrance pour un gig qu'on n'imaginait forcément pas comme le dernier. Ca non. Souriant, à l'aise, maîtrisant parfaitement son sujet, le concert était, comme à chaque fois, intense, sensible et drôle, tout à son image.

De son vrai nom Jean-Pierre Bescond, Jean Moul, le plus fameux Kerhorre, fut à la fois plasticien, musicien, poète et performer. Pistard, beau parleur, attachant et caractériel aussi. J'ai découvert le bonhomme en 2003 alors que je cherchais à retrouver toutes les pièces du grand puzzle du rock brestois. Après une première rencontre entre deux eaux, la deuxième fut la bonne. Non, seulement il se confiait sans retenue, mais surtout, nous devenions amis : "Ma première scène ce doit être à 14/15 ans avec les Criquets de Guipavas. C'est le premier engagement un peu sérieux. Le frère d'un pote, un peu plus âgé, a commencé avec eux et nous a fait rentrer. C'était la technique à l'époque. On saquait en priorité les "pieds de plomb" tout juste capables de faire boum toutes les 30 secondes à moins d'être fatigués ! Les batteurs avec 20 ans de baloche derrière eux étaient incapables de tenir le rythme du rock ou du rythm'n'blues. Ils ne comprenaient pas et te collaient du cha-cha sur un morceau des Stones ! Haha ! On rentrait dans un groupe et tout suivait obligatoirement. Avec Renato puis les Lobsters, ça a fonctionné comme ça. Petit à petit, tous les musiciens de départ ont été remplacés. Je faisais aussi bouche-trou avec les Mustangs ou les Rangers de Landerneau. Je tournais vachement ! On avait un impresario qui y allait à l'esbroufe et qui nous trouvait des dates pas possibles. Je me rappelle avoir fait la "Grande Nuit du Tango" à Loudéac. J'avais jamais joué ça de ma vie ! "Marcilo, le roi du tango", tu parles, mais on y allait, pas de soucis. Haha ! Le reste du temps, on ne jouait que du rock, sur la fin des trucs assez durs comme Black Sabbath ou Spooky Tooth, plus quelques compos. On a dû arrêter en 72."

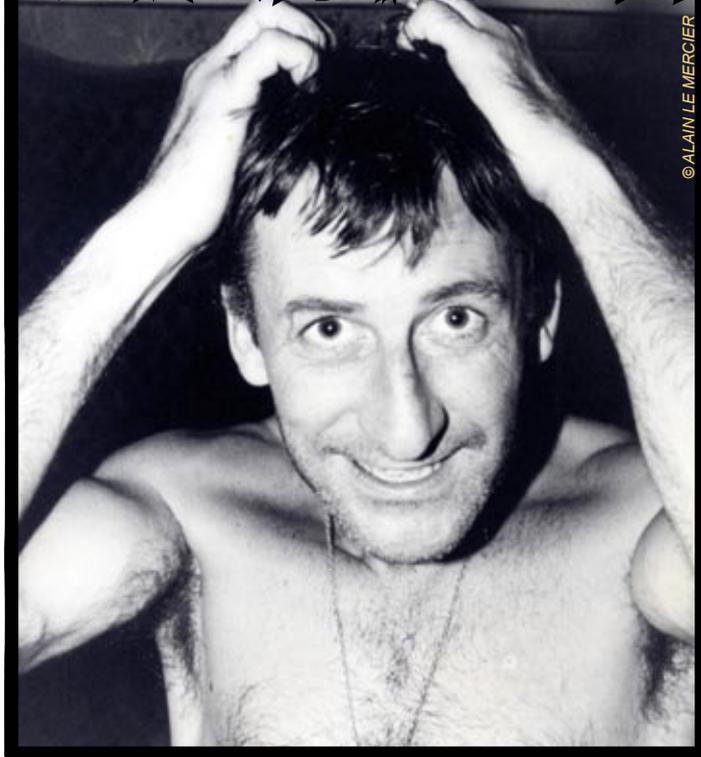
Jean Moul, un surnom hérité des Beaux Arts, devient prof quelques temps avant de travailler avec Manu Lann Huel.

"Il venait de sortir son premier album et j'essayais de le vendre à droite à gauche. Je suis allé jusqu'à Paris et Genève. A l'époque, je vivais avec Chris Georgelin à Kerhuon dans une petite piaule. On n'avait plus

de couverture sociale, pas un rond en poche. C'était un peu Ringolevio pour bouffer ! Haha ! Ti'Chris jouait dans *Éléphant Rose* et tournait surtout dans des cabarets. C'était très folk-rock, des reprises faciles ... On a rebaptisé le groupe *Nicolas Cruel* et bossé sur des compos. Je me suis dit qu'il y avait de telles qualités qu'il fallait faire quelque chose ! C'est pour ça que je me suis investi, j'ai pris ça à cœur ! La prise de risque était intéressante. J'ai monté un concert de Téléphone à l'Auditorium avec deux pote et placé le groupe en première partie. J'ai branché avec leur manager et je suis parti quelque temps à Paris. J'ai trouvé des plans comme ça. Du coup, *Nicolas Cruel* commençait à devenir pro grâce à Téléphone. Je n'arrêtais pas de bouger pour trouver des concerts. Pourtant, il suffisait que je parte quelques jours et en rentrant, j'étais viré ! J'ai vu comment les mecs travaillaient Iffic, le chanteur, au corps dans un coin de comptoir, le poison qui se distille : "Virez Jean Moul, il est nul !". Il fallait tout le temps que je rattrape le coup. Haha ! S'il avait pu tenir, ce groupe aurait fait quelque chose de vachement bien."

Malgré ces indéniables qualités, *Nicolas Cruel* splitte en plein vol, courant 79 :

"J'étais dégoûté. J'ai décidé de monter mon propre groupe. On est reparti à zéro avec DD Grall et Gilles Dinner, mes deux pote d'enfance. La première fois qu'on a joué nos compos, c'était à Elixir sur la petite scène, huit mois après nos débuts. Ca a très vite décollé. A un moment, on faisait un festival tous les trois jours. C'était le carton partout où on passait. J'étais le leader, je tenais le truc à coups de fouet ! On avait une force incroyable. Par exemple, on s'était inscrit à un concours au casino de Bénodet. A la clé, dix mille balles. Un journaliste, Jean Théphaine, était dans le jury. Il nous avait déjà vu jouer peu de temps avant et avait fait un super article. Il vient nous voir à notre arrivée et nous demande si on est d'accord de partager un peu de fric avec les deuxièmes. On s'est tous regardé : "La merde ! On est là pour jouer, si on gagne, on gagne ! Faites pas chier !" Haha ! Mais la médaille a son revers, c'est dur quand ça



© ALAIN LE MERCIER

monte aussi vite. Les musiciens ont l'esprit critique. Je sentais qu'on allait plafonner et qu'à la première emmerde, on allait se casser la gueule. Et c'est ce qui s'est passé. On a refait le festival Elixir l'année suivante. Cette fois, on jouait à 21 heures sur la grande scène ! A 20 h 15, on entre dans la caravane qui servait de loge, pas de lumière. On avance et boum, elle bascule ! Ces cons avaient oublié de mettre des cales, on s'est tous retrouvés au fond, les uns sur les autres, les guitares en bandoulière. Avec les nerfs, on a eu vachement de mal à se réaccorder ! Ensuite, quand on est montés sur scène, Dédé s'est pris un larsen de 3000 watts en pleine tête. C'était un simple road qui gérait nos retours. On n'avait pas notre ingé-son, on a fait confiance à l'organisation. Après notre set, j'arrive dans les loges et l'un des boss du festival me dit avec un petit sourire : "Alors les mecs, ça s'est bien passé ?". Je lui ai pas collé un pain mais ça a pas été loin ! Je l'ai traité de tous les noms. Le lendemain, comme par hasard, la presse descendait le groupe. Personne ne voulait plus bosser avec moi. Je m'en foutais mais les musiciens n'ont pas vu les choses de la même manière. Je voulais qu'on prenne une pause pour bosser, c'était juste une petite traversée du désert. J'aurais dû me coucher et fermer ma grande gueule ! C'était super pour nous d'être programmé sur la grande scène, j'en étais bien conscient. Seulement il faut assumer jusqu'au bout, c'est ça que je leur reproche. C'est comme monter un festival

sans chiottes ! C'est d'ailleurs ce qu'ils ont fait lors de la première édition. Il y avait juste un grand trou et des planches de bois. J'ai vu un mec couvert de merde à six heures du matin après qu'une des planches ait cédé ! Haha ! Après cette affaire, c'est devenu difficile de trouver des contrats. L'année suivante, les autres ont accepté de jouer sur la petite scène. Je les ai envoyé chier, ils n'ont pas pigé sur le coup ! En plus, deux jours avant le festival, j'entends un mec à la radio qui annonce que Monsieur Jean n'existait plus. On était vraiment brûlé. C'est là que j'ai mis un point final. Je suis allé dans le restaurant de Plomodiern où mangeait le staff d'Elixir. Ils étaient tous là. Je leur ai pris la tête : "J'ai l'air d'un mort bande de connards ?!". Je voulais affirmer mon truc, trois ans à monter le répertoire, les textes et tout le reste pour se faire bosser de cette manière, ça m'a foutu la haine ! Je suis parti vivre à Paris. J'ai passé un licence d'Arts Plastiques à la Sorbonne et fait pas mal de performances dans des galeries. Ca marchait bien. Mais j'ai acheté un quatre pistes et remonté le groupe avec DD Grall et une boîte à rythmes. J'étais tenace. J'enregistrais dans ma salle de bains et descendais régulièrement pour quelques concerts dans la région. Monsieur Jean était comme une sorte de label, une zone où je pouvais expérimenter à mon aise. En 85, tu avais Arno à Bruxelles, à Brest, c'était Monsieur Jean ! On était dans la même optique, par la musique. Ce n'est pas qu'une histoire de savoir jouer. Il faut trouver le lien entre toi et le public,

un peu comme un shaman. J'aime bien cette idée de chamanisme, ça va bien plus loin que le charisme ou l'élégance. Il faut amener ceux qui t'écoutent dans une sorte de communion. Je crois vachement à cette force quasi mystique du rock. Si je prends une guitare aujourd'hui et que je remonte sur scène, ce sera le résultat de tout ça !"

Et après plus de dix ans de silence, Jean Moul est remonté sur scène, avec un nouveau groupe, pour un nouveau départ, à plus de 50 balais. Une nouvelle mouture de Monsieur Jean dont je ne suis pas peu fier puisque j'en fis partie, avec

Léna et Pascal. C'était rock'n'roll, sauvage et groovy à la fois. Aussi poétique et sincère... bigrement sincère ! Et puis avec Jean, on pouvait passer la nuit à parler d'art et rigoler comme des baleines ; des moments comme ça, ça n'a pas de prix, je m'en rends compte aujourd'hui. Miossec lui a rendu hommage, Manu Lann Huel ainsi qu'une cinquantaine de musiciens sur la scène du Vauban pour un dernier hommage le 30 septembre dernier devant une salle comble. Personne n'était dupe. Le shaman kerhorre va tous nous manquer.

OLIVIER POLARD



THE THIN MAN

Bien sûr j'avais déjà entendu causer de Jean Moul. Par Iffic, par d'autres, j'avais écouté le 45 de Mr. Jean. Peut-être même que je les avais vus à Elixir. Mais la première fois où j'ai vraiment pensé à lui, c'est quand j'ai récupéré son appart' rue Jean Jaurès, au 97, où l'artiste avait conçu et fabriqué une fresque en relief sur le mur, sans doute pour la chambre d'enfant.

Dans mon souvenir, ça ressemblait à Blanche Neige et les sept nains, mais avec des champignons géants. Couleurs pétantes, rouge vermillon, vert pomme, le salaud y avait mis du coeur. Tout ça soigneusement étalé, et consolidé à la pâte à papier. Avec un zèle carrément stupéfiant. Avec

le temps, c'était devenu dur comme du roc. Merde je me suis dit, faut y aller, va falloir de l'endurance, autant que celui-là en a mis. Des jours ça m'a pris, sous un soleil d'acier de plein mois d'août d'autrefois, suant à grandes eaux et plus je le haïssais, plus l'ouvrage résistait. Ça oui, j'y ai pensé à Jean, avant

de le connaître. Ce qui s'est produit, beaucoup plus tard. Quand on s'est connus, je lui ai rapporté l'histoire, ça l'a fait marrer et on est devenus potes. Ça paraît facile à dire et pourtant c'est vrai, Jean c'était quelqu'un. Un grand mec avec une vision, une idée forte de ce que doit être un artiste, et quand il employait le mot c'était avec une ferveur jamais ringarde, ni prétentieuse ni dévaluée. Il avait ce passé c'est vrai, prestigieux mais à vrai dire Jean avait surtout le présent en ligne de mire. Pour ça, tout était bon. Râleur on l'a vu, grande gueule, obstiné, furax à l'occasion mais jamais jaloux, ni mesquin. Toujours plein

d'humanité, de parole, d'affection. Il y a beaucoup de moments, certains que je préfère garder pour moi, mais celui qui me revient le plus net, c'est quand on se trouva plusieurs jours dans une piaule radieuse au soleil au bord d'une falaise avec des loustics pour jouer un des morceaux qui lui tenaient le plus à coeur, "The Thin Man", d'après un poème d'Henri Michaux. Je l'entends encore moduler son mantra, du gravier plein la gorge : "Celui Qui Est Né Dans La Nuit / Souvent Refera Son Mandala..." Ces jours-là, j'aurais bien aimé qu'ils ne s'arrêtent jamais.

STOURM



103.8 1982-2012 BREST MUTINE 30 ANS !



THE DISCIPLINES



THE BOYS



MAGNETIX



LA TOURNÉE DES BARS !

VILLE DE **Brest**

VEN. 03 FEV.

LA BODEGA AMAYA
(Keruscun)

SOIRÉE DJ

SAM. 04 FEV.

LA BODEGA AMAYA
(Keruscun)

THE ODDBODS
(electro rock)

VEN. 10 FEV.

LE COMIX
(Saint-Martin)

SOIRÉE DJ

SAM. 11 FEV.

LA GUARIDA
(Saint-Martin)

SOIRÉE DJ

VEN. 17 FEV.

CHEZ EMILE
(Saint-Martin)

SOIRÉE DJ

SAM. 18 FEV.

LE CUBE À RESSORT
(Harteloire)

SOIRÉE DJ



LE GRAND CONCERT !

VEN. 24 FEV. 20h30 > 02h00

LA CARÈNE
(Port de Commerce)

THE BOYS
(70's original punk rock band - UK)

THE DISCIPLINES
(power pop rock - USA, Norvège)

MAGNETIX
(primitive psychotronic rock'n'roll - Bordeaux)

POLICE TRUCK
(garage punk - BMO)

GØDRØNBØRD
(boomboom guitar - Lorient)

+ DJ'S MUTINS

LA CARÈNE
SALLE DES MUSIQUES ACTUELLES · BREST



LA FOIRE AUX DISQUES & BD !

DIM. 08 AVRIL
09h00 > 18h00

LA CARÈNE
(Port de Commerce)
1 € (gratuit pour les moins de 12 ans)

FOIRE AUX DISQUES DÉDICACÉS BD

30 ANS DE PASSION !

Fréquence Mutine fête ses trente ans. Putain, trente ans c'est pas rien ! Trente années de passion, de rigolades, d'engueulades, de délires, de militantisme et d'actions diverses. Une histoire riche en rebondissements et semée d'embûches mais qui a survécu à tous les tsunamis politiques et financiers. L'équipe a bien sûr changé au fil des années, mais l'esprit est resté le même : diffuser du rock sur les ondes (aucune œillère ici, bien au contraire), sans pubs et dont le siège est situé au cœur même de Kerangoff city, l'un des bastions originel du rock made in Brest.

Radio Kerangoff naît en mai 1981 après que Mitterrand ait annoncé la libéralisation des ondes. Enfin le monopole radiophonique tombait et on allait pouvoir écouter autre chose que la soupe habituelle. Les gens de Radio Kerangoff rachètent alors le matériel de Radio Plogoff (ex-radio pirate donc) qui, faute de centrale nucléaire à contester, a cessé ses activités. Un émetteur italien à lampes est fixé sur le centre social du quartier, brouillant au passage les immeubles alentour, et l'on fait appel aux bonnes volontés pour mettre des cloisons dans les sous-sols pour y installer les studios avec du matériel de récupération copieusement bricolé. Radio Kerangoff émet de façon un peu anarchique sur le 93.0 puis le concept évolue vers ce qu'on appellera la "Radio des Quartiers Brest" : l'émetteur passe d'un quartier à l'autre chaque semaine ! Cette modification ne se fait pas sans mal, car il faut à chaque fois créer des studios et trouver des animateurs... Comment faire

compliqué quand on peut faire simple ? Bref, nous voici vers 1986 et c'est l'arrivée de "Fréquence Mutine" ! On ne sait plus qui a trouvé ce nom-là, mais à l'époque les gens du conseil d'administration ont trouvé ça bien, d'autant que les initiales sont FM, ce qui est mieux que bien. Très portée sur le rock, la programmation est confiée à des "amateurs éclairés", peu importe le style de musique proposé. Le ton est très libre et Fréquence Mutine devient bien vite la seule station "underground" de la ville. On se souvient encore, dans les cercles très fermés de l'intelligentsia brestoïse, de la fureur qui entourait au début des années 90 l'émission "Valium". Celle-ci, hautement caustique, était une revue de presse féroce, genre comme Ruquier maintenant, mais avant Ruquier, et c'est là qu'était sans doute leur talent. On se souvient moins d'autres émissions, par contre. Et puis n'oublions pas "Mutine Ricordz" qui à l'époque se lance dans la production de deux excellents 45 tours (les Locataires

et Bad Cats Gang) avant de passer à autre chose faute de ventes pharaoniques.

Sous l'impulsion de Claude Martin, un flash-Infos quotidien est lancé en 1995 qui permet à la radio et à ses auditeurs de se trouver au bord du chemin. Des informations principalement locales et pratiques, qui sont très utiles aux étudiants qui les écoutent, mais aussi aux autres gens. On verra y défilier des tribulations mémorables comme un certain Jean-François Jambreux plus connu aujourd'hui sous le sobriquet de Rotor Jambreux. Y a-t-il un rapport de cause à effet ? Dans le même temps, les murs noirs des studios sont recouverts d'un crêpi blanc mat tout à fait seyant. Par ailleurs, la radio organise "Les Rockeurs ont du Cœur", ce qui est très classe.

Et la vie continue, puis s'arrête en 2000. Ah, si le Stade Brestois était monté en D2 ! Mais non. Il n'empêche que la radio a retransmis toute la saison dans une émission dénommée "Le Monopex", à grands coups de système D. L'intrusion du football sur les ondes de Mutine avait soulevé quelques oppositions au départ, mais au final, ce fut un bon coup de pub

et nombreux furent les auditeurs à suivre les retransmissions des matches. On se souvient encore de ces phrases : "C'est dedans ! C'est dedans de Francky !" ou encore le fameux "Francky ! Garin ! Oui ! Non ! Franckyyiiiiiyyyyyyyyy !!!!!". Que c'est beau.

Et nous voici en 2002. Après plus de vingt ans d'utilisation, les locaux de Mutine sont vieux, usés et fatigués. La poussière règne, le matériel souffre, bref, les conditions ne sont pas simples. Mais là, d'un seul coup d'un seul, ce qui n'était que supputation se concrétise : le Centre Social de Kerangoff où Mutine reste installée malgré les inondations et les isolants discutables va subir une rénovation complète - et la radio est comprise dans les travaux.

Les nouveaux locaux sont inaugurés en 2004. La radio organise ses premières foires aux disques qui sont désormais une tradition bien ancrée, tous les ans en mars à la Carène.

Et c'est dans cette même salle que Mutine fêtera le 24 février prochain ses trente années d'existence ! Trente ans... pensez, c'est pas rien !

YVAN HALEINE



WWW.FREQUENCEMUTINE.NET

LA FRÉQUENCE SECRÈTE

Mes premiers souvenirs de Fréquence Mutine, c'est du death metal, au début des années 90, entendu le soir, par hasard, à force de tourner la molette du poste. Un type totalement exalté, et une musique complètement étrange pour moi à l'époque. Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

Death metal ou pas, après avoir entendu quelque chose d'aussi bizarre, pas possible de l'oublier. La fois d'après, pan, les Butthole Surfers reprenant Donovan. Ça fait bizarre aussi. Et puis une autre fois, Valium À Tous Les Étages, émission où l'on cause, où l'on dit des trucs atroces et drôles, parfaitement en dehors des clous. Et puis encore des surprises, à force de se surprendre à régler le tuner sur le 103,8 FM, des machins jamais entendus, du bruit, du punk, des

interventions complètement à côté de ce que l'on entend sur les autres radios, des émissions martiennes, de Radio Gnome Invisible, monstruosité radiophonique, au truc de musique classique qui s'appelaient Ramifications, et même à l'accordéon du dimanche matin. Pour tous les goûts, tous les âges, fait par des vrais gens, motorisés à la passion, c'est tout. La seule radio où des fois ça bafouille, où on se trompe de disque, où le titre ne veut pas partir. Parfois totalement amateur et vraiment

hilarant, parfois très pro et hyper spécialisé. Quoi qu'il en soit, plus possible d'écouter une autre fréquence. C'est là que ça se passe. Les oreilles ouvertes d'un coup, en grand, genre paraboles. C'est après que j'ai appris que ça s'appelait Fréquence Mutine, que c'était une radio associative, fleuron du genre monté par des gens de Kerangoff, tout droit issu de la loi de janvier 82, créé sur l'exemple de feu Radio Plogoff. Le premier émetteur brouillait la télé dans les immeubles du quartier : de 1982 à notre époque troublée, il a changé, déménagé, mais poursuivi son merveilleux travail de sape, en composant avec la proximité de l'arsenal et de ses propres ondes, militaires, verrouillées. Déverser, par tous les interstices, dans les failles hertziennes, de la musique échappant à toute considération

commerciale, sur la foi de quelques passionnés. Au final, un brillant éclectisme, couvrant le spectre de la country à l'indus pur et dur, en passant par la musette et le hardcore, la musique des îles, le funk, le reggae et le hip-hop, le metal (sous toutes ses formes) et le ROCK'N'ROLL sous ses mille et fascinantes incarnations. Et puis, forcément, quelque part au bout des ondes, un lieu où se croisent des gens étranges et convaincus, que réunit un même syndrome : il y a dans la musique quelque chose de vital, quelque chose qui engage vraiment. Là-bas, derrière le poste, la vraie vie est ailleurs. Et le fait que Mutine soit cachée dans le centre social de Kerangoff, qui est une monstrueuse soucoupe volante, ne doit rien au hasard.

ARNAUD LE GOUÉFFLEC

LA CARENE

Brest ⚡ **janvier** ⚡ **mars 2012**

14/01 **BRIGADE DÉMINEURS**

DU 18 AU 21/01 FRANÇOIS K - N. MASSEYEFF - DOCTOR P

ASTROPOLIS L'HIVER

NICOLAS JAAR - BUSY P - MR SCRUFF
M. MOONLIGHT - SOUTH CENTRAL - FUKKK OFFF

27/01 **LES CARÉNEURS** 28/01 **IZIA**

03/02 **BRIGITTE FONTAINE**

06/02 **DAVY SICARD** 11/02 **QUINTESSENCE OF VERSATILITY**
NIGHTSHADE - TAER

15/02 **MICHEL CLOUP - MON AUTOMATIQUE** 17/02 **SNIPER**
24/02 **LES 30 ANS DE FRÉQUENCE MUTINE**

25/02 **MIOSSEC**

28/02 **DAÑSFABRIK** 02/03 **MICROPOINT**
03/03 **PHILIPPE POIRIER - BERTRAND BELIN**
09/03 **ALDEBERT** 10/03 **BRIGADE DÉMINEURS**

10/03 **COEUR DE PIRATE**

17/03 **HORACE ANDY**
21/03 **FESTIVAL LES FEMMES S'EN MÊLENT**

23/03 **BUZZBOOSTER**

24/03 **RENC'ARTS**

HIP HOP

MUSTANG

29/03 **VALIER**

SEFYU

30/03

SHAKA

PONK

31/03

02 98 46 66 00

WWW.LACARENE.FR

LA COM' TRANQUILLE...

Myspace est mourant ? Facebook encombré ? Vous en avez marre de poster vos maquettes qui arrivent en kit ou que des gonesses à poil vous proposent la botte alors que vous cherchez une adresse de groupe (ça, ça m'étonnerait tout de même !) ? Alors, allez faire un tour sur ZikCard, ça devrait pouvoir calmer vos petits nerfs fragiles.

Le dernier numéro de Mazout vous avait présenté P2O5. Le projet manquait un peu d'ambition, seuls étaient concernés les smartphones et autres tablettes. Qu'à cela ne tienne, ils ont récidivé en plus grand, en plus ambitieux. Le duo est devenu trio et Mazout avait envie d'en savoir plus sur ces drôles de rêveurs.

Comment présenteriez-vous votre asso ?

En gros, vous êtes qui pour envahir le web avec un projet gratuit pour les Zicos ?

Patrick : Le but, c'est d'offrir à tous les acteurs de musique, tous, une interface simple, facile, pour communiquer sur le net et les mobiles. Une ZikCard est une sorte de carte d'identité, de carte de visite qui peut être votre seul vecteur de com mais qui renvoie aussi à tous vos autres profils. Une seule adresse, un seul lien, c'est plus cool pour celui qui veut des infos.

Gwen : trois encéphales qui en ont plein le cul de se sentir épiés, surveillés, analysés par les gourous de la pub associés à l'intelligentsia informatique du web.

J'en suis fou ! l'objectif d'un certain nombre, grandissant, n'est plus de créer des sites qui facilitent la vie des internautes par la mise en relation ou par la diffusion de l'information, mais bien de créer des fichiers de toutes sortes de données qui ont un prix commercial !

Je veux vous faire part d'une deuxième analyse qui me rend tout aussi dingue. Pour nous un concepteur web compétent, voire intelligent, c'est celui qui a la capacité de rendre l'accessibilité de son site au plus grand nombre avec une facilité déconcertante... je suis peut-être pas le boss de l'informatique mais pas une chèvre non plus, alors les sites où il faut 96 heures de pratique pour pouvoir comprendre comment cela marche... je dis ou ils nous prennent pour des cons ou ces gens-là il faut qu'ils changent de boulot.

Patrick : On est aussi, mis à part ce projet, passé par pratiquement tous les rouages de la zik de proximité, du terrain. On a fait un outil dont nous aurions aimé bénéficier quand nous en avions besoin. Comme il n'existait pas, on l'a fait sans attendre les bénédictions qui viennent toujours longtemps après les palabres.

Et ça va servir à quoi un site de plus ?

Matteo : ça va servir justement, et entre autres choses, à faire le lien entre les différents sites : nous avons opté pour une formule simple, ouverte sur tous les autres modes de communication (réseaux sociaux, etc).

Le but n'est pas de faire de la concurrence à MySpace ou Facebook, mais d'offrir aux acteurs de musique un moyen de communication propre, clair, sobre et simple.

Gwen : c'est l'utopie d'un monde meilleur en commençant par le NET. Ok pas de concurrence ! mais si cela peut aider à faire le ménage sur le web des sites contraignants parce que chrono-phages...

C'est une grande idée, mais vous n'êtes pas un peu courts à trois pour la réalisation ?

Matteo : On avait pensé à embaucher les choeurs de l'armée rouge pour faire du volume dans l'asso, mais ils avaient curling ce jour-là.

Gwen : pour l'instant nos complémentarités nous apportent un équilibre.

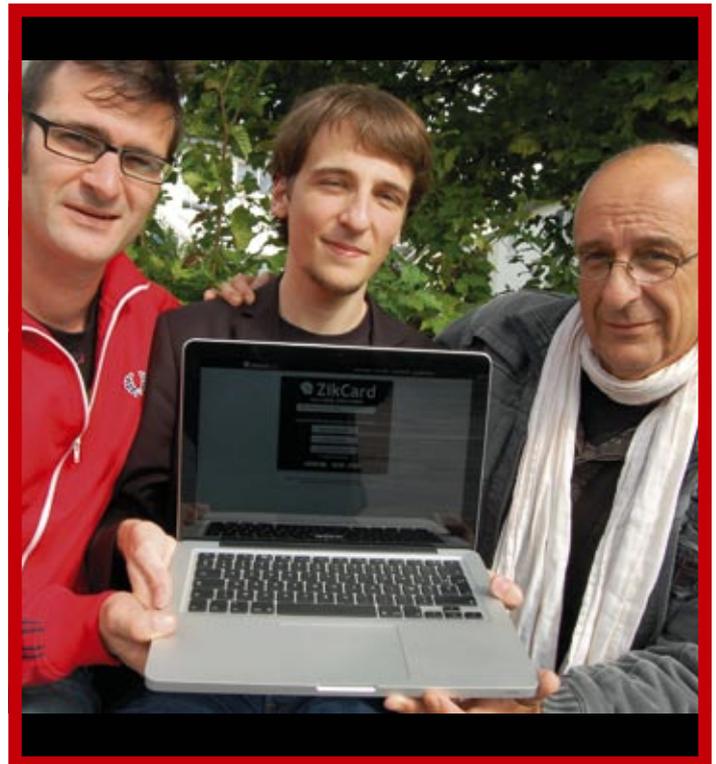
Patrick : Nous avons créé ZikCard à trois mais ce sont les zicos qui vont le faire réellement exister. Et là, on est des milliers !

Et plus tard ? Y aura de la pub ou ça deviendra payant ? Faudra bien que de l'argent rentre pour que ça fonctionne !

Patrick : Jamais ni pub, ni vente du site et du fichier. Si l'idée est bonne, l'argent viendra, sinon...

Matteo : Le service restera absolument gratuit et sans pub, c'est un engagement qu'on a pris dès le départ.

Évidemment, héberger un site qui peut potentiellement prendre de l'ampleur coûte de l'argent : on compte sur la générosité des gens (voir <http://zikcard.com/pages/chapeau>) pour nous aider, mais aussi sur d'éventuels partenariats.



Dans tous les cas, si la survie du projet implique qu'on monétise le site, alors il mourra, point barre !

Gwen : Je crois que cela est très clair.

Va-t'il y avoir une "hiérarchisation des ZikCards" au fur et à mesure du remplissage pour que les utilisateurs s'y retrouvent ? Entre les pros et les amateurs, par exemple ?

Matteo : L'idée, pour nous, c'est de continuer à faire évoluer le service sans que ça aille vers une discrimination des "petits" : un des buts de ZikCard est de mettre tout le monde sur un pied d'égalité, avec une plateforme sobre et simple. Faire un tri pros / amateurs serait discriminatoire pour les plus petits groupes qui risqueraient de ne pas être mis autant en lumière.

Gwen : effectivement c'est la qualité des informations mises en ligne qui doit être le filtre. A chacun de trouver les moyens, un entourage motivé pour développer son savoir-faire afin d'avoir un bon son, de bonnes photos, de bonnes vidéos. Évidemment, parfois, c'est une histoire de sous mais surtout pas d'être pro ou amateurs.

Patrick : Les pros, ce sont souvent des amateurs qui ont réussi, c'est pas deux races différentes. Donc, pas de ségrégation. La vraie séparation existe, de toutes façons, mais ce sera en dehors de ZikCard, au travers de sites plus chers, d'une présence plus intense sur les réseaux de com. Nous, on est un vecteur, pas des arbitres du bon ou du beau.

Vous écoutez quoi vous comme musique ?

Matteo : Pour ma part, beaucoup de métal (on ne se refait pas), mais pas mal d'autres choses aussi.

Gwen : De tout, jamais très longtemps.

Patrick : du métal, beaucoup et souvent. Du classique aussi, Stooges, Humble Pie, Johnny Winter, Blue Öyster Cult.

Vous le voyez comment l'avenir de votre asso ?

Gwen : une belle aventure humaine qui n'a que faire de la crise financière.

Patrick : Moi, mon rêve, ce serait que ZikCard fasse des petits. Un format approchant, qui ne s'appellerait pas pareil mais avec la même philosophie pour les arts de la rue, les arts plastiques, la poésie, la photo, la vidéo. Une "ZikCard" adaptée à chaque forme de création. Mais, déjà, la musique, après, on verra...

<http://zikcard.com>





L'EXPÉRIENCE INTERDITE

"Les mecs qui gueulent au fond, on vous entend pas et toutes façons on en a rien à foutre". Un concert de Police Truck, ça commence souvent par un malentendu. Nos punks pur jus, tatoués et baptisés à la pisse de rat, ont en effet une approche très personnelle des "public relations". Petit échantillon :

Raf, le chanteur, à un crétois au premier rang : "Salut, t'es toute seule, t'as quelque chose à dire ?".

Réponse du gazier : "Ouais, y a un concert punk dans le centre Bretagne samedi prochain, un euro la bière !".

- "C'est où ?"

- "Un euro la bière !"

- "Vous avez entendu les losers ? Ben faut y aller !"

Je ne connaissais pas ce village "Ineureau-labyère", ça doit être bien... Et puis, c'est un vrai groupe sur scène, avec je ne sais quoi d'amitié virile qui peut rappeler les grandes heures du service national (spécial dédicace à un certain matelot LG qui frissonnera en lisant cela) : le guitariste, Jacky BG, (Jodie banks et Thrashington DC) s'adressant au batteur, Timmy, dit Fat-T (mêmes groupes, mêmes galéasses) : "Vous pouvez lui cracher dessus, il boit de l'eau". J'en ai la larme à l'œil, c'est beau quand on s'aime comme ça.

Après, il faut pouvoir passer outre ces exercices de styles imposés et se laisser porter, emporter, traîner dans ce marais spongieux aux vapeurs houblonnées. Ça suinte, ça crie, ça éructe. Puis, une fois franchies les lignes de crêtes, il faut avoir le courage de renaître, animal, transi d'une folie ordinaire assumée. A la dérive, sur ce radeau médusé, on se noie alors dans le

fond de la fange reptilienne, dans cette ambiance apocalyptique rythmée par les riffs inspirés de Jacky et les solos de Godspeed, par la basse tonitruante de Grosjean ou encore par les roulements rapides et sourds de Timmy, le seul punk au monde à rejoindre Ouessant sur une planche de surf en polystyrène sertie de capsules de bières. Ouf ! Vous l'aurez compris, Police Truck, ça s'expérimente. Et tant pis si mon voisin de droite a confondu mon demi avec un pommeau de douche. Il repartira avec un nouveau surnom : "golden shower".

Côté lyrics, Les Police Truck chantent le désastre nucléaire, la violence, la poisse et l'oppression mais célèbrent aussi la vie dans une énergie nietzschéenne déployée à son maximum. Derrière le cynisme, la posture empruntée et les canettes lancées dans le public, il y a aussi le miroir de notre indignité, de nos contours mal finis. Des clowns talentueux et énervés



qui balancent un rythme hardcore à l'ancienne entre The Adolescents et les Buzzcocks. Alors oui, courez-y, allez donc faire un tour sur leur site internet, écoutez les morceaux comme "nuclear disaster" où la voix rageuse de Raf se brise sur les accords débridés comme les vagues de nos angoisses sur les brise-lames de l'Île Longue. Pas besoin d'être punk pour comprendre que ça balance sévère. Yeah ! A peine le temps d'enfiler mon poncho, je me précipite au Comix où Jacky BG m'attend déjà.

Vos concerts sont l'occasion de s'en payer une bonne. Il y a beaucoup de second degré (ou pas), de la provocation bien grasse et bien sentie. Des anecdotes ?

Yep, Raf a la fâcheuse habitude de balancer des trucs assassins du style : "si t'es moche, reste pas devant la scène". Il y a de la provocation, c'est clair mais on est plus dans un registre de déconade à deux balles que dans un discours facile et calibré, genre je "fuck Mc Do". L'idée étant de se faire plaisir et de divertir le public entre deux chansons qui vont parler de trucs pas forcément drôles.

Les paroles justement, qui les écrit ?

C'est Raf essentiellement, il a un côté vraiment bizarre. Tu le verras souvent errer dans le rayon "serial killer" à Dialogues. J'avoue qu'il me fait peur parfois, si tu vois ce que j'veux dire. Ce qu'on apprécie cependant, c'est sa capacité à célébrer mais aussi à vomir Brest, son ambiance glauque, son côté interlope et violent.

Et qui compose ?

Me myself and I, dans mon appart', comme un grand. J'ai d'ailleurs investi dernièrement dans du matos d'enregistrement.

Votre set, si souvent jubilatoire vient-il aussi de la bonne ambiance qui règne dans le groupe ?

Dans un groupe, tu vis de drôles de trucs qui font oublier les longs trajets ou les plans galères. Je me rappelle notamment de Godspeed, ivre dans les rues de Rennes à 10h du mat' ; on lui avait enlevé ses groles pour lui faire une blague. Il nous avait alors sorti : "si tu prends mes chaussures, tu prends mes problèmes !" Le seul problème pour lui était de d'éviter de marcher en chaussettes dans les étangs de pisse d'une rue de la soif transformée en urinoir géant. Raté. Hahaha.

Quelle est votre actualité ?

On sort une cassette 3 titres (oui, oui une cassette audio, ça existe encore les jeunes ndr) prochainement avec des morceaux plus mélodiques et plus arrangés. A terme, on a le projet de sortir un 45 tours 5 titres.

Et les concerts ? Des dates à venir ?

Le 24 février lors de la grande soirée Mutine à la Carène. Sinon, on prévoit un passage prochain à Rouen et au Mans ainsi qu'une mini-tournée en Europe en avril.

Une dernière parole ?

Arrêtez de m'envoyer des culottes pendant les concerts, ça sert à rien, y a jamais ma taille. Par contre Timmy s'en sert comme bonnet de bain quand il va surfer, ça le rend heureux.

WWW.MYSPACE.COMWEAREPOLICETRUCK





LE CHIEN NOIR DE WINSTON

Les Black Churchills sont nés voici un peu plus d'un an des cendres de Jellyfuzz, suite au décès de David Richard, membre fondateur et tête pensante de la formation rock-garage brestoise. Après une période de deuil, les Jellys ont décidé de muer afin de poursuivre une aventure commencée voici plus d'une décennie. Aujourd'hui, les voilà de retour, nouveau patronyme, nouveaux musiciens, nouvel album, mais la foi intacte en un rock'n'roll intègre et pertinent. Yannick Lucéa, bassiste et principal compositeur, revient pour Mazout sur la genèse de ce premier disque impeccable.

D'où vient l'idée de ce nom ?

C'est une idée de Marco. On est resté longtemps sans nom. On avait pensé à Grand Canyon, 44 Special, mais ça ne collait pas vraiment. Black Churchills a immédiatement plu à tout le monde. Pourquoi black ? C'est parce que Churchill était bipolaire. Il appelait sa dépression son black dog. Il existe aussi une statue de lui à Londres en pierre noire. On ne voulait pas garder le nom de Jellyfuzz. David était à l'origine du groupe. Sans lui, ça ne pouvait plus être la même chose. C'est l'une des premières décisions qu'on a prise. On s'est même dit qu'on ne jouerait plus de titres de Jellyfuzz. Mais finalement, on a gardé deux titres pour les concerts, qui marchent super.

Comment se sont passées les premières répés ?

Pendant six mois, on a fait tourner des morceaux, on a tenté d'aborder d'autres styles. A un moment, on a essayé de jouer plus pop, avec un son différent, mais le naturel est vite revenu au galop... On s'est même essayé à quatre, avec juste une guitare, avant de se rendre compte qu'il fallait un deuxième guitariste pour muscler le son. C'est là que Laurent Balay est arrivé. Le répertoire s'est stabilisé mais Arnaud Foll a quitté le groupe à ce moment-là. Après avoir répété quelques temps avec Philippe Coupé, c'est Erwan Mazé (ex Petit Fossoyeur) qui tient aujourd'hui la rythmique.

Pourquoi avoir décidé d'enregistrer si rapidement ?

C'est surtout moi qui ai poussé les autres. Il faut dire que je suis d'un naturel assez impatient... Au-delà de ça, je pensais vraiment que c'était le bon moment. Ça faisait un an qu'on répétait, on avait la matière pour faire un bon album, ça ne servait à rien d'attendre plus longtemps. Il y a onze titres sur l'album. J'en ai composé neuf, Manu, deux. Le disque est dans la continuité de ce que pouvait faire Jellyfuzz mais il emprunte aussi des routes nouvelles pour nous. On a par exemple chiadé les chœurs, ajouté de la guitare sèche, du piano, du banjo, etc. Pour résumer, je dirais qu'il y a deux veines musicales distinctes sur ce disque, une anglaise à la Kinks ou Undertones, l'autre américaine inspirée par Johnny Cash ou 16 Horsepower. Au final, on produit un rock sans doute plus "citadin" et mélodique que celui de Jellyfuzz.

Quels thèmes abordent vos textes ?

La plupart des chansons sont autobiographiques. La dernière de l'album, "Run River Run", parle de David, de sa disparition, et plus généralement de l'absence d'un être cher. On y tenait beaucoup. D'autres sont de pures fictions comme "Cadillac Eldorado" que j'ai écrite juste après avoir vu "Boulevard de la Mort" de Tarantino. J'ai pris la guitare et le morceau est sorti tout de suite. Les textes sont



évidemment retouchés par Marco, il est prof d'anglais, c'est tout confort ! (rires) Pour le deuxième album, je voudrais l'impliquer vachement plus dans le travail d'écriture. J'ai un peu l'impression d'avoir fait le tour question auteur.

Comment s'est faite votre rencontre avec votre ingé-son ?

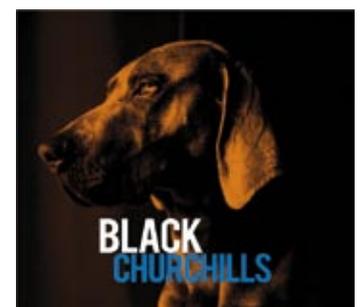
Pierre Decroo avait déjà produit un album de chanson française. Quand je l'ai rencontré, j'ai bien aimé son discours, son approche de la musique, et son perfectionnisme. Je savais qu'avec lui ça allait le faire. On a eu des conditions un peu luxe. Il est passé écouter les répés, ce qui fait qu'il connaissait parfaitement les morceaux avant qu'on ne rentre en studio, à la Carène. Il a appelé Arnaud Rüest pour l'épauler et pouvoir se concentrer sur le travail de production. Et ça a très bien fonctionné. Grande première pour nous, il a fallu tout jouer au click. Ça a été une grande souffrance pour moi ! (rires)

Quel bilan à l'heure des premiers concerts ?

L'album a été pressé à 1 000 exemplaires et sera distribué par Avel Ouest à partir de février 2012. On a fait trois dates : l'Azenor, la Carène et le Comix. Chacune était très différente, les premières sensations sont très bonnes. Ça faisait quasiment deux ans qu'on n'avait pas joué en public. Et c'est toujours le

même plaisir... Maintenant, il faut qu'on continue de roder la machine, qu'on soit plus forts encore tous les cinq sur scène. Les prochains concerts auront lieu en début d'année prochaine. Jusqu'ici, on était accaparé par la sortie de l'album, notamment par le concert sur la vedette Azenor qui nous a pris beaucoup de temps à organiser. Les prochaines dates sont prévues dans le Grand Ouest, Nantes, Angers, début 2012. D'ici là, on répète le plus souvent possible et on travaille de nouveaux titres. Si ça ne tenait qu'à moi, on préparerait déjà le disque suivant... mais il faut qu'on joue d'abord celui-ci, qu'on l'accompagne. On n'en est qu'au tout début pour l'instant. Et puis faire un deuxième album avec un groupe qui a beaucoup tourné, qui se connaît bien, ce sera beaucoup plus facile...

www.myspace.com/blackchurchills





MØDE D'EMPLØI

Dans l'espace électro-rock d'IKEA, le Gødrønbørd trône en tête de gondole du rayon "head-banging & torpilles sonores", entre ABBA et The Hives. Mais le produit n'est livré qu'avec une notice de montage en suédois. Fort heureusement, Bjørn est là pour assurer la traduction et le service après-vente permettant de revisser les cervicales de l'auditeur.

Fidèle aux objectifs qualité-client de son entreprise, Bjørn décroche en moins de deux sonneries pour répondre à mon appel. Derrière la rudesse de l'accent nordique se cache sans nul doute un homme sensible et non un répondeur froid et mécanique.

Au début de notre conversation, Bjørn se débat avec une soupe de la machine à potages du troisième, qu'il juge "trop chaude, trop froide, trop chaude, trop froide, trop ...", mais il est rapidement opérationnel pour me livrer toute information utile sur le produit "geudleunbeuld". Car tel se prononce ce nom en réalité. Tous les appels passés vers la plate-forme téléphonique suivent un processus de normalisation standardisé. Notre échange est donc rythmé en quatre points.

POINT 1

LA NATURE DES MATÉRIAUX UTILISÉS DANS LA COMPOSITION DU PRODUIT

Le Gødrønbørd utilise exclusivement deux types de matériaux : de la guitare grasse et dégorgeante, "qui rend tout ce qu'on lui donne" et du beat et de la basse de synthèse, "substrat électronique". Un mélange de mécanique en langage C++, de chair et de sang.

Des textes transpirent l'absurdité de la condition humaine : des soupes déshydratées, des embouteillages matin et soir, du bacon à mettre au frigo, des étoiles filantes qui n'attendent qu'un signe pour dire au revoir... De la musique, c'est tout simplement de l'énergie brute qui sainte.

Aucune matière n'est recyclée des anciens produits phares de l'entreprise, qu'il s'agisse du produit industriel Jambreks (produit en série ces dernières années) ou du produit artisanal Jean-François Jambreux 2000 (connu seulement de quelques fans de la rive droite de Brest). Un seul mot d'ordre pour le programme politique du Gødrønbørd : la rupture. "Il fallait se redévelopper dans un contexte de crise. Qui dit nouveau marché dit nouveau produit. C'est une forme de passage à la Sixième République". Les politologues les plus avertis pointeront tout de même une continuité

des concepts en terme d'efficacité rock'n'roll et de breaks bien sentis. "Mais on est sur du prototype, avec un processus de fabrication qui doit encore trouver ses marques pour donner des repères".

POINT 2

L'ÉTAPE DE CONCEPTION DU PRODUIT

L'idée de mettre sur le marché le Gødrønbørd est le fruit de la rencontre d'une idée et d'un post-it. Encouragé par un manager de la maison mère d'Älmhult "à faire quelque chose de boum boum", le concepteur du produit a pris soin de noter l'idée sur un bout de papier coloré autocollant, qu'il s'est empressé de coller parmi la centaine de post-it qui recouvre son bureau. Poussé au cul par la date limite de dépôt des candidatures pour le tremplin Astropolis, il crée "Overflow" et "This soup is too hot". Gødrønbørd est né. "Mais si on m'avait demandé de créer un produit zouk, j'aurais tout aussi bien pu le faire."

Le design musical puise son influence dans l'electro-stoner et le rockabilly. Les dissonances d'Ikara Colt inspirent le projet, dont la parenté se retrouve essentiellement dans l'amour commun des missiles et autres torpilles : Ikara est un missile australien qui vise les sous-marins, le Torpedo Twist de Gødrønbørd vise quant à lui les cervicales avec une redoutable efficacité.

Le design graphique du produit est



l'œuvre d'Elisa Sorinberg, graphiste maison. Il s'appuie sur la force de frappe du tampon en forme de torpille, qui fait écho sur la pochette à l'aspect gras et brut de la musique autant qu'à l'idée de boucles répétitives et d'explosions sonores.

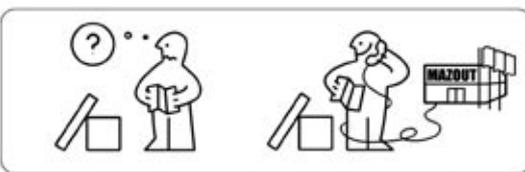
POINT 2

LE MONTAGE DU PROTOTYPE

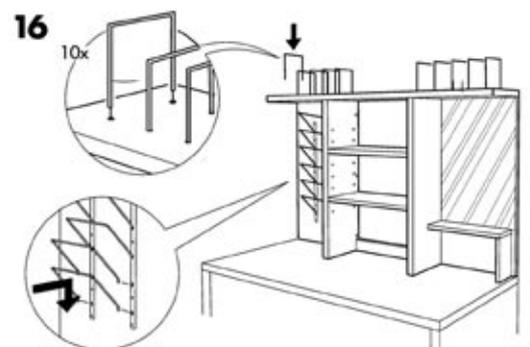
Les morceaux composant le Gødrønbørd ont été réalisés pour l'urgence du live autant que pour la précision chirurgicale de l'export mp3. "On fait tourner des boucles

rythmiques, puis on ajoute des ingrédients et enfin des riffs de guitares" explique Bjørn.

La base rythmique basse-batterie a été enregistrée à la maison, "les grosses guitares dégueulasses et les voix chantées dans un micro super cher ont été réalisées au studio BoumBoum à Lanvéoc, avec Vincent Roudaut, qui joue par ailleurs au sein d'IM TAKT". Un peu de mastering sur ces ingrédients de premier choix et le Gødrønbørd est prêt à vriller des oreilles. Flo No Pilot, activiste forcené du label You dance better when you are drunk' est venu ensuite proposer deux remix, cerises riot sur ce délicieux gâteau.



Gødrønbørd Notice de montage





POINT 3

LA PHASE DE TEST

Monté dans une optique de production in situ dans le cadre de spectacles vivants, le Gødrønbørd résiste-t-il aux premiers tests live ? "Le Gødrønbørd transpire deux à trois fois plus que le Jambreks en concert, il est plus direct. Les dates s'enchaînent et le produit commence à trouver sa marque de fabrique. Mais il est encore jeune" nous confie Bjørn. Une jeunesse dont la fougue semble scotcher le public, au point que lors de la première représentation publique du prototype, le Gødrønbørd s'est retrouvé lui-même entouré de gaffer en direct par le batteur du Craftmen Club. Ce qui ne l'a pas empêché de continuer sa trajectoire.

Concernant les tests sécurité réglementaires, Bjørn indique que la société de production est actuellement en négociation avec un fabricant de minerve afin de proposer aux auditeurs une protection adaptée avant l'écoute.

POINT 4

MARKETING ET BUSINESS PLAN

Le prototype du Gødrønbørd est disponible en format maxi vinyle pour la somme dérisoire de 8 €, lors des concerts ou à distance via www.godrønbord.net. La mise en production industrielle est prévue

AVERTISSEMENT !

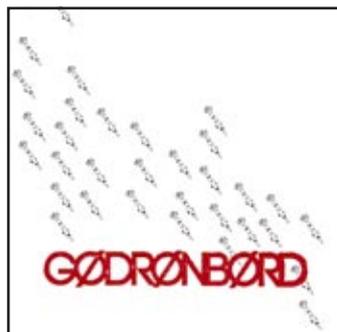
L'écoute prolongée de Torpedo Twist est susceptible de provoquer d'irréremédiables dommages au niveau de vos cervicales. Mazout décline toute responsabilité vis à vis de ses lecteurs.

pour le 4 février 2012, en format CD distribué partout en France.

Quel plan de développement soutient ce projet ? "Nous n'avons pas encore échangé sur le sujet avec Stéphane Fouks, nous avançons à ce stade au fil de l'eau" nous confie Bjørn. Pas de base-line choc ou de petite phrase chic pour créer le buzz alors ? "Electro-Rock straight in your ass" semble un slogan trop rentre-dedans. "Avec Gødrønbørd, vos cervicales vont avoir peur" risque d'être rejeté par la commission sécurité d'IKEA. Bjørn hésite, puis se lance : "bon, si vous voulez créer du buzz, je suis prêt à lancer une petite phrase assassine sur le milieu. Mais elle n'est pas associée à une quelconque personne réelle, ni même à un contexte... Voilà : ce type est une tanche." En disant cela Bjørn sait qu'il prend des risques et qu'il s'expose à des sanctions disciplinaires sans précédent. "Les conséquences ne me font pas peur, avoue-t-il. Je respecte le protocole. A ce propos, avez-vous votre carte Gødrønbørd Family ?".

Rockin' Prod, les Disques Sympa et Coop Breizh sont également engagés dans l'affaire. ●

www.godrønbord.net



TÉMOIGNAGES CLIENTS

FLO NO PILOT

(remixeur)

Une fois un exemplaire du Gødrønbørd entre les mains, le plaisir de préparer des remixes fut immédiat. La livraison fut rapide et efficace, et j'ai pu monter mon modèle de Gødrønbørd rapidement et sans difficulté. Il se marie en finesse avec mon intérieur, et si j'ai envie de changer d'ambiance rien n'est plus simple ! Le démontage et le remontage deviennent un jeu d'enfant grâce à un mode d'emploi clair et compréhensible dans toutes les langues. De l'apéritif amical à la boum dansante endiablée, la présence de mon Gødrønbørd est remarquée et se décline avec classe à l'ambiance de la soirée. La robustesse des matériaux, le mariage entre essences classiques et exotiques, ainsi que le soin apporté aux finitions font forte impression auprès de mes convives, et chacun veut repartir avec un Gødrønbørd pour en profiter à la maison ! Depuis que j'ai mon Gødrønbørd, mes soirées sont enfin réussies, la cohabitation avec mes voisins s'est améliorée et les jolies filles veulent venir s'installer dans mon salon.

KEMAR REPERE

(auditeur depuis 1998)

Dès la livraison du Jean-François Jambreux 2000, mon premier achat de la marque Jambreks, en plein cœur des 90's, j'ai tout de suite compris que ce CD-R n'était pas un CD-R comme les autres. Bourré d'électro lo-fi, de guitares qui grésillent et de cris d'amour pour l'agrégation, ce produit, contrairement à ses concurrents auto-labellisés "2000", était réellement la promesse d'un futur alléchant, plein de voitures qui volent, de cybersexe et de retour du Stade Brestois en Première Division. Oui, il y avait tout ça, dans "JFJ 2000".

J'attends donc avec impatience la sortie du "Jean François Jambreux 3000" (aka "Gødrønbørd"), car je sais d'avance que ces MP3 ne seront pas des MP3 comme les autres. Rempli d'électro hi-fi, de guitares qui scintillent et de cris d'amour pour la soupe épicée, ce produit sera, j'en suis sûr, la promesse d'un futur chatoyant, plein de voitures qui volent, de cybersexe et de maintien du Stade Brestois en Première Division.



CONNAIT PAS LA CRISE

En 2008, Mister Dollar attirait la curiosité des spectateurs en pratiquant un savant mélange de house et de rock, coincé entre le groove de James Brown, l'art du sample de DJ Shadow, le flow des Beastie Boys et la fureur de RATM. Depuis leurs débuts, cette bande de joyeux drilles n'a eu de cesse d'enchaîner les concerts sur de nombreuses scènes bretonnes. Après trois ans d'existence, le groupe sort enfin son premier album. Décryptage d'une story à la brestoïse !

Né de l'association de Pierrick (chant et machines), Cédric et Arnaud (guitares), Polo (basse) et Lomig (batterie), Mister Dollar commence fort, quelques semaines après ses débuts, par une sélection aux Challenges Musicaux à la Carène. Après ce premier passage officiel sur scène, ils enchaînent les concerts et rapidement, trouvent de nombreux adeptes à leur musique située entre RATM, Beastie Boys et le Wu-Tang Clan. Embarquant le public conquis dans leurs délires musicaux, les cinq musiciens brestoïses livrent un set spectaculaire, parfaitement huilé au cours duquel énergie et fun sont les maîtres mots.

La reconnaissance est au rendez-vous du côté des programmeurs puisque le groupe remporte plu-

sieurs tremplins, assurant les premières parties de La Phaze, DJ Zebra, Elisa Do Brasil, Jim Murple Memorial ou encore les Burning Heads et Pony Pony Run Run, leur meilleur souvenir ! C'est dans cet état d'esprit que le groupe prend une petite pause pour mettre en route la réalisation de son premier album. L'idée de se débrouiller seuls et la jouer DIY, a rapidement germé dans leur esprit.

Enregistré à domicile donc, le disque contient huit brûlots sans aucun temps mort. Sur des textes parfois loufoques ou désespérés comme dans "Valstar" où le groupe clame son amour des poivrots brestoïses "sexys comme Galabru", ou engagés comme sur "Emeutes" dans lequel la voix de l'Abbé Pierre est samplée, le ton est toujours à pren-

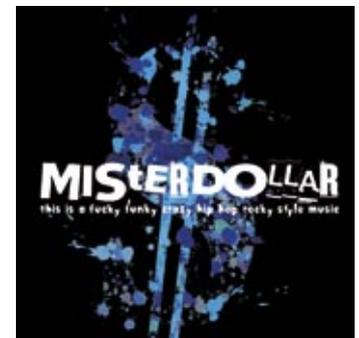


dre au second degré. Un discours qui risque bien d'être d'actualité à l'aube d'un nouvel hiver et avant de nouvelles élections sur fond de déroute financière : "On fait une musique bien burnée, il faut donc des paroles qui aillent avec ! Et puis si c'est pour faire les choses à moitié moi ça ne m'intéresse pas." Indique Pierrick.

Après sept mois de travail intense, Mister Dollar donne enfin naissance à son premier effort, simplement nommé "A Sec", disponible depuis le 15 novembre chez les bons disquaires. Une sortie d'album annoncée par la diffusion du premier clip du groupe, drôle et décalé, "N.A.D.I.A.", tourné au bowling de Quimper par Simon Pensivy et Nono Morvan de La Focale et disponible sur le net. La pochette de l'album a été réali-

sée par Olivier Mousseau d'Andros Prod, boîte située à Angers. Pour la petite histoire, parce qu'il en faut toujours une, les différentes tâches sur de la pochette représentent les influences du groupe...

www.myspace.com/misterdollar



AJT * **ATELIER DE CREATION GRAPHIQUE** AJT

tibou@ajt.fr

ILLUSTRATION - LOGO
AFFICHE - FLYER - POCHETTE DISQUE - T-SHIRT ...



ULTRA MODERNE SOLITUDE

Quiconque a déjà pénétré une pièce où se produit No Pilot sait très bien que l'on ne se frotte pas à sa musique sans éprouver la sensation d'une perte quasi-totale de ses repères. Après des tonnes de décibels et des hectolitres de sueur déversés dans divers lieux enchantés, No Pilot sort aujourd'hui son premier album, *Moderne contre Moderne*. Entretien au long cours, la nuit sur une aire d'autoroute, avec Florian Kokoszka alias No Pilot.

Comment as-tu conçu ce premier album ?

Avec amour, patience et beaucoup de café ! Le processus a été assez long. On a enchaîné les sessions d'enregistrement et de mixage sur près d'un an. Je dis "on" car cet album est le fruit d'un travail réalisé à deux : Denis (Gueguin) a été mon Co Pilot. Compte tenu de nos emplois du temps respectifs et de notre envie de présenter quelque chose de très travaillé, on peut dire que la conception de cet album a un peu été comme une autoroute la nuit. Tout en clair-obscur, à la fois hypnotique et fiévreuse.

Es-tu parti avec des intentions particulières en tête ?

Je me suis rapidement dit que j'aimerais arriver à proposer un disque qui soit à la fois direct et riche. L'idée de faire rentrer ce projet de musique noise improvisée en live dans un format pop structuré et produit s'est

installée progressivement comme un challenge. Je voulais un disque avec plusieurs degrés de lecture, dans le fond comme dans la forme. C'est ce qui me fascine dans la pop : la facilité d'accès en même temps que la profondeur.

Tu as des exemples en tête ?

Je pense à certains tubes de Depeche Mode ou New Order dans lesquels tu peux rentrer immédiatement mais dont tu ne vas pas te lasser. Des morceaux où chaque écoute est propice à la redécouverte.

Moderne contre Moderne, le titre de ton disque, impose une explication...

Le titre vient justement de cette opposition entre pop et noise. Je trouve que la pop ressemble à une machine qui veut fonctionner de manière stable. Autour d'elle, tu trouves une périphérie instable, faite de musiques plus dures. Pour



continuer à tourner le centre doit assimiler sa périphérie, tout autant que la périphérie détourne parfois la forme pop pour ne pas s'éteindre. C'est pour ça que 50 ans plus tard tu peux entendre du Steve Reich dans un morceau crunk de Beyoncé. Un groupe de reprises zouk de Sunn O))) m'a même soufflé à l'oreille qu'un pont existe entre David Guetta et Pierre Schaeffer ...

Tu as choisi ton camp ?

J'avoue que j'ai un gros faible pour Rihanna.

Si tu devais qualifier la contenance musicale de cet album, quels sont les termes ou expressions que tu emploierais ?

La nuit. La pop. La fin du monde. Et l'amour qui vaincra.

Le faire paraître sur le label brestois Offoron, c'était pour toi

une évidence ?

C'est tout simplement venu de la proposition de Denis de le faire paraître sur son label. A vrai dire, je ne sais pas si l'album serait là sans cette rencontre... Je suis super heureux et très fier que le disque sorte sur Offoron parce que je trouve que tous les disques sortis sur ce label sont fous.

www.offoronrecords.com



ROCKOS ET SES FRÈRES*

Déambulant devant la gare de Quimper je rencontre Yffic des Farm's Dogs. Légèrement déshydratés nous décidons de faire une halte au Poitin Still**. Devant une bière, il me raconte l'histoire du groupe que je m'empresse de vous narrer.

Il était une fois*** quatre garçons dans le vent, Marco guitariste compositeur, Francky guitariste, Yffic bassiste et Rockos solide batteur. Les deux premiers faisaient partie de Kerfuckoff, Yffic "bassait" au sein de A l'Abordage, les deux formations jouaient avec le Bagad Kerné pour le festival off de Cornouaille il y a une huitaine d'années grosso modo. Le soir même ils décidèrent de créer les Farm's Dogs, littéralement Les Chiens de Ferme. L'origine du nom est un peu confuse, elle date de la première époque. Ils seront rejoints quelque temps plus tard par Rockos transfuge du rockabilly pour donner

de la puissance à leur musique. Hormis une reprise des Rubettes "Juke-Box Jive" datant de 1974 adaptation maison (of course) ils n'interprètent que des compositions de Marco, les arrangements sont évidemment faits avec l'aide de toute l'équipe. Les répés se font avec assiduité par tous les membres, ce qui explique la parfaite maîtrise des vingt-cinq morceaux de leur répertoire actuel. En projet la sortie d'un CD pour mars 2012. Parmi leurs meilleurs souvenirs musicaux les prestations données parking de la Glacière à Quimper pour la fête de la musique en 2009 et au Poitin Still plus récemment où les murs ont



vibré tant l'ambiance était chaude grâce à nos talentueuses comparses. Ils n'ont pas vraiment d'influence spécifique si ce n'est peut-être le rock alternatif des Pixies et le rock punk des Undertones où ils puisent un peu de leur inspiration. Quoi d'autre à dire, le mieux est de les

voir à l'œuvre dès que l'occasion se présente.

www.myspace.com/farmsdogs

* Traduction erronée.
** Excellent établissement quimpérois licence IV et en plus dépositaire Mazout.
*** Ne pas confondre avec un ancien groupe dont Joëlle la chanteuse m'a posé un lapin brestois en mai 1982.



DROGUE ELECTRIQUE

Branchée sur courant alternatif, une guitare expulse ses râles en fond sonore. Elle diffuse les ondes saturées d'une électricité puisée sur un groupe électrogène fabriqué à la main dans un garage humide. Un décor sale et toxique, éclairé par une source de lumière verte et glauque. L'air regorge d'une lourde poussière, celle d'immeubles de béton qui ont explosé, il y a bien longtemps.

La réverbération d'une seconde guitare fait prendre corps à un être étrange, sorte de prêcheur zombie. Sa voix éraillée résonne dans une ville sans vie. Les coups portés à la batterie impulsent dans ses veines d'implacables battements électriques.

Avec "Drogue Electrique", les Magnetix, duo garage bordelais et bordeloux, imposent une ambiance apocalyptique. Mais ils n'ont pas mis fin au monde en 2011 ni en 2023 : leur explosion a eu lieu bien avant.

C'est sur les ruines de la fin des années 70, entre l'underground de Métal Hurlant et les cendres des Séries B les plus tordues, que "Drogue Electrique" s'installe. Les titres chantés en français nous promènent dans une sorte de banlieue grise peuplée de loubards au volant de Peugeot-Talbot trafiquées ou de mobylettes de fortune, cherchant la castagne dans les décombres.

Les morceaux scandés en anglais transportent ce même décor urbain dans les mégapoles déliquescents de l'Amérique. Mêmes blousons noirs, mais la Talbot laisse la place à une vieille Chrysler défraîchie.

Minimum vital : batterie-guitare-voix. Appuyé régulièrement par les notes d'un clavier vintage et des chœurs efficaces. Mais dans cette ambiance de fin d'humanité, les Magnetix n'entendent pas rester pleurer sur le sort du monde. Ils bastonnent un rock-garage lo-fi dont les mélodies se distillent insensiblement dans notre cerveau. Après la première injection, on en redemande.

Interview de Looch Vibrato, guitariste et chanteur de Magnetix :

Comment l'album s'inscrit dans votre discographie ?

C'est le plus anecdotique, dans le sens où il se détache des autres LP par rapport à ce qu'il raconte. Ce n'est pas une simple suite logique de morceaux, c'est un "space opera", une histoire futuriste telle que l'on pouvait en voir dans les années 70. Du rétrofuturisme révolutionnaire. La touche de synthé ramène justement à cet univers. Aucun morceau ne se ressemble

vraiment, l'idée est de tenir la tension de l'histoire, jusqu'au final angélique.

D'où est né cet univers apocalyptique ?

Ca vient d'un concert au Pico à St-Ouen, ou après avoir pris le jus par le micro tout le concert, je me suis retrouvé avec une énergie terrible emmagasinée dans la tronche. De là est née la drogue électrique. Ca pourrait faire un bon film, on cherche un budget... si Cronenberg lit ces lignes...

Où a-t-il été enregistré ? Qui y a participé au-delà de vous deux ?

Au studio ONETWOpassIT à Bagnolet. On voulait avoir un son ample, fluide, où quand tu pousses le bordel les fréquences s'amplifient. Born Bad nous a payé le studio, ça collait bien. Du coup Fred des Frustration est venu jouer sur quelques titres.

L'univers est très imagé, proche de la BD underground SF et des polars noirs : quelles sont vos influences au-delà de la musique (BD, cinéma, télé, livres...) ?

J'adore les films qui traitent du futur, les films d'anticipation, le rétrofuturisme : Scanner, Soleil Vert, Mondwest, Mystère Andromède, Planète des Vampires, Crazies ou des films d'horreur comme Maniac, Schizophrenia, Ténèbres ou Driller Killer. En bouquin c'est A.E. Van Vogt, Philip K. Dick, Dean R. Koontz pour le côté fantastique. Pour les BD on est très proche des Requins Marteaux, basés à Bordeaux maintenant, qui abritent des auteurs comme Winchluss, Witco, Moolinex, Pichelin, Blutch, Bessonner....

Je trouve également l'univers très "urbain", et aussi très périphérique ! En tournée vous visitez les périphéries des villes ou vous êtes du genre à traîner dans les centres-villes ?

On se retrouve souvent en périphérie, on habite à St-Michel à Bordeaux et on aime le bordel urbain.

Quelle suite vous envisagez pour Magnetix et la promo de l'album ? Une tournée ?

On bouge en Europe de mi janvier à fin février et on trace aux USA au mois de mars pour une vingtaine de dates. A noter : la réédition de notre premier LP "Magnetic Reactions" (sorti en 2001) en janvier sur Kizmiaz Records.

Tu es venu à Brest faire ton service, quels souvenirs gardes-tu de l'ambiance de la ville ? Que

retiens-tu de Brest ? Quand y revenez-vous ?

J'étais au CIN de Brest : chiant mais j'arrivais à m'évader de temps en temps. Vu du côté bidasse c'était pas le pied mais il y avait Fréquence Mutine et du coup je me sentais un peu à la maison. On y revient pour jouer le 24 février à la Carène ! ●

<http://magnetix.fr>





KEN STRINGFELLOW

Il est l'homme de tous les combats sur le front du rock'n'roll. Petit entretien avec l'Américain sans frontières !

Ken, tu as un parcours assez incroyable, de Lagwagon à REM, en passant par The Posies et aujourd'hui The Disciplines. Sans oublier tes différents projets solo et tes nombreuses collaborations. Comment expliques-tu cette frénésie créative ?

Frénésie ? Je ne pense pas. C'est un peu comme le lièvre et la tortue : pas de précipitation, et de la régularité. J'ai une longue carrière derrière moi : plus de 30 ans à jouer dans des groupes. J'ai eu beaucoup, beaucoup de chance, mais je suis aussi beaucoup allé au front. Une sorte d'exploration permanente, pour voir, faire et expérimenter partout où l'on voulait bien de moi. J'ai une curiosité sans limites. Ça aide, je pense. Que ce soit dans la vie ou dans la musique, je ne peux pas me contenter d'être un observateur, je dois être au milieu de l'action. Non pas parce que je pense que mes contributions sont si géniales que ça... mais parce que je dois aller au contact des choses et voir de l'intérieur comment ça fonctionne.

Avec toi, l'internationale rock n'a jamais aussi bien porté son nom. Tu as travaillé avec des groupes dans de multiples pays. Est-ce à chaque fois des concours de circonstance, ou es-tu un baroudeur dans l'âme ?

On reste dans la ligne de ma réponse à la première question. Ce qui nous ramène à la curiosité : le fait de vouloir savoir comment les gens vivent, ce qu'ils font, ce qui nous rapproche, ce qui nous sépare, de découvrir le mystérieux et l'anodin aux quatre coins du globe.

Tu as formé The Disciplines avec trois bûcherons norvégiens, peux-tu revenir sur les origines du projet ?

J'ai eu la chance d'avoir de nombreux fans en Norvège : mon



travail en solo, The Posies et bien sûr R.E.M. ont tous été très bien accueillis là-bas. Par conséquent, les membres des Disciplines me connaissaient déjà. Ils faisaient partie de Briskeby, un groupe excellent, qui avait beaucoup de succès. Ils ont travaillé avec moi sur une chanson, et de fil en aiguille, on a continué... Par ailleurs, ces gars-là ne sont pas des bûcherons : ils sont docteurs !

Comment définir la musique des Disciplines ? La mélodie pop associée à la plus franche énergie rock ?

Je dirais que l'on prend l'énergie du punk, et qu'on l'utilise sur les territoires que l'on connaît le mieux : pop, rock'n'roll... A la base de notre son, il y a une énergie illimitée, et cela me donne une liberté absolue. Mais on structure cette liberté, et c'est justement là que ça devient intéressant.

Sur le dernier album en date, "Virgins of Menace", il y a un featuring de Lydia Lunch. Tu peux nous parler de cette collaboration ?

Lydia est une bonne amie, et une source d'inspiration en tant qu'artiste et interprète. Nous avons travaillé ensemble sur de nombreux projets. Je savais que ce que je lui proposais allait vraiment lui parler. Je lui ai simplement envoyé un e-mail, et elle a répondu immédiatement avec un spoken word brillant.

Sur scène, tu te dépenses sans compter. Selon toi, cela fait partie du contrat que tu passes avec tes spectateurs ?

C'est tout simplement parce que j'aime ça. C'est vraiment égoïste, d'un certain point de vue... D'être libre, d'exploser et de tout donner, cela me procure un plaisir absolu. Le reste de la vie est si souvent construit autour de restrictions.

Selon toi, quelle est la recette d'un concert réussi ?

Pour chaque concert, le défi est de garder son état d'esprit, de ne pas être intimidé, et de sentir qu'il y a un gros enjeu. Ce n'est peut-être pas le cas (peut-être que c'est un concert pourri, avec trois spectateurs) mais il faut faire comme si c'était le Stade de France. Il ne faut jamais laisser tomber le public... même s'il n'est pas nombreux. On n'a pas le droit de punir les présents au nom des absents.



Les deux albums en date sont sortis sur un tout petit label français indépendant. C'est un choix délibéré ou une solution de repli face à la crise du disque ?

C'est surtout qu'il y a une bonne entente avec Rocks My Ass. Bien loin de la lâcheté et du conformisme que l'on peut rencontrer dans le business de la musique en France, et je pourrais l'expliquer en détail. Je dirai simplement que Gaylord a été là depuis le départ, et que ça marche parfaitement. Nous avons eu beaucoup de succès en France, merci Gaylord !

Dans un même ordre d'idée, tu gères un peu tout dans la vie du groupe. De la préparation des tournées à la gestion du stand de merchandising. C'est ton passé de tour manager qui remonte ?

Tout cela est lié au cadre dans lequel je fonctionne le plus souvent... Mais je dois admettre qu'au fond, j'aime bien ça. J'aime gérer toutes les relations, discuter avec les organisateurs, et tout ce qui va avec. J'aime avoir les mains dans le cambouis, voir ce qui se passe et être en contact avec la réalité du terrain. C'est l'idée d'être à la fois acteur et maître de son propre destin... que demander de mieux ?

Un tour manager a toujours des tonnes d'anecdotes qui font marrer. Tu peux nous en sortir une petite ?

Hahaha... NON. Hahaha. Généralement, être tour manager, ça consiste juste à travailler avec des gens qui mettent des siècles à vous recontacter. J'aimerais pouvoir dire que c'est plus marrant que ça ! Pitié, faites-moi rire avant que je ne me mette à pleurer !

On va vous retrouver à Brest, à la Carène, le 24 février, pour les 30 ans de Fréquence Mutine, radio indépendante. Tu écoutes quels groupes en 1982 ?

C'était juste avant que je ne

découvre le rock moderne suite à ma "révélation mystique". A cette époque, j'étais à fond dans les Who. J'ai vu mon premier vrai concert de rock le 20 octobre 1982, à Seattle, avec The Who et The Clash à l'affiche. Ça a été une révélation. J'écoutais aussi beaucoup The Clash à l'époque, mais ceci dit, j'adorais l'énergie de Pete Townshend, son côté brut, jusqu'au-boutiste.

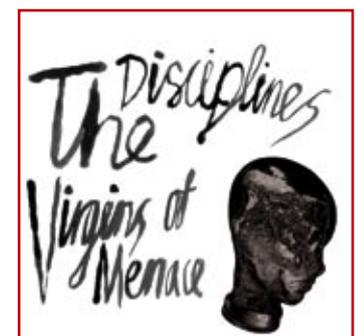
En parallèle de ta carrière de musicien, tu es aussi producteur et tu collabores avec des groupes à travers le monde. Cela se passe comment ? On t'appelle et tu viens ? Fonctionnes-tu au coup de cœur ?

Je reçois des e-mails de parfaits inconnus, mais il m'arrive aussi de travailler avec des gens que je connais déjà. C'est assez magique, en tous cas. Les choses se passent tout simplement comme ça : une idée, une proposition... et puis on le fait. Des coups de cœur ? Haha, peut-être, oui. Mais peut-être que je ne veux pas en être conscient. Ce qui m'intéresse, c'est le résultat.

Un petit mot pour nos lecteurs qui viendront voir les Disciplines en concert en février prochain ?

This is it ! Chacun de nos concerts pourrait être le dernier. Nous jouerons donc en conséquence. ●

www.rocksmyassrecords.com
www.thedisciplines.com
www.kenstringfellow.com





GLAM, SEX, BURLESQUE SHOW & ROCK'N'ROLL FROM AUSTRALIA

Mes pas incertains et maladroits me conduisirent bien malgré moi vers la porte d'une petite église austère et grise. Ses gargouilles grimaçantes et ses Saints - figés et inanimés - me suivaient de leurs regards curieux et inquisiteurs. La porte grinça lourdement sur ses gonds énormes et je me retrouvais alors à l'intérieur, dans la froideur d'une architecture érigée à la gloire d'un Dieu unique, qui offrit naguère son fils à des hommes peu reconnaissants qui eurent tôt fait de le clouer sur une planche de bois entre deux brigands sur le Mont Golgotha, à l'issue d'un procès rondement mené par un gouvernement de fantoches aussi couards, apeurés que cruels !!! Mais ceci est une autre histoire, je m'égarerai bien sûr !!!

J'étais donc là, hagard et le regard perdu dans cette petite église, havre de paix s'il en est, livré au silence et à moi-même. Une bigote, sanglée dans la carapace de sa foi inaliénable et d'une vertu à toute épreuve, croisa ma route et mon regard. Le sien s'attarda particulièrement sur mon tee-shirt "Beast Records" avec un reniflement de mépris sonore, exprimant avec une économie de mots et de moyens toute personnelle tout le bien qu'elle pensait de mon humble personne !!!

Je me retrouvai donc cette fois-ci véritablement seul avec pour seule compagnie face à moi l'autel, sur ma droite un Christ crucifié entouré de toutes ces petites bougies aux flammes vacillantes, offertes par les dons d'obscurs dévots et autres grenouilles de bénitier, et sur ma gauche enfin, une croûte représentant la Vierge et l'Enfant, ainsi que le confessionnal.

Pourquoi étais-je donc là, alors que le divan confortable et moelleux d'un psychiatre - dans l'atmosphère ouatée de son bureau baigné d'une demi-obscure propice aux confidences par des stores vénitiens en bois précieux - eut parfaitement fait l'affaire ? Oui pourquoi je vous le demande bande de mécréants que vous êtes ?

Mais parce qu'entre une consultation tarifée hors de prix (et d'une thérapie qui en général ne prend jamais fin, on appelle aussi ça la "théorie de la vache à lait" hein !!!), et le recours à un homme d'Eglise qui offre gratuitement son temps et accessoirement une oreille attentive aux âmes perdues, mon choix fut vite fait, foi d'un Headsucker quelque peu pingre !!!

J'avais donc en tête de soulager ma peine auprès d'un homme repu aux vicissitudes de la vie, aux recoins les plus sombres de l'âme humaine, aux tourments existentiels et métaphysiques, à la théologie et à l'inter-

prétation des textes bibliques !!!

Mes pas résonnaient sur les dalles de granit gris, d'une main hésitante, j'écartais l'étoffe couleur-sang afin de pénétrer dans le confessionnal et offrir à un parfait inconnu les trésors abyssaux d'une âme souillée, corrompue et viciée par les manigances machiavéliques du Mâlin !!! Je pris place dans ce cercueil de bois où la lumière du jour peinait à se frayer un chemin, comme si mon introspection spirituelle allait se transformer brutalement en un voyage au centre de la terre, une visite de courtoisie des territoires d'en bas ou des cercles infernaux dans lesquels je subirais d'horribles tourments ma vie durant, et bien au-delà encore !

Clac ! Le petit volet grillagé vient de s'ouvrir ! Un silence sépulcral s'installe, et je suis quelque peu intimidé, sans ressource aucune. Une voix d'outre-tombe emplit alors le compartiment voisin et murmure doucement "*Bonjour mon fils, que puis-je pour vous ?*". Je lui répondis alors ces quelques mots consacrés, murmurés depuis l'origine des temps par des âmes en peine et tourmentées "*Bénissez-moi mon Père car j'ai péché !!!*"...

"*Nom de lui ! Encore vous Headsucker, mais ça fait 3 jours à peine et vous y revenez encore ?... Qu'avez-vous donc encore fait que je doive vous pardonner cette fois-ci ?*"

Je me mis donc en devoir de lui expliquer par le menu la terrible histoire au terme de laquelle mes pas mal assurés m'avaient amené jusqu'à lui, cette même histoire que je vais vous révéler maintenant. Une histoire tragique, authentique, véridique, affreuse, une histoire qui allait faire de moi une âme damnée pour l'éternité, pas moins !!! Cette histoire, la voici donc...

Si les hommes, dans les temps anciens, tentèrent le pari fou et spectaculaire de construire la tour de



Babel qui ferait d'eux l'égal de Dieu - ce qui eut pour effet immédiat d'agacer ce dernier qui, pour contrecarrer ce projet ambitieux qu'il jugea quelque peu orgueilleux, s'arrangea pour que l'humanité parle désormais des dialectes différents et multiples, et ne puisse plus se comprendre (diviser pour mieux régner, le concept fonctionne encore parfaitement de nos jours), stoppant ainsi net l'avancée des travaux - les activistes de chez Beast Records eux, ont installé une passerelle virtuelle qui fonctionne bel et bien, entre l'Australie et la France, et plus précisément le grand-Ouest. Dieu ne s'est pas encore interposé

dans ce projet un peu fou mais ô combien réel.

Je m'interroge quelque peu sur la lenteur de sa réaction d'ailleurs, puisqu'en y réfléchissant bien, la source du mal qui me ronge aujourd'hui a franchi cette fameuse passerelle pour m'atteindre, moi et mes semblables.

"*Ne blasphème pas mon fils, et poursuis donc ton récit...*" m'ordonne la voix de mon saint-homme de voisin, je m'exécutais donc.

Cette passerelle spatiotemporelle diabolique nous apporta donc, à moi et à l'humanité ce soir-là au Mondo Bizarro Club : Miss Bertie Page Clinic - combo exubérant et





haut en couleur s'il en est – en provenance directe de la ville de Brisbane, Queensland, Australia. "Voilà mon Père l'origine de mon mal. Le Mâlin s'est fait femme, a recruté une bande de mercenaires sans foi ni loi, et fort d'atouts esthétiques et physiques indéniables, il (ou elle je ne sais plus) a lentement distillé son venin en moi, inexorablement ! Sa langue, je l'ai comprise et ce malgré l'intervention Divine, l'histoire de la tour de Babel et les peuples qui ne se comprennent plus !!! Le calice maudit, je l'ai pris à pleine main, et j'y ai bu, comme un forcené, goulûment, jusqu'à la lie, et j'ai aimé ça, oui, j'ai aimé ce sentiment de force, de vie, de puissance et d'invulnérabilité !!!". J'entendis le prêtre - mal à l'aise et déboutonnant son col - remuer quelque peu sur son banc de bois, près de moi, de l'autre côté de la cloison sombre où trônait un crucifix en cuivre. J'avais le souffle un peu court moi-même, et j'étais totalement exalté je dois vous l'avouer, proche de la pâmoison en fait, en me remémorant ces moments d'exception où tous mes sens étaient mis à mal et en total éveil, ces ins-



tants de volupté indécente et d'orgasme auditif !!! Le set s'ouvre sur "Rock And Roll Is My Business Plan", le son est gigantesque et la belle est là devant moi, magnifique, sublime, icône d'un glam punk rock and roll music à paillettes décadent, sensuel, sexuel, séminal, tellurique, à la fois classieux et érotique. John Meyers & consorts sont tout de noir vêtus, tel des Anges Déchus, chemises à lacet bouffantes pour le côté dandy, une touche de Khôl pour l'intensité du regard et barbe de deux jours pour le côté glamour négligé. Ils sont l'obscurité inquiétante où le danger et le mal rôdent de concert, elle est la lumière étincelante et aveuglante, une boule de feu incandescente qui déchire le ciel par une nuit de pleine lune !!! "Rock And Roll Is My Business Plan" me détruit, me terrasse, me pénètre, prend possession de mon corps, de mon âme, me secoue et j'entre en transe. Je ne contrôle plus ni mes pensées ni mon enveloppe charnelle. Je suis désormais sa chose, en son plein pouvoir, et j'aime ça, ô oui je l'avoue, "j'ai aimé



ça mon Père"... "Du calme mon Fils, du calme, reprenez-vous que Diable (...), hum, pardon, mais diantre, reprenez-vous, et poursuivez-donc je vous prie...". J'entends le claquement d'un Zip-po, et l'odeur âcre du tabac prend lentement possession du compartiment voisin du mien. Je cherche des yeux bien malgré moi un panneau "interdit de fumer", je souris mais ne pipe mot puis je poursuis mon récit, catharsis salutaire s'il en est qui me mettra je l'espère sur la voie de la Rédemption...

La belle (ou le Mâlin, choisissez...) est d'une beauté indécente : culotte bouffante rehaussée de dentelles, assortie à un corset gris motif "fleur de lys" - l'un des plus vieux symboles de royauté de France - qui emprisonne une gorge où tout homme rêverait de se perdre à jamais, et un couvre-chef tricorne à glands brodés rehaussé d'un médaillon enchâssant une reproduction de "scène de vie" du siècle dernier. Admirable et déstabilisant à la fois.

Si Tim Curry est devenu une figure légendaire avec son rôle culte dans The Rocky Horror Picture Show, Miss Bertie Page va nous offrir sa relecture de l'œuvre à sa façon, flanquée de ses trois anges noirs !!! Elle est l'alter ego féminin d'un Freddie Mercury dans la démesure de la performance scénique et vocale.

Femme-enfant ou femme-fatale, femme-objet ou dominatrice, Miss Bertie Page endosse tout les costumes, tous les rôles et vous emmène dans un univers de débauche sexuelle où le vice, l'humour débridé et la folie outrancière tiennent des places prépondérantes. Charismatique et actrice de ses propres chansons, Miss Bertie est une diva, une cantatrice décalée, inventive, créative et géniale. Elle mélange pêle-mêle l'univers du cabaret, du vaudeville, du burlesque-show au glam punk rock and roll music avec brio et décontraction.

"Miss Atomik", je suis à genoux et je hurle, j'implore, je rampe, je ne suis définitivement plus un être humain. "Turbo Nicko", brûlot incendiaire punk rock met le feu aux poudres et à la foule. La belle m'empoigne



au col et me secoue en me regardant droit dans les yeux, "le Mâlin à cet instant m'a possédé, j'en suis certain mon Père, c'est là que le transfert a eu lieu !!! Je vous assure n'en doutez pas une seconde. Cette onde de choc, cette chaleur insoutenable sous mon épiderme, la sensation déplaisante de ne plus être seul"...

"Du calme mon Fils, du calme je vous en conjure. Souhaitez-vous faire une pause ?" me demande-t-il en se rallumant une seconde cigarette.

Mais non je veux poursuivre, m'expurger de toute cette crasse, m'exorciser de mes démons. Car depuis cette nuit-là, j'ai des pensées obscènes et malsaines, des visions de corps dénudés et de coïts, des troubles comportementaux et des dédoublements de personnalité...

"Glitter Johnny", Roméo dans un slip de satin... Autant de chansons et d'images qui investissent mon âme fragilisée, Miss Bertie Page lentement refaçonne les fondements même de ma vision de la réalité pour imposer la sienne, je me sens un peu comme un bloc de glaise sur le tour d'un potier.

"Scarlet Grinder", apothéose heavy metal sublime d'un spectacle hors du commun, mais également synonyme de la fin d'une existence parfaitement balisée pour votre humble serviteur, car en rester là eut été trop simple.

Oublié le corset et la culotte bouffante, oublié les froufrous et les dentelles. Satan est là devant moi, en string, résilles et nippies à paillettes dorées qui masquent difficilement une féminité affichée et flamboyante. Miss Bertie Page a



conquis le cœur d'un fragment de l'humanité ce soir-là sur la scène du Mondo Bizarro Club, et le Mâlin quant à lui a fait main basse sur toutes les âmes !

La diva nous fera, en guise d'au-revoir – et pendant que les Anges Noirs poursuivront leurs assauts soniques sur scène – l'hommage d'une sortie digne des plus grandes puisqu'elle s'enfuira, portée à bout de bras par une foule en délire qui la déposera doucement à terre pour une révérence pleine de grâce et de charme, comme si le Mâlin, repu par tant d'âmes si facilement gagnées, avait disparu, lui aussi !

"C'est là mon Père, à cet instant précis, que tout a définitivement et irrémédiablement basculé pour moi, sans espoir de rémission ni de retour possible !!! Je le sais, je le sens au plus profond de moi. Le contact éphémère avec son corps a eu raison de la salubrité de mon âme je vous l'affirme !!! "

Le silence se fit de part et d'autre de la cloison de bois sombre. Chacun en train de méditer. Je l'entendis exhaler la fumée de sa énième cigarette et le claquement métallique de son Zippo retentit dans le petit confessionnal au confort si spartiate. J'imaginai en souriant bien malgré moi de son côté une petite tablette, avec un petit cendrier portant une inscription séculaire : *"Aide-toi, et le ciel t'aidera..." !!!*

Il prit soudain la parole après un profond soupir.

"Ecoute bien ce que je vais te dire Headsucker, car je ne te le dirai qu'une seule fois !!! Je ne vais pas t'absoudre, ni te bénir, et encore moins te dire que tu vas t'en tirer avec un acte de contrition à réciter seul tous les soirs dans ton lit.

Ta Rédemption, tu vas te la gagner tout seul parce que pour ma part, je crois que depuis le temps que l'on se connaît, j'ai fait suffisamment le tour de la question pour me rendre à l'évidence mon ami : je ne peux plus rien pour toi, définitivement, inexorablement, simplement !!!

Et pendant que je te tiens, je vais plutôt t'offrir en guise d'adieu deux conseils que je pense judicieux.



Cesse donc de fréquenter tes amis de chez Beast Records, dis-leur de ma part de refermer cette fameuse passerelle spatiotemporelle qui rend l'exercice de mon minis-

tère si difficile au quotidien, car des ouailles dans ton cas, je commence à en voir défiler un paquet, et je leur fais désormais la même réponse qu'à toi mon ami.

Le second, et bien ma foi, je pense qu'il va de soi : cesse donc de fréquenter ce fameux Mondo Bizarro Club, cet antre du Diable, de la fange, de la luxure, de la débauche, du stupre et du rock and roll !!!

Et maintenant va mon Fils, affronte tes démons et trace ta route, elle t'appartient désormais. Et n'oublie pas le tronc aux offrandes en sortant. Bonne chance !"...

J'étais sidéré. Parfaitement sidéré. Je m'étais attendu à tout. Des remontrances, une belle leçon de morale, la totale quoi, mais pas ça ! Je me levais lourdement de mon petit banc en bois qui m'avait sévèrement meurtri les fesses tout au long de mon monologue, écartai le rideau rouge-sang et traversai lentement les travées de bancs déserts jusqu'à la sortie.

J'arrivai au niveau du tronc quand mes mains heurtèrent un objet au fond de l'une de mes poches. J'en retirai le cd des Bertie Page Clinic sobrement intitulé "Rock And Roll In A G-String".

Neuf cartouches sublimes parues sur le label australien Turkeyneck Records. J'observai lentement son artwork classieux et les photos coquines du livret.

Une idée me trottait définitivement dans la tête : un don, bien sûr que j'allai en faire un, et d'importance même. Affronter mes démons et tailler la route, ça je pouvais le faire seul désormais. Mais je me devais aussi de partager mon expérience musicale avec les bertie page clinic, ne pas me montrer égoïste en somme. Intention tout à fait louable n'est-il pas ?

Transmettre le témoin, le flambeau, ce que vous voudrez, pour que l'histoire continue ! Témoin du mal diront certains j'en suis sûr, mais témoin quand même dans cette course folle qu'est la vie.

Dehors, le soleil était radieux, les oiseaux gazouillaient et j'ai refermé la lourde porte de la petite église sur mes doutes et mes angosisses. Mes pas me menèrent alors dans un petit troquet non loin de là, j'y entrais. Le rock and roll, musique du Diable, oui, et alors, ça me va parfaitement à moi finalement.

"Tavernier !!! Un Jack Daniel's & une pinte s'il vous plaît..." ●

<http://bertiepage.blogspot.com>





BONJOUR, JE SUIS LE HEADSUCKER ET J'AI UN PROBLÈME !

Je suis assis sur cette chaise, légèrement en retrait du reste du groupe : un peu perdu, un peu affolé – à l'instar d'un papillon de nuit qui, attiré par la lumière violente d'une lampe, vient irrémédiablement s'y brûler les ailes pour enfin y mourir – et je me sens amorphe, sans vie et vidé de toute substance !!!

J'ai suivi un long corridor, puis une enfilade de couloirs tous aussi ternes et impersonnels les uns que les autres, pour enfin arriver à une porte sans âge où trônait un rectangle de carton brun qui affirmait d'un ton péremptoire : "Groupe de soutien N° 666 pour sujets souffrant d'une addiction avérée aux musiques amplifiées".

C'est sur le conseil furtif d'un ami - de ceux que l'on échange à voix basse, comme lorsque l'on se soulage d'un secret un peu honteux et trop lourd à porter - que je me suis rendu à cette réunion quelque peu informelle !

Je suis donc là, assis, regrettant déjà ma démarche dont le sens m'échappe quelque peu. Autour de moi, neuf autres condisciples me cernent. Les mêmes visages fatigués et blafards que moi, les mêmes traits tirés, la même angoisse, la même attente d'une hypothétique rédemption à venir ?

Notre gourou - sorte de sosie incertain du King himself - nous accueille aimablement, un sourire de bon aloi rivé aux lèvres. Il informe d'un ton impersonnel et neutre l'arrivée d'un nouvel adepte au sein de leur confrérie des plus étranges.

Ainsi que l'usage le veut, je ne donnais pas ma véritable identité afin de préserver mon anonymat. Et lorsque mon tour vint de prendre la parole devant l'assemblée - afin de conter mon épopée par le menu, et expliquer les raisons intimes qui me menèrent jusqu'à eux - j'allais me présenter sous le pseudonyme du Headsucker !!!

Il me parut plus que judicieux d'user de ce stratagème quand on sait que mes "écarts comportementaux" sont le plus souvent causés par mon double maléfique, mon alter ego infernal que par l'être inoffensif et docile qu'un jour ma digne génitrice mit au monde !!!

Les autres m'observaient à la dérobée, fascinés par la venue d'un "bizut" sans nul doute. Un léger tremblement agitait mes pauvres mains, que je tenais à plat sur mes genoux, en attendant la suite des événements.

Soudain, le calme se fit, instantanément. Un silence à la fois agréable et pesant, presque oppressant. Puis l'on m'invita à me lever et à me présenter en quelques mots à mes congénères. Ce que lentement je

fis, à contrecœur.

"Bonjour à tous, je suis le Headsucker. Et j'ai un problème !"

"Bonjour Headsucker" me répondit-on d'une seule voix, chaude et sympathique, comme pour m'inviter à vaincre ma timidité et faire disparaître mes dernières inhibitions.

Encouragé par le soutien fraternel de "mes frères d'un soir", je me sentis soudain pousser des ailes, et j'allais livrer désormais sans fausse pudeur mon histoire en pâture à de parfaits inconnus qui, j'allais le découvrir plus tard, souffraient des mêmes maux et des mêmes tortures mentales que moi !

Mon histoire démarre comme à chaque fois par une nuit noire étoilée, lancé comme un boulet de canon sur la highway, vers une oasis de décibels et de plaisirs interdits.

BLACK JOE LEWIS & THE HONEYBEARS

C'est à l'Ubu que j'allais trouver de quoi me repaître en matière de sensations auditives, de quoi sustenter ma soif inextinguible d'élixirs de jeunesse et de nectars des dieux par le truchement de musiques sauvages et débridées qui permettront à mon âme d'expurger ses démons !!!

Ce soir-là, la première partie est assurée par une découverte, et pas des moindres : Black Joe Lewis & The Honeybears, originaires d'Austin, Texas, USA.

Black Joe Lewis et son gang commencent à faire parler d'eux en 2007 avec un premier EP 4 titres qui paraîtra en 2009 suivi de près d'un véritable premier effort discographique intitulé "Tell' Em What Your Name Is !" paru sur Lost Highway & Universal Motown Records.

Un second album accompagne la tournée de nos Texans en la matière de "Scandalous", nouvel opus à peine pressé, encore tout chaud - puisque sorti en 2011 toujours sur le même label - et qui rendra moite



BLACK JOE LEWIS & THE HONEYBEARS

n'importe laquelle de vos soirées, dès lors que vous poserez la galette magique sur votre platine vinyle, coquins que vous êtes.

Cet album - à l'instar de la prestation que le gang d'Austin nous livrera sur la scène magnifique de l'Ubu - comporte des pépites sublimes pour les adeptes du genre !!!

Le "Livin' In The Jungle" annonce immédiatement la couleur en ouverture de l'album, du rhythm & blues mâtiné de soul music avec une pincée de funk qui donne une énergie indiscutable au titre, et un aspect dansant terrible !!! Les influences sont immédiatement identifiables à l'écoute de la voix de Black Joe Lewis avec bien évidemment en tête de liste notre ami James Brown !!!

Du rhythm & blues, de la soul & du funk donc, mais pas seulement puisque le killer excelle aussi dans le Blues pur et dur avec le très roots "Messin'". De quoi satisfaire tous les rednecks friands de ce genre de gourmandises intemporelles et sublimes, j'en fais partie bien évidemment !

On trouvera aussi des titres terriblement garage et troussés comme un road-movie incandescent, j'en veux pour preuve ce "Mustang Ranch" qui, s'il avait figuré sur le sound-

track des Blues Brothers - le film bien sûr, mais suivez donc un peu quand même - n'aurait certes pas porté préjudice à l'œuvre cinématographique, bien au contraire, foi de moi-même !!!

Sept pistoleros donc sur scène avec sur la gauche une section cuivres terrible (sax baryton, sax ténor, trompette), un dandy à la guitare rythmique, un batteur réglé comme une horloge suisse, un bassiste aérien et enfin monsieur Black Joe Lewis aux commandes du vaisseau.

Evidemment je pourrais vous parler pendant des heures encore du plaisir que nous procura Black Joe Lewis et ses Honeybears ce soir-là. Mais si vous n'y étiez pas, m'obstiner à vous conter l'émoi qu'il procura chez moi, la plénitude sensorielle, la chaleur qui enveloppa tout mon être - dont la source je dois l'avouer honteusement se situait aux environs de mon bas-ventre - tout ça finirait par relever de l'impolitesse la plus scélérate qui soit et de l'indécence la plus ignoble ! J'en conviens aisément.

Que ce soit sur des rythmes lents et lancinants ("I'm Gonna Leave You") où Black Joe Lewis excelle en maintenant une pression sexuelle





qui monte en puissance lentement, une pression aussi délicieuse que douloureuse qui finit dans un déluge de cuivres, de guitares et de râles d'origines diverses.

Ou encore sur des brûlots incendiaires qui damneraient l'âme de n'importe laquelle des grenouilles de bénédiction de votre paroisse, en leur insufflant des pensées aussi impures que perverses ("Booty City" ou encore "Black Snake") et une ondulation suffisamment évocatrice du bassin qui, en d'autres temps, les aurait fait brûler vives sur un bûcher comme hérétiques ou comme sorcières, et autres adoratrices du Mâlin !

Neuf paires d'yeux rivées sur moi - sans compter le sosie d'Elvis qui en est à son troisième café et à sa quatrième cigarette - tous le visage pâle et défait, les yeux remplis d'effroi !!!

Eux qui pensaient trouver un semblant de réconfort dans cette thérapie de groupe improvisée, je suis en train de démolir brique par brique le délicat édifice de leur santé mentale. En commençant par la mienne bien évidemment.

Je ne savais pas ce qui allait arriver lors de cette réunion improbable, mais je ne me doutais certes pas qu'à défaut d'obtenir le salut de mon âme, j'allais offrir en guise de présent à mes hôtes le chaos !!!

Je tentais désespérément de ne plus relater le plaisir ineffable que me procure chacun des concerts auxquels j'assiste, comme des bacchanales indécentes, des orgies immorales ou des messes noires où musiques païennes et plaisirs interdits s'entendent comme larrons en foire !

Je tentais d'insister sur mon addiction insurmontable envers ces musiques du diable mais la conviction, j'en pris soudainement conscience, me manquait de façon consternante !!! Voulais-je véritablement être sauvé de mes tourments, je n'en étais plus vraiment sûr moi-même ?

Je tentais d'expliquer que j'éprouvais de véritables difficultés à faire désormais la différence entre ma réalité objective et rationnelle, et celle que lentement mais sûre-

ment - parfois même à mon insu je l'avoue - je m'étais inventée à grand renfort d'expériences musicales doublées d'absorption massive de houblon !!!

Je livrais enfin le véritable fond du problème : la naissance de mon alter ego maléfique - le Headsucker - qui lentement prenait définitivement le pas sur mon moi véritable, et ce dans ma vie de tous les jours, annihilant ainsi ma véritable personnalité, comme un locataire qui s'installerait sereinement dans son nouvel appartement avant même que l'ancien n'ait vidé les lieux !!!

Un murmure d'effroi emplît doucement la salle froide et enfumée où nous nous trouvions et je sentais bien que je n'étais déjà plus le bienvenu, mais on m'avait donné la parole et ma foi, je comptais bien la conserver jusqu'à la fin de mon récit, de gré ou de force !!!

www.blackjoelewis.com



BARENCE WHITFIELD & THE SAVAGES

Barence Whitfield et ses Savages investissent la scène de l'Ubu !!!

Dernière apparition de la bête en ville en 1989, inutile de préciser le plaisir ineffable de l'homme de se retrouver à nouveau en ces lieux, il le dira mais surtout, il le prouvera par un show d'anthologie aussi sauvage que moite.

Barence Whitfield - de son véritable nom Barry White qu'il choisit d'ignorer pour cause d'homonymie avec l'illustre et regretté "voix de velours" mondialement connu - est accompagné par Andy Jody (ex-Gazelles, Pearlene, Oxford Cotton, Long Gones) à la batterie.

Je ne saurais cacher mon plaisir de recroiser la route de ce trublion iconoclaste, incontrôlable, et surtout que j'avais déjà eu la joie et le privilège de voir au Melody Maker. Il accompagnait alors de son beat sauvage et frénétique le Révérend James Leg pour un set pas piqué des hannetons donné, à l'époque, à l'occasion de la sortie de son dernier LP en date "Solitary Pleasure" paru sur Alive Natural Sound Records.

Tiens, une légère digression, ça ne m'était pas arrivé depuis longtemps ça, incroyable non ?

Au sax on trouve Tom Quartulli, à

la basse un Savages d'origine Phil Lenker (ex-Lyres) et à la guitare électrique - un autre Savages estampillé d'origine, et pas des moindres - Peter Greenberg (ex-DMZ, Customs, Lyres).

C'est fin 2010 que Peter Greenberg, Barence Whitfield & Phil Lenker décident de remettre le couvert ensemble pour une série de concerts impromptus. Chemin faisant et l'alchimie artistique étant toujours au rendez-vous, ils accouchèrent au final d'un nouvel album studio sobrement intitulé "Savage Kings" paru sur l'excellent label Munster Records.

Dire que l'album est sublime, parfait, orgasmique, séminal, inspiré, possédé, intemporel, déjà culte, jubilatoire relèverait de l'euphémisme le plus élémentaire.

Celui-ci, à l'instar du show à l'Ubu s'ouvre avec la célèbre reprise "Ramblin' Rose" des MC5 de Detroit City, le ton est donné et le reste de la soirée sera du même tonneau puisque le sieur Barence Whitfield est un vocaliste hors pair doublé d'un hurleur à la capacité vocale sans limite.

L'homme donne élégamment dans le rhythm & blues, le gospel dépoussiéré, revu et corrigé, le rock'n'roll garage, une once de ska old school parfois, de la soul music sûrement, le tout savamment mixé, dosé et régurgité par un front-man hors du commun.

C'est ce qui fait d'ailleurs le cachet du groupe, sa signature tant musicale que vocale. L'harmonie entre un saxophone politiquement incorrect, une guitare garage au jeu épuré et d'obédience rock'n'roll, une voix de stentor chaude et sexy - à la tessiture incroyable - qui lui confère un terrain de jeux de choix pour prendre l'auditeur au plexus, et ne plus jamais relâcher son étreinte, jusqu'à ce que vous demandiez grâce, renonçant à regret à un plaisir rare dont l'intensité en deviendrait presque insupportable !!!

Barence Whitfield est un showman à lui seul, doté d'un charisme inné, une force de la nature au propre comme au figuré.

S'il me fallait extirper de ce nouvel opus "Savage Kings" la quintes-

sence du savoir-faire de Barence Whitfield et de ses acolytes, évidemment, ça me poserait un sérieux cas de conscience, mais je pense que d'emblée je vous parlerais du sublime "You Told A Lie", aussi lancinant que fascinant, aussi hypnotique que sexy, aussi organique que sexuel !!!

Ce titre est une tuerie absolue en matière de slow avec une prouesse vocale dans les aigus, et une densité dramatique dans l'interprétation de la chanson. Avec "You Told A Lie", Barence Whitfield mérite à coup sûr sa réputation non usurpée de "hurleur du rhythm & blues".

Dans la rubrique "bourre-pif mid-tempo", je vous propose le très génial "Willie Meehan", brûlot incendiaire s'il en est qui met le feu aux poudres dès l'intro, qui assoit le sujet avec un sax omniprésent, grave et puissant et une rythmique de rouleau compresseur.

"Shot Down", là, on entre dans la même famille from Detroit City que l'ami Mick Collins et son gang The Dirtbombs, la référence et la filiation musicales sont indéniables, un must absolu et incontournable.

La voix, les riffs, les cris, la mise en place et le phrasé de la guitare ultra-garage, rien n'est à jeter ! Vous ne saurez résister, à son écoute, à

l'envie irrésistible de vous précipiter sur le dancefloor pour onduler et gesticuler odieusement comme des animaux en rut !

Que vous proposer d'autre si ce n'est cet instrumental dégingué "64 W MM 232" troussé à grand renfort de nappes d'orgue et d'un saxophone en pleine crise d'épilepsie !!!

Un "Stop Trying To Break Me Down" qui pue l'embrouille, la baston et qui sonne méchamment !!!

Ou enfin ces deux slows ultimes "Hold Me Close" et l'incandescent "Bad Girl" où, dans les deux cas, vous pourrez inviter votre voisine à danser, dans l'espoir secret d'explorer ses amygdales d'une langue coquine et sournoise, avec en prime, c'est selon, une bonne gifle !... ou pas.

Voilà, j'en suis là, avec ces yeux inquisiteurs autour de moi, perplexes et songeurs, au terme de ce récit emprunt de sueur, d'émotions équivoques, de plaisirs coupables ou défendus.

Et curieusement, je me sens serein, apaisé, détendu, en paix, mais pas eux bien sûr !

Ce que je pensais être un vice caché, un secret honteux, une pathologie, en fait, c'est juste ma vie, dans sa plus simple expression, sans fausse pudeur.

J'ai définitivement besoin de me nourrir de la lumière des autres, de ce qu'ils ont de plus beau, de plus pur, j'ai besoin de leur âme. Je suis le Headsucker, je suis le "suceur de têtes", voilà tout !!!

Et si la soul et le rhythm & blues sont des musiques qui demandent authenticité, générosité et des qualités humaines véritables, Barence Whitfield & The Savages ce soir-là sont allés bien au-delà de mes espérances les plus folles. J'ai vu ce soir-là des femmes sous influence, comme envoûtées, et des hommes hypnotisés et comblés.

J'ai vu ce soir-là le véritable visage du bonheur, j'ai vu la lumière et le tunnel, mais je n'ai pas voulu y succomber pour ne plus jamais revenir car définitivement, j'en veux plus, encore et encore, toujours plus. Jusqu'à ce que mon corps n'en puisse plus !

"Désolé les gars, mais je dois vous laisser, je me rends compte que ma venue ici était une erreur".

Voilà ce que je lance à la cantonade avant de quitter ma chaise, puis la pièce souillée d'odeur de tabac et de café froid. Le bout de carton brun estampillé "GROUPE DE SOUTIEN N° 666 POUR SUJETS SOUFFRANT D'UNE ADDICTION AVEREE AUX MUSIQUES AMPLI-

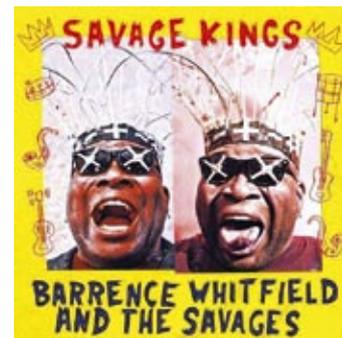
FIEES" tombe à terre lorsque la porte claque !

Je m'éloigne lentement dans le couloir sombre, la nuit est tombée, tout est calme désormais, autour de moi et dans ma tête.

Au loin, dans la salle, j'entends un brouhaha et des chaises que l'on bouscule. Je sais déjà que le mal s'est propagé, insidieusement, et il va œuvrer, dans les cœurs et dans les âmes !

J'ai bien sûr laissé choir quelques flyers par terre, lorsque je me suis levé de cette fichue chaise, comme ça, juste pour voir ce qu'il en deviendrait. Sait-on jamais ?

www.barencewhitfield.com



SECRET DIARIES

By BOOF

RAMBLINGS OF A BORED MUSICIAN

The advent of age and of the degeneration of my body has always been a defining factor in my obscure universe. It has always been the motor that pumps and pushes me to search moments of definition and experience. So how does one go about it in a place such as Brest.

At this moment in time normality has broken down all resistance I had to it, in the form of a new kitchen that is hastily being constructed around my head. I'm cold and have had a guff of plaster, wall paper, and all other things DIY.

How is it that from ; a dreadlocked stoned tattooed edge of the known universe freak, a normal house owner type evolves. Pissed off because some cunt of an electrician has estimated a job way above price and is demanding a fortune for fuck all ! Not like before when my only concerns were the release of a new album and if I had enough for a beer and a smoke.

I do like trawling sometimes around Brest. The bars are a multitude of portals to individual universes some fun some fucking looped. People turning around and around in the same habits and addictions day after day ; all connected to pecking order. Who's cool, who's in who's

fucked up. Musicians and arty people interacting and, "playing the game".

We all have our favourites. I really enjoy a beer at Mac Guigan's and playing there is always a very personal experience; mainly because your three centimeters from the next person. Dan has the gift of the gab and is without doubt one of the most real people I've met; the only person I've ever owed a gig to. Comix is closer to the local musician, "let's be seen experience". Cool bar, great landlord. Nice atmosphere, nasty toilets. Like nearly all bars the toilets really make me glad to be a man. Hovering is an essential part of being a female in bars in France. "Hover", or "hold it in".

Then there's the Rock Cirkus. A nice bar but I don't know why. There's nothing in it. But the owners extra cool and plays pretty good music. The scariest, "stop off" is the scottish bar. I don't know why but the

hangover that goes with this bar is second to none. Great atmosphere, great owner, bad head.

My greatest pleasure in life is being an idiot in front of a lot of people. This has always been something that comes easy to me and I rarely tire of it. Recently I've begun to pass on this ancient art form to young people at one of Brest's catholic schools. Strange mixture in a sentence that, catholic school and rock'n'roll. The incredible thing is they're like fish in water. Great kids, some quite extraordinary musicians to. What a pain in the ass it is when some of your kids learn songs faster than you. I put it down to a good grounding experience.

I've always had a great dislike for all squeaky instruments and am a little bewildered as to how I find myself in the situation where I have to work next week with three of the worst instruments imaginable played by kids, I don't know. The bagpipes I can stand but the bombard and the b.... ; what is it called, that screeching breton bagpipe thing ? To my mind these things only have their place on the battle field where they hurt the enemy. I cannot, without any exception understand why anyone would want to play or listen to, let alone enjoy one of these. It eludes me how families can shower, dress and drive to watch a concert where

they are played.

Today is saturday. Being employed by the education service I'm on holiday. No hangover yet; maybe tonight. Desperately trying to finish this article for Tibou to publish cos I love being part of the, "Mazout" empire. Decided to do nothing this morning because I'm working with Pablo this afternoon to try and finish my vocals on the new Frenchman album which has a rapid arriving deadline. Happily I discovered "The Fisher King" by Terry Gilliam on the television and am peeling spuds ; drinking tea and pretending to prepare my voice for this afternoon. Had an interesting week. Had a sort of rehearsal with my group, first for fifty seven days. Yep I'm so sad I count the days from one session to the next. That's living on the edge man.

Murphy's law states, "what can go wrong will go wrong" and twenty seconds after writing the last line I burnt my hand ; had to deal with smoke pouring out of my stove, dropped a cup of tea and had a panic attack cos I thought the roof was on fire.



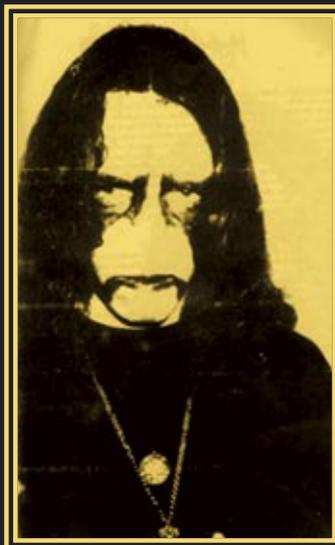
Les Légions Noires

UN COLLECTIF BLACK METAL UNDERGROUND À BREST DANS LES ANNÉES 90

La première fois que j'ai entendu parler des Légions Noires, c'était dans Noise magazine, une interview de Thurston Moore, de Sonic Youth. Il faisait son coming-out et avouait sa passion pour le black metal. A la question "quels sont vos groupes Black préférés ?", il citait sans surprise les fous furieux d'Abruptum, norvégiens adeptes d'un black noise ambient hyper malsain et expérimental, et un mystérieux collectif, Les Légions Noires, label basé à... Brest.

Après vérification, c'est bien de notre Brest dont il était question, pas de son cousin biélorusse. J'ai donc demandé un peu à tout le monde si quelqu'un connaissait Les Légions Noires. Inconnues au bataillon. Sur internet, pourtant, j'ai trouvé : il y avait bien au début des années 90, relié à Brest, un collectif black metal. Tellement underground, Les Légions Noires, que personne, ici, ne semblait connaître leur existence. Partout dans la blacksphere, en revanche, elles étaient presque aussi célèbres que les quatre cavaliers de l'Apocalypse et, dans

la catégorie black metal pointu à grosse tendance expérimentale, faisaient l'objet d'un véritable culte, et international. Issus de leur ténébreux chaudron : une poignée d'albums, une plus grosse poignée encore de EPs, et une kyrielle de démos (j'en ai repertorié plus de 52 ! - les groupes de black metal font des "demos", qui ne sont pas juste des brouillons et sont repertoriées dans leur discographie). Tout cela décliné sous forme de cassettes, de vinyles, puis de CDs. Au sein de ce collectif, une multitude de groupes aux noms imprononçables,



normal pour du black metal, mais ici tellement hérissés, tordus, bourrés de consonnes, qu'il s'en dégage une poésie très particulière: Brenoritzrezorkre, Dzlvarv, Moëvöt, Mogoutre, Vagézaryavtre, Vzaeurbvtre, Hvrumbzgnrvome, etc... Si le black metal tolérât la rigolade, on y verrait une marque d'humour, mais voilà, dans le black metal on n'est pas là pour rigoler. Alors disons que ces noms hirsutes, effrayants, évoquent les sons gutturaux d'une langue inventée, sorte de sous-norvégien mâtinée d'érucciations orques satanistes.

Issus de cette nébuleuse, quelques groupes ont ensuite fait leur chemin et ont connu une certaine célébrité, comme Mutilation et Vlad Tepes, Torgeist et Belkete, des références dans le monde du black, qui ont survécu à la fin des Légions Noires et ont signé sur d'autres labels. Reste la légende, l'aura mystérieuse qui entoure ces productions inclassables, ces cassettes qui s'arrachent désormais à prix d'or sur e-bay... Reste la musique, qui oscille entre un black TRES méchant et, selon l'usage, TRES mal enregistré, et longs délires expérimentaux ambient très étranges, à rebours de tout ce qui s'est fait dans le genre, pourtant fertile en excroissances bizarroïdes. Mention spéciale à l'ignoble projet Mogoutre (renseignez-vous sur le net pour comprendre pourquoi je dis ignoble), cassette d'ambient frotti-frotta avec gargarismes mal identifiés, qui vraiment, ne ressemble à rien de connu, ou à Vzaeurbvtre et son solo de violon désaccordé sobrement intitulé Halte Funèbre Et Melancholique (sic) Au Sommet De Rochers Surplombant La Mer, ou encore au très sobre March of the Black As de Torgeist qui, tous, s'éloignent définitivement du triptyque guitare/basse/batterie/hurllements pour se perdre dans des territoires nouveaux et inexplorés.

RAPORTAGE

Par SENTENZA
Envoyé Spécial en Basse-Saxe

Black Rainbow

Hildesheim, un après-midi d'août sous le cagnard de Basse-Saxe. Il fait chaud. Très chaud. On suinte, on sue, ça colle dans le dos. Objectif : ombre et rafraîchissements.

Le montage de la tente nous a achevés, ou alors c'est la soirée de la veille dans un camping à Cologne peuplé de bikers et autres estivants en chaussettes-marrons-sandalettes. Possible. Ah ! Une buvette, enfin. Elle est sise en plein milieu du camping. Un vrai nid d'aigle pour observer la sarabande de nos amis les festivaliers gothiques. A peine assis sur nos chaises en plastique, Tuco, en mode Tanguy, m'annonce bravache : "j'ai faim, j'ai soif". On aurait dû aller en Roumanie, pensai-je, au moins je n'aurais pas été le seul à maîtriser la langue du coin.

Deux Curry Wurst et quatre Beck's plus tard, nous profitons enfin du spectacle. D'abord, il y a ce grand teuton, tout propre, qui revient de la douche et s'engouffre dans son terrier. Nous suivons, soupçonneux et hilares, les subreptices mouvements de sa tente igloo. Un quart d'heure plus tard, voici notre fier échalias transformé en Marquis de Sade ? Ou en Lestat ? Putain, trop fort ! Et puis celui-là, là-bas, d'où il sort ? On dirait la crampe de Pulp Fiction. Le mec, il a acheté un masque en cuir la veille sur internet, il a des fermetures à la place des yeux et ça coince. Il s'énerve,



s'ébroue et finit par s'échouer sur la tente de Vampirella. Un cybergoth, en maillot de bain arachnide, des queues de chats noires sur la tête, en sort plutôt chafouin. Notre apprenti esclave l'a sorti de son cercueil. Pas bon. Sentant l'affaire tourner au houblon, une espèce de grand prêtre sado-maso propose ses sévices. Mais très vite, l'arrivée

de la maîtresse des lieux qui n'avait pas fini d'ajuster son bustier clouté fait retomber la tension. Et nos frères Bouglione célèbrent leur soudaine amitié par des bières locales servies dans des crânes. Tout d'un coup, une chimère polychrome illumine ce paysage en blackorama : une solide Germania sort de son antre, vêtue du plus

simple appareil qui se résume à un tatouage coloré. Tuco, intrigué, salue cette soudaine apparition par un très bersteinien et giscardien : "on y vâ". Mais, telle une couleuvre, notre mirage se faufille dans la foule dense qui l'étouffe et l'avale comme un trou noir. Passés l'entrée, nous nous retrouvons accoudés à une buvette des plus exotique vu la tonalité ambiante : "Der brazilian Bar" avec des lézards verts et des tortues peints sur la pancarte jaune et bleue. Etrange, comme on peut être à ce point attiré par la couleur. Et c'est pas fini, car revoilà notre papillon de lumière. La belle fait son effet, de noirs lépidoptères se pressent autour d'elle : fatal attraction parmi les freaks. Un comble. Mais la célébrité a ses revers, un écart de conduite et c'est la chute, la descente aux enfers.

Ivre de ces regards posés sur elle, la reine des créatures de la nuit semble mal supporter la chaleur. Elle est aux abois parmi ces loups-garous. Mais l'instinct de survie est le plus fort. Non loin de là, un brumisateuse géant sponsorisé par une grande marque de tabac a été mis en place par le service médical (tout va bien). Les toubibs en ont eu marre de faire du bouche-à-bouche à des nosferatus percés avec de fausses canines et du rouge à lèvres noir. Ouf, sauvée ! S'est-elle dit en se dirigeant vers la structure bienfaitrice. 5 minutes, il a fallu 5 minutes de passage dans le couloir bâché et humide pour que les microaspersions aient raison de son skin painting. Ironie du sort, dans un final en arc-en-ciel, irisé par la rencontre fortuite des gouttelettes d'eau et du spectre solaire, notre

cendrillon rafraîchie mais défraîchie ne fait plus audience. La brunette à la peau pâle, version schwarzweiss, n'est alors plus que l'ombre d'elle-même. Sans doute trouvera-t-elle une âme damnée mais sensible pour lui acheter une ou deux lanières au bizarro-market. La foule noireude reprend alors ses droits ; "sale temps pour les couleurs" pensai-je. Tuco, qui vient d'apprendre le portugais en devisant avec la serveuse brésilienne de Francfort me demande alors : "hey Sentenza, rhum blanc ou rhum coca ? Rhum orange, Tuco, rhum orange !" ●



ELVIS

Elvis, est-ce que tout dépend de toi désormais ou bien faut-il encore craindre les filles ? Maintenant qu'il y a internet et que ça évite de penser. C'est marrant parce que je vois ça de loin, sous anesthésie autant dire, j'arrive plus à dormir tellement je suis mort, tellement même les samedis ressemblent à des dimanches, et puis à l'ombre ça pourrit, ça suinte.

Plus de lexiomil, plus de saumur, malade à crever, à vider tripes et boyaux, boucher des éviens et puis il pleut, et ma vie est devenue tellement étrange, juste à coller des timbres, attendre la nuit. Un peu d'oubli, de cristal, un peu de répit. Moins friable, on verrait le monde autrement, je rentrerais chez moi, je ferais des choses intéressantes, pas toujours lugubres, pas toujours illégales, je relirais Kafka. Mais tout compte fait, ces nuits sont des nuits de torture allongé sur le cul, à scruter les bruits de rongeur à l'étage, entendre le voisin du dessous appeler : "Au secours, au secours, madame !", attendre le matin. À un moment donné arrivé aussi naze, on voit les choses autrement comme dans un film en accéléré, et à l'envers doublé en danois. On regarde mieux les actrices quand on comprend rien, on voit leurs lèvres bouger, ça fait bander quand elles ont une grosse bouche. Tu sais comment c'est dur quand on est comme ça, surtout quand on s'est dit des choses apparemment, qu'on s'est comment dire livré. Fuck, fait chier. Toute cette

merde qui remonte. Qui remonte. Mais j'ai peur de me répéter. Bordel, qu'ai-je encore fait hier soir, et avec qui, vu qu'il y a des taches sur mon fute, mon t-shirt, sang et sécrétions ? En même temps à quoi sert de s'en vouloir ? Rien. Rien du tout au fond n'est très profond ni ragoûtant, c'est juste maussade et ça laisse des traces, ça produit surtout des ravages. Elvis est mort il y a trente-quatre ans, c'était mon idole, surtout le show de 68, celui en cuir noir sur le ring. Quand il chante "If I Can Dream" et tout, le medley rock'n'roll. Avec Scotty Moore et les Jordanaïres. J'aimais cette fille, je m'étais habitué à ses manières de dingue, les surprises qu'elle réserve, tout ce qui fait qu'elle n'a jamais l'air d'être organisée, ni godiche ni prise au dépourvu. La purée, les spaghettis bolognaise, les artichauts qu'elle arrange en deux temps en riant. Comment n'ai-je pas été foutu d'être un peu plus malin ? Ce soir étrange et fatidique où j'ai ramassé mes affaires, mes fringues, peu de choses en vérité, ce qu'on peut amasser en trois ans, ce jour où elle n'était même pas



Une Nouvelle de STOURM
Illustrée par HUBERT POLARD

là. Je suis allé dormir chez un ami qui bosse la nuit, je ne saurais pas dire pourquoi. C'est le lendemain qu'elle a étranglé les filles dans

leur sommeil. La plus grande avait neuf ans, quand elle a serré la ceinture autour de son cou, la petite a appelé : "Maman !", et même les flics pleuraient. ●

BREST CITY



ROCKERS



J'ÉTAIS UN BLOUSON NOIR !

Jean-Yves Péron, alias Bill, a toujours vécu à Kerangoff City. A 63 ans, profitant d'une retraite bien méritée après une vie de labeur à l'arsenal, il continue de vivre sa passion pour le rock'n'roll et les bécane. Animateur sur Fréquence Mutine de l'émission World Country le jeudi de 20 à 22 heures et le samedi de 21 heures à minuit, il nous livre en exclusivité ses souvenirs de jeunesse, quand lui et ses potes du quartier étaient de vilains blousons noirs !

La, tu nous vois devant l'entrée du HLM 1 de Kerangoff. Moi j'habitais au cinquième, Jean-Michel et Michel dans le même immeuble. Kerangoff, c'était un village dans la ville. Y avait une solidarité entre les gens qui n'existent plus vraiment aujourd'hui. J'avais écrit "CALIFORNIA" juste au-dessus de l'entrée ! Haha ! C'était notre rêve d'aller là-bas. Rouler en bécane vers la Cité des Anges et vivre le rêve américain ! Les autres créchaient juste à côté. On était le Kerangoff du bas. Au départ, on se castagnait avec ceux du Kerangoff du haut avant de devenir potes et de former la même bande. Jean-Paul et Michel avaient monté un groupe de rock qui s'appelaient les Fat Men, alors qu'ils étaient épais comme du fil de fer ! Haha ! Ils reprenaient les Chaussettes Noires, Gene Vincent, ce genre et jouaient dans les mariages et soirées diverses. On était tous des fans de rock ! On n'écoutait que ça. Avec le poste TSF, en petites ondes, avec un temps de merde, on réussissait à choper Radio Caroline. On écoutait ça sur la pelouse en bas de chez nous. Ou alors la BBC. J'écoutais toutes les nouveautés, et même au boulot à l'Arsouille, j'étais tout le temps branché sur la BBC.

J'étais dingue de bécane. On allait voir tous les films qui sortaient et qui parlaient des bikers américains. Wild Angels, Hell's Angels, Easy Rider bien sûr. Je me rappelle que le jour où il est passé au Comédia en 69, y avait que des bikers dans la salle !! Haha ! Alors oui, ça nous a donné envie de nous looker comme ça !

Nos blousons et nos pompes venaient de chez Lewis en Angleterre. On découpait les bons qu'il y avait dans "Moto Revue". Mon blouson, je l'ai eu avec un collègue qui avait une moto et qui m'a refilé le sien. Les autres commandaient directement à Londres et payaient grâce à des timbres internationaux à la poste. C'était la seule solution à l'époque. On était les premiers à faire ça. Avant nous, y avait pas vraiment de blousons noirs à proprement parler sur Brest. De toute façon, si tu avais une veste noire en skaï et un jean, t'étais directement catalogué "blouson noir" ! Les gens confondaient motards et voyous.

Les casquettes, ce sont des casquettes de marins pêcheurs qu'on a récupérées. On a collé des clous et des insignes militaires dessus ! Moi j'étais plombier à l'époque. Je récupérais les clous chromés, les cache-têtes de vis des chiottes ! Haha ! On mettait ça sur nos blousons. Ça faisait un poids ! Quand le blouson était sale, fallait tout démonter sinon on risquait de bousiller la machine à laver !

Moi, je suis né en 1949, les autres en 50/51. Nous, les gamins, on avait juste envie de se rebeller et faire chier le monde. On faisait pas mal de conneries mais c'était jamais méchant. Les vieux disaient : "Jamais ils changeront !" Les gens nous traitaient de voyous. Les jeunes aujourd'hui sont pires que nous et on leur dit rien... Nous, on avait la gueule de l'emploi. On nous traitait de blousons noirs mais y avait des mecs en costume trois pièces avec une pétoire dans la poche



bien plus voyous que nous ! Quand on sortait, on n'arrêtaient pas de se faire contrôler par les flics, des fois même plusieurs fois dans la même journée ! Dans la rue, au ciné... On leur disait : "Mais enfin, tu m'as contrôlé ce matin, tu m'as déjà noté dans ton calepin !" Le gars vérifiait : "Ah ouais, c'est vrai !" Haha ! Le pire, ça a été quand De Gaulle est venu à Brest. Je trimbalais un pistolet d'alarme, un truc qui tire à blanc, pour déconner... Y avait des flics partout. J'ai failli le sortir mais au dernier moment, j'ai compris que c'était pas une bonne idée et j'ai fait pan avec deux doigts. La gueule du flic ! Haha ! Putain, j'étais un vrai branleur !...

Dans notre bande, on était entre 20 et 30 avec les filles, parfois on sortait tous ensemble, ça faisait une sacrée troupe ! On taillait à pied en centre-ville. Les gens flippaient en nous voyant. Au bal, à la Redoute, on se bastonnait toujours avec les mecs de Lambé, je saurais pas dire pourquoi. Après, on est devenu collègues parce qu'on s'est tous retrouvés à un mariage. La fille de Lambé, le mec de Kerangoff. On n'allait pas se battre. Alors c'était fini, plus d'embrouilles, tous potes ! Haha ! Le week-end, on allait aussi au Cosmos à Bourg Blanc. Fallait être bien sapé, tenue correcte exigée ! Alors on mettait un pantalon de tergal par-dessus notre jean pour pouvoir rentrer. Tout le monde faisait ça. Une fois à l'intérieur, on l'enlevait vite fait en essayant de pas se faire gauler. Une fois à la Redoute, je suis sorti prendre l'air. Quand le père Muzy m'a vu, j'ai pris un savon et j'ai jamais pu re-rentre.

Haha ! Au Noroît à Porspoder, on allait voir Burt Blanca qui passait souvent dans le coin.

Après le mail ou le week-end, on allait au bistrot du quartier, chez Loulou Person. On pouvait acheter des bouteilles d'un litre de Valstar et boire ça peinard en terrasse. Michel avait une 203 Peugeot. Il avait peint un aigle américain sur l'aile, ça jetait bien. On avait récupéré une sirène sur un camion militaire américain mais on n'avait pas le même voltage ici. Alors quand on la mettait en route, ça faisait comme la sirène des flics ! On s'en est servi plusieurs fois pour rouler à fond dans les rues de Brest ! Haha !

Moi j'étais pas bagnole. J'ai jamais passé mon permis. Faut savoir que Kerangoff était un nid de motards. Les gamins du quartier venaient nettoyer les motos contre un tour dans le quartier. Ça a créé pas mal de vocations, crois-moi. Aujourd'hui encore, si je dois bouger, c'est en moto et rien d'autre. Je suis parti à l'armée en 70. Et y en a plein qui se sont mariés. La bande s'est éparpillée en moins d'un an. A mon retour, on n'était plus que trois ou quatre. C'était fini. La page était tournée. Mais c'était une belle page...

Propos recueillis par CHRIS SPEEDÉ

Photo de groupe 1968 :
(De gauche à droite)

En haut : Gérard Castel,
Michel Métainie, Jean-Louis Troilen,
Bernard Boucher, Jean-Paul Pedra.
En bas : Jean-Yves (Bill) Péron,
Michel Avril, Jean-François Ach.



L'AVENTURE TEDDY BOYS !

De 1978 à 1982, une joyeuse bande de teddy boys a sévi à Brest. Leur look ne laissait pas indifférent et ce n'est pas peu dire qu'ils ont laissé une trace indélébile dans la mémoire des rockers brestois de tous poils. Sam en est resté la figure emblématique, lui qu'on voit raconter sa passion du rock'n'roll originel dans les Enfants du Rock spécial Brest tourné en 1983. Pour Mazout, Imperial (tiré du nom du label californien produisant Fats Domino et Ricky Nelson), nous ouvre toute grande la porte de ses souvenirs...

Pour commencer, peux-tu nous dire quelles étaient les principales caractéristiques des Teddy Boys dans les 50's ?

La plupart des Teds qui apparurent au Royaume-Uni, mais aussi au Canada et en Nouvelle-Zélande, avaient entre 16 et 20 ans. Côté fringue, l'élément essentiel était bien entendu la *drape jacket*, longue veste descendant jusqu'à mi-cuisse (bout des doigts bras tendu) avec un col en velours, et le *drain pipe*, pantalon étroit sur le coup de pied. Comme aux USA, la coupe de cheveux est essentielle. Le cul de canard (Ducktail ou DA : Duck Ass), cheveux croisés derrière la tête. Dans les 50's, c'était un signe distinctif de rébellion bien plus important que d'avoir des cheveux longs sur le front. Beaucoup de Teds se coiffaient à l'origine comme Tony Curtis. Les coupes ordinaires étaient appelées "Crew Cut", "Flat Top" ou "Pompadour". La banane (mot que nous n'avons jamais aimé) ou "Elephant Trunk" est apparue plus tard. Bien entendu, la violence des Teds 50's a été montée en épingle par les tabloïds. Il y a eu des bagarres entre bandes de quartier, quelques cinémas de dégradés, des émeutes raciales à Notting Hill, des bagarres avec les Bobbies et quelques agressions avec des "Flick Knife" (couteau à cran d'arrêt) mais tout cela a été largement amplifié. Ca fait partie du mythe. Le style des Teddy Boys avait changé dans les années 70's et c'est celui que nous avons découvert. Les cheveux étaient plus longs, les costumes

flashy, les grosses pattes et les boucles d'oreilles avaient fait leur apparition. Tatouages sur les mains et les doigts garnis de bagues faisaient partie intégrante du style du moment.

La musique est fondamentale...

C'est sûr, on est tous fans de rockabilly ! On achetait des disques originaux par correspondance auprès d'André Cariou à Quimper mais aussi à Gilbert Gac qui habitait à côté de Brest. Gilbert avait une collection impressionnante de disques originaux rares, plein de merveilles qui parfois tournaient en 78 tours ! Je suis resté en contact avec Gilbert qui continue toujours à vendre des disques par correspondance ou au CIDISC, distribuant le catalogue Bear Family. J'approvisionnais les gars de Brest en disques de cet excellent label allemand dès fin 1979. Bien entendu, plusieurs d'entre nous achetaient également des disques aux USA et lors de nos voyages en Angleterre. Concernant le prix des disques, il convient de souligner qu'ils coûtaient très chers par rapport à aujourd'hui. En 1979, ma solde quotidienne de marin était de 88 francs brut. En 1981, le SMIC horaire a été porté à 10 francs de l'heure. J'ai acheté le LP Imperial Rockabilly Vol two au prix de 55 francs et, en 1981, le LP Sun/Charly 1003 de Jerry Lee Lewis (à Brest) au prix de 68,80 francs soit l'équivalent de 8 heures de SMIC brut ! Ramené à la valeur du SMIC d'aujourd'hui cela ferait 72 euros ! Crazy, Man, Crazy ! Côté pressages

originaux, j'ai acheté le single Imperial des Strikes "If You Can't Rock Me" pour 80 francs et le single Sun de Sonny Burgess "We Wanna Boogie" pour 100 francs fin 79. Les simples en repro se vendaient entre 15 et 20 francs soit deux heures de SMIC. Aujourd'hui, même dans les boutiques spécialisées comme "Rocket Records" ou "Rock Paradise", ils sont aux alentours de six euros soit 40 minutes de SMIC. Pour celui qui sait se débrouiller, beaucoup peuvent être trouvés pour moins de 5 dollars. Cela pour dire qu'on vivait une véritable passion et qu'on y laissait une grande partie de nos ressources. Un disque a souvent remplacé un repas. Il fallait ajouter à cela les magazines, les photos de chanteurs, les frais pour se rendre aux concerts ou en Angleterre. Comme dans les 50's, nos costumes, surtout s'ils étaient sur mesure, nous coûtaient très cher. Pas question de se comporter comme des clochards ou de se laisser chahuter quand nous étions "dressed in style". Les Teddy Boys étaient, et sont toujours, très fiers de leur style et de ce qu'il représente.

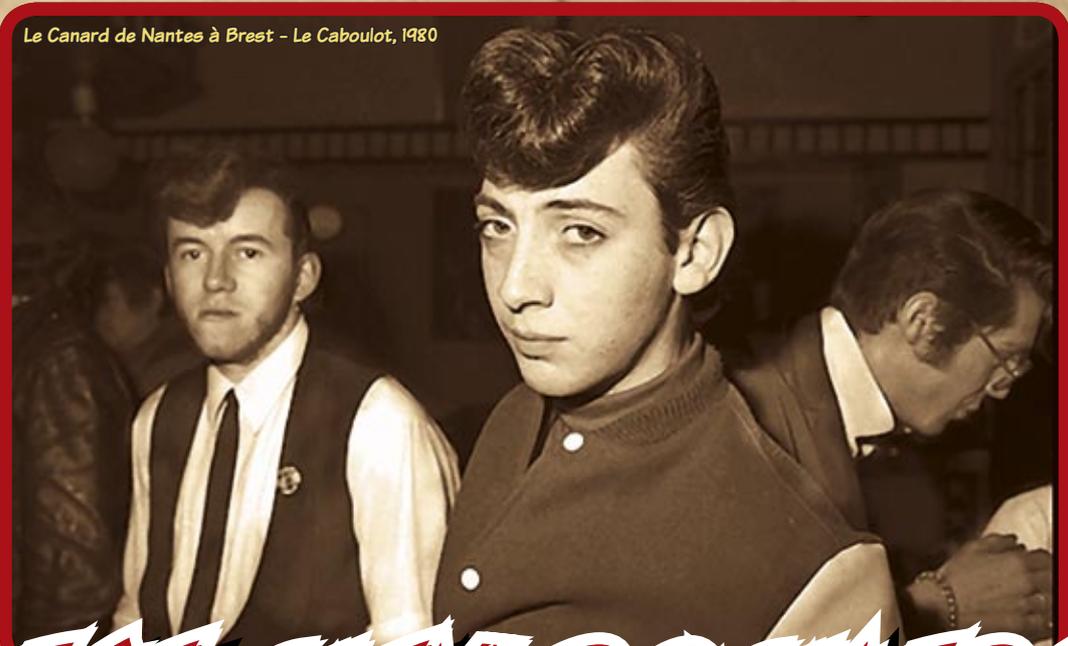
Imperial, tu n'es pas du coin, comment es-tu arrivé sur Brest à la fin des seventies ?

Je suis originaire de la région parisienne. Mon premier voyage à Brest date de 1976 pour voir un

voisin qui était dans la Royale. Ensuite, alors moi-même dans la Marine Nationale, j'ai fait la connaissance de Philippe Negre, qui était affecté à la Musique des Equipages à Brest depuis mars 78. Nous sommes partis ensemble en Angleterre en août de la même année. De ce voyage j'ai ramené les LPs "Imperial Rockabilly" et "Chess Rockabilly" achetés à Penzance, en Cornouailles, où nous avons rencontré des Teds locaux lors d'un concert du groupe The Shades. Philippe avait déjà une "Drape Jacket". Quand j'ai quitté la Marine, je suis monté à Brest pour une soirée Teddy Boys au Flash Back en mars 79. Philippe avait fait quelques émules à la Musique des Equipages (Dominique Guiard et Mialox). L'ambiance était bonne alors je suis resté quelques jours puis reparti, puis revenu. Je me suis lié d'amitié avec Sam (qui était en formation de tourneur), Bopper (originaire de Chartres) et Dominique Bogart dit Bob, le seul originaire de Brest. Il y avait de jolies filles, qui en plus de danser avec nous, nous dépannaient avec leurs voitures. L'une d'elles, alors étudiante, est devenue mon épouse. Je suis parti travailler à Jersey quelque temps comme le faisaient les Johnnies. Je suis revenu m'installer à Brest en mai 80, dans le quartier de Recouvrance. C'est durant les



Le Canard de Nantes à Brest - Le Caboulot, 1980



BREST CITY ROCKERS

douze mois qui suivirent que la "légende" s'est écrite en ce qui me concerne, Ha ha ! J'ai quitté Brest en mai 81 et n'y suis revenu que ponctuellement pour des soirées et concerts.

Y avait-il déjà des Teds à Brest ?

Non, il n'y avait pas de Teddy Boys locaux quand je suis arrivé. Philippe, Sam, Mialox, Guiard, Gérard venaient d'ailleurs. La Marine Nationale a favorisé involontairement le regroupement des Teds. Dominique Bogart, Sam, Tinet et Gus étaient alors des rockers et Bopper se considérait à juste titre comme un "Cat". Le noyau initial s'était constitué autour de Philippe Negre et Guiard. Nous allions à la Gentilhommière, au Rallye, à l'Epée et le samedi soir chez Roxy puis au Beverly. Et, bien entendu, aussi au Caboulot. Philippe se maria rapidement et quittera le groupe. Sam deviendra en quelque sorte le "leader" local étant établi à Brest alors que moi et Bopper faisons des séjours ou des allers-retours. C'était également l'occasion de ramener des disques, des badges, des chaussures ou des accessoires de Paris pour les Brestoïses. Sam était un gars intelligent, doté d'une bonne culture, avec du charisme mais définitivement marginal. Sam et son rasoir de coiffeur sont des incontournables de l'iconographie Teddy Boys de l'époque ! Son morceau préféré c'était "Cast Iron Arm" de Peanuts Wilson sur Brunswick alors que cela aurait dû être "Switch Blade Sam" de Jeff Daniels sur Big Howdy. La fin était plus ou moins écrite d'avance. Sad !

Alliez-vous régulièrement en Angleterre ?

On allait souvent en Angleterre (Londres, Plymouth, Birmingham) ou à Jersey. Philippe, Eric Mialon dit "Mialox", Gérard Fleury et moi sommes allés à Londres en 1979 pour voir à l'Astoria Theatre "Elvis The Musical" avec Shakin' Stevens et PJ Proby. Je suis allé à Jersey avec Sam, Gérard, Jean-Luc Caillon et c'est à cette occasion que Sam a acheté sa première "Drape Jacket" violette avec du velours noir. Il y avait à Saint-Hélier un dépositaire du couturier Jack Geach de Londres qui faisait des drapes depuis les 50's. Jack Geach me fera mon complet de mariage quelques années plus tard. Ma première "Drape Jacket" et mes premières "Creepers" avaient été achetées à Okinawa (Paris - Gare de l'est) en 1978 et nos "Bolo Ties" venaient souvent de chez "L'Indien" (Paris - Porte de Clignancourt). Les disques venaient de "USA Records" ou "Scorpio" où travaillait Charlie Barbat, The wildest cat in town, récemment disparu. Notre style vestimentaire était fortement basé sur celui des Riot Rockers et de Crazy Cavan dont les disques sur Charly et Rockhouse venaient d'arriver entre nos mains.

Quels rapports entreteniez-vous avec les autres Teds français ?

Quelques rockers de Villejuif et de Paris XIII ème avaient choisi ce style avant nous et fréquentaient un bar nommé "Chez Denise" près du métro Tolbiac. Parmi eux, Nanard qui était dans la Marine avec moi en 77 et qui m'avait fait

découvrir quelques artistes 50's assez obscurs. Nous connaissions donc bien les Teds de Paris mais aussi ceux de Villejuif (Jean-Claude Kockx - Riot Rockers Fan Club), de Nantes (Jacky Bossis - Crazy Cavan Fan Club) et de Redon. La plupart d'entre eux, plus âgés que nous, avaient déjà fait de gros festivals en Angleterre comme le Sun Sound Show à Londres en 1977 ou des concerts à Tilburg en Hollande. Il y avait aussi des Teds à Bordeaux (leur mag était Good Rockin' Bordeaux), Lyon, Toulon, Lille et Marseille. Nous n'étions pas très nombreux dans toutes ces villes mais nous nous connaissions et nous respections. Certains venaient parfois à Brest, aussi des Teds de Plymouth ou Jersey. Cela nous a d'ailleurs valu une sérieuse bagarre au Caboulot. Des Teds de Jersey s'étaient embrouillés avec des gars de Kerangoff ! Quand les invités arrivaient, nous nous rendions tous à la gare de Brest... une parade digne de la Nouvelle Orléans ! Héhé...

Il y avait beaucoup de concerts à l'époque ?

Un des premiers concerts où furent présents les Teds de Brest eut lieu à Comines. A cette occasion, un concert de Matchbox, un film intitulé "Général LEE les Teddy-Boys" de Thomas Gilou fut tourné dans lequel apparaîtrait Philippe. Hasard, le chanteur de Matchbox était Graham Fenton, ancien membre des Houseshakers qui ont accompagné Gene Vincent en 1970. Nous étions aussi au concert de Warren Smith et Billy Riley à Paris en novembre 79. Bien sûr, il y avait aussi les

Rockin' Rebels et Jerry Dixie qui sont passés au Stella le 05 avril 1980, Wanda Jackson aux Sables d'Olonne en juillet 80, le festival de Pantin en juillet 1981, les concerts de Vernon and the GIs et des Riot Rockers à Nantes, Crazy Cavan à Concarneau, Caister-on-sea en Angleterre, etc. Les vieux Teds (35 ans ou plus) nous fascinaient car certains avaient vu Bill Haley, Buddy Holly, Eddie Cochran ou Gene Vincent sur scène dans les 50's ou au début des 60's. Rencontrer Ron "Sun Glasses" ou "Tongue-Tied Danny" était un événement ! Le bouquin "The Teds" était la référence, bien que le style se soit déjà fortement éloigné de celui d'origine qui remontait à l'après-guerre. Le mouvement Teddy Boys avait démarré bien avant l'arrivée du rock and roll en Angleterre et dans un style beaucoup plus classique. Ma découverte de documents des années 50 sur les "Edwardians" m'a fait abandonner toute "Drape Jacket" de couleur ou fantaisie dès 1981 et développer un style proche de celui des origines. Le jeune "Imperial" commençait sa métamorphose... Lawdy, Miss Clawdy ! Nous avons créé, le 22 août 1980, la "Brest Rock and Roll Appreciation Society" dans le but d'informer et documenter les amateurs de rock and roll ainsi que développer les liens d'amitié entre eux. Nos magazines étaient édités à la ronéo à la MJC de Kerangoff. N'ayant pas été dissoute, elle existe toujours. CQFD !

Comment étiez-vous perçus sur Brest ?

Dans l'ensemble, nous n'avions pas



Juillet 1979

de problèmes avec la population bretonne car si nous affichions un style personnel, on n'était pas des délinquants ! Avec nos badges, on nous prenait parfois pour des matafs étrangers. Aussi longtemps que personne ne se foutait de nous et qu'on nous laissait à notre "trip", tout se passait bien. De temps en temps survenaient des problèmes avec des militaires ou des voyous locaux mais rien de grave, personne n'a fini au cimetière ou en prison. Lucky star! Bien entendu, les virées nocturnes en groupe et l'alcool pouvaient être, comme partout et de tous temps, à l'origine de problèmes. La mairie a accepté pendant plusieurs mois de nous prêter gracieusement une salle pour nos "Hop" et Bob n'avait pas de problème pour organiser les concerts.

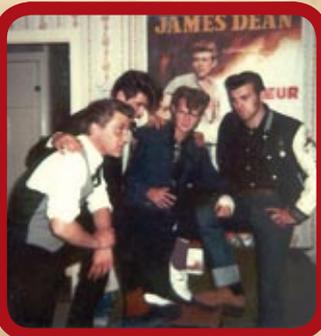
Le Caboulot n'était pas votre seul QG mais a-t-il une place un peu à part de par le mélange rockers /

teds ?

Le Caboulot était un bar de quartier avec un bon juke-box où nous étions tranquilles. Il y avait quelques rockers plus âgés comme Bill et Bernard. Nous pouvions discuter musique et sans leur aide nous n'aurions jamais sorti notre revue. Nous n'avions pas de voiture et le bar n'était pas loin de Recouvrance. Le quartier était calme et sans embrouille. Deux points non négligeables. Yvon nous laissait y organiser une soirée rock and roll de temps en temps y trouvant probablement son compte musicalement et financièrement. Too Much Monkey Business !... Il y eut quelques matchs de foot Teds versus Rockers et j'ai participé à au moins l'un d'entre eux. C'était quelque chose ! Yes, Sir ! Même si on y allait régulièrement, le Caboulot n'était pas à proprement parler un bar de Teddy Boys. Je me rappelle bien d'une soirée Gene Vincent et d'une autre dédiée à Buddy Holly.



Wanda Jackson - Les Sables d'Olonne, 1980



Sam & Bopper

Un journaliste du *Canard de Nantes à Brest* avait fait un grand papier sur nous. Il était venu passer une soirée au Caboulot. Ce canard était marqué politiquement à gauche et c'est peut-être pour cela qu'ils se sont intéressés "à la guerre de peau de la vieille hutte" (cf : Little big Man avec D. Hoffman) ! Pas mal de photos ont été prises ce soir-là. Parmi les disques dans le juke-box, je me souviens de "Misery" de Don Hosea sur Rita, un label de Memphis, et "By The Light Of The Silvery Moon" par Little Richard sur un EP London français. Tu sais, toutes ces années m'ont permis de transformer des rêves en réalités et de partager ceux-ci avec les autres, chanteurs ou collectionneurs. J'ai découvert Glen Glenn sur un LP en 1978, j'ai amené ce disque à Brest où personne ne le connaissait... Glen Glenn était chez moi en 2007 et aujourd'hui, je lui ai souhaité son 77ème anniversaire ! Laura Lee Perkins n'était qu'un nom sur le LP

"Imperial Rockabillys" en 1978... Trente ans plus tard, j'étais avec Philippe Negre et Bopper à ses côtés à Las Vegas. These Creepers Are Made For Walking. Nous avons eu du bon temps et des périodes difficiles. Le prisme déformant des années a changé la réalité et la Bretagne étant une terre de légendes, des contes apocryphes y ont été écrits et récités. Une chose est certaine on aimait le rock and roll des 50's et nous étions fiers d'en porter l'étendard. C'est toujours le cas. Brest n'était qu'un commencement et l'histoire est loin d'être finie !... Elle continue avec "Rock and Roll Revue", "Roll Call" et le "Rockabilly Hall of Fame"...

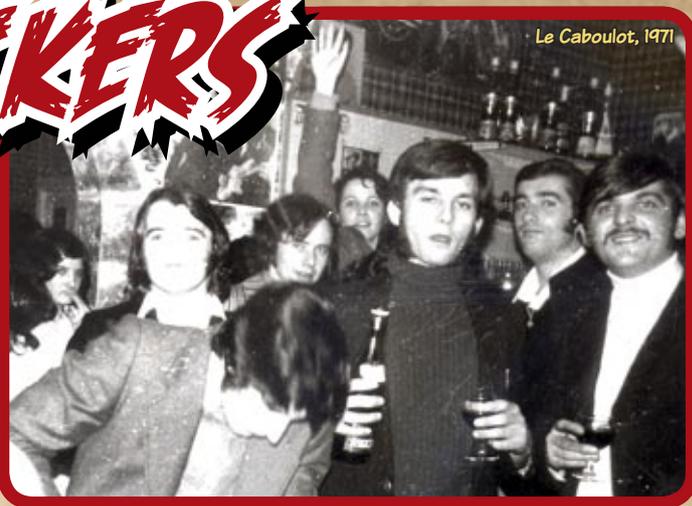
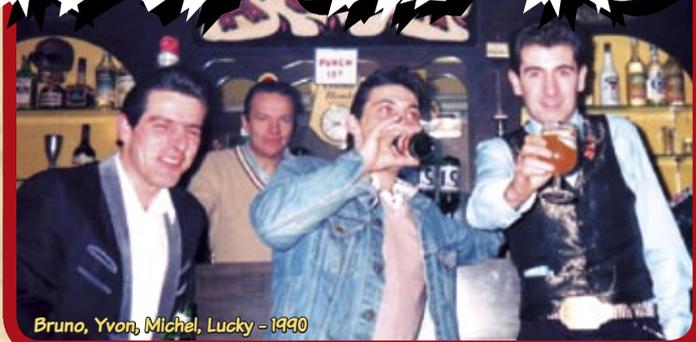
Propos recueillis par CHRIS SPEEDÉ



Crazy Cavan - Concarneau, 1980



BREST CITY ROCKERS



LE CABOULOT !

Le Caboulot, petit troquet de quartier jouxtant Kerangoff et le cimetière de Recouvrance, a été ouvert en 1971 par Yvon Salez. Rapidement mythique, il n'a cessé, jusqu'à sa fermeture il y a quelques années quand Yvon a pris une retraite bien méritée, d'incarner le rock'n'roll dans notre vieille cité maritime. Tranche d'histoire de ce petit zinc atypique, une interview concoctée par Lucky, correspondant brestois pour le fanzine "New Rockin' In Nice", parue en mai 1990 :

Bill, depuis combien de temps viens-tu ici ?

Bill : Je suis venu vers la fin 71, Yvon avait ouvert en mai. Au début, on était quelques rockers, peut-être dix à tout casser, la clientèle était très variée, il y avait de tout. Nous sommes venus au Caboulot car il y avait quelques rock'n'roll dans le juke-box. Nous avons demandé à Yvon d'en mettre plus et c'est ainsi que tout a commencé.

La légende a commencé ainsi, malheureusement je suis venu beaucoup plus tard, j'étais à cette époque encore dans mes couches-culottes.

Yvon, la première fois que Vince Taylor est venu, c'était en quelle année ?

Yvon : Il est venu le dimanche 29 mai 72, car le samedi 28, il avait fait un concert à Landerneau, avec Bobby Clarke à la batterie et un musicien

qui par la suite a accompagné les Rolling Stones, il s'agit de Prince De Rolla. Si je me souviens de cette date, c'est à cause d'un incident... (Alors Yvon me montre une lettre.) Tu vois Lucky, cette lettre vient de l'hôtel des Voyageurs à Brest, il nous demandait de payer la note car Vince était parti sans payer, alors moi et tous les rockers, nous nous sommes cotisés pour payer. Je rigole toujours en pensant à cet incident.

Bill : En pensant à cette première venue de Vince, je me souviens aussi d'une autre anecdote, Vince était monté sur le capot d'une trois chevaux appartenant au père d'un rocker, alors une dizaine de rockers l'avait suivi sur la voiture, qu'est-ce qu'il gueulait le rocker en voyant sa trois chevaux ! Et tout ça pour une photo !

Yvon : La deuxième fois que Vince est venu, c'était en 73, il passait au "Moulin de Rozmadec" dans la presqu'île de Crozon. Comme musiciens, il y avait une partie des musiciens de Fugain, le groupe Nuage. Le lendemain après-midi, à Telgruc, Vince bien bourré jouait du rock'n'roll avec une planche en bois en guise de guitare. Un vieux du coin se demandait qui était ce dingue qui grattait sur sa planche en bois ! Ensuite, il y a eu une kermesse, il y avait un défilé de chars, Vince, très heureux, cria "Tout ça pour moi !", alors, pour ne pas le décevoir, on lui a fait croire que c'était pour lui...

Quand Vince est-il venu pour la troisième fois ?

Bill : En 74 ou 75, il est venu avec

en Simca 1000, de location, avec une mineure qui était recherchée par la police.

Yvon : La dernière fois, c'était en 76, il était accompagné par la plus jeune pilote d'avion de France, son nom, je sais plus. Vince me dit "Yvon, j'ai un cadeau pour toi, un grand cadeau", j'étais intrigué et je vis Vince arriver avec un gâteau !... comme Vince parlait mal le français, il s'était mal exprimé... Quand il est parti, il a oublié chez moi un magnétophone de location, que j'ai toujours, ainsi qu'une K7 d'un groupe anglais, les Showaddywaddy... (NDLR : combo revival anglais qui avait enregistré un hit potentiel, "Hey Rock'n'roll", single Bell 2008-261 en 1974)

Quelles sont les autres célébrités du rock'n'roll qui sont passées boire la tasse au Caboul ?

Yvon : Il y a eu Jerry Dixie en 86, les Rockin' Rebels en 84 et 85, Michelle, la femme de Danny Logan en juillet 87, sinon Hank C. Burnette devait passer mais il n'a malheureusement pas pu, Moustique est passé en avril 89. Sinon, comme j'avais adhéré en 71 au fan club de Gegene de Gérard Lautray, ce dernier est passé vers 76-77. Par la suite, il m'a donné une photo de la tombe de Gegene que tu peux voir derrière le bar.

Et ta première soirée rock'n'roll ?

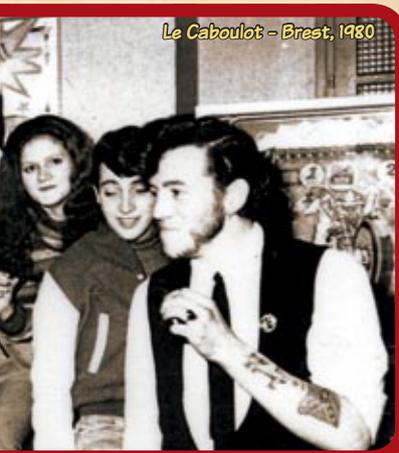
Yvon : En 72, pour l'anniversaire de la mort de Gegene, il y avait Johnnie Davis, le président du premier fan club de Gegene à Brest. Par la suite, il y en eut pour Eddie Cochran, Buddy Holly, mais pour Elvis, comme ça tombait en août, on n'en a pas fait car, comme tu le sais, on ferme pour les vacances.

Et le passage du premier groupe ?

Yvon : C'était Unlimited Blues Time, avec Pierrot Goasguen, que tu connais, il vient souvent au Caboulot. (A noter que Pierrot Goasguen a accompagné Johnny Hallyday pendant cinq ans. Il est tromboniste, a joué avec Eddy "Schmoll" Mitchell, avec Screamin Jay Hawkins, il figure sur quelques LPs dont le "Rockin' All Over The World" (Paris 3371), album comportant des titres de Hawkins, "Just For You" et "Alligator Wine" sur lesquels joue Pierrot. Passage à la Télévision avec Michel Legrand et Claude Bolling pour "Au jour la chance", et aussi, a participé à l'enregistrement du générique de la série télévisé Arsène Lupin, chanson de Jacques Dutronc. Une livin' legend !)

Et les premiers matchs de foot ?

Yvon : En 1978, pour nous amuser, on a fait un match de foot. Comme les Teddy Boys venaient au



Caboulot, on a fait deux équipes, les Rockers et les Teddy Boys... pas triste le match!!! Sinon, en 1982, j'ai formé le Football Club Caboulot, et depuis on joue, et bien même !

Autres anecdotes ?

Yvon : Pour l'émission télé "La Séquence Du Spectateur", pour faire passer des extraits de "Ma Blonde Et Moi" en 72, on était une cinquantaine de rockers à expédier des cartes postales, ainsi que ceux de Lyon qui eux ont expédié plus de 100 ou 150 cartes. Mais malheureusement, l'extrait n'est pas passé... Sinon, le Caboulot a été filmé par "Les Enfants du Rock"

l'émission de l'A2.

Je remercie Yvon et Bill de m'avoir accordé cette interview rock'n'roll bien vivante, ça n'a pas été facile pour les dates, les souvenirs. Alors les Boppin' Kids, si vous passez à Brest, accélérez, et montez à Recouvrance, c'est ouvert à 11 h le samedi et à 15 h le dimanche. Ne ratez pas cette occasion UNIQUE en son genre. Sur le mur, Duane Eddy a été peint, c'est ça qui donne son charme au rock'n'roll.

Yeah ! One beer please man !!!

LUCKY QUEFFELEC



Vince Taylor & ses potes du Caboulot Pont-Aven, 1973

VINCENT EUGENE CRADDOCK !

Gene Vincent, l'icône du rock'n'roll, la légende en cuir noir, est mort le 12 octobre 1971. Cette date, comme le 03 février 1959 et le 16 août 1977, reste gravée comme un mauvais jour pour tous les rockers de Brest à Memphis.

Gene Vincent est passé en Bretagne à plusieurs reprises. La première eut lieu à Brest le 25 octobre 1963, au "Paris" (aujourd'hui le MacOrlan). Nico Luiz des Loups Noirs était présent ce soir-là, la salle était bondée. "Ca hurlait de partout ! On n'entendait rien mais l'ambiance était tellement électrique que c'était très impressionnant. C'est un souvenir incroyable pour tous ceux qui y étaient !"

Il faut attendre le 23 septembre 1967 pour que Gene Vincent, toujours vêtu de cuir noir et portant son célèbre médaillon, se produise à nouveau dans la région, à Rennes cette fois, accompagné par le Rock'n'Roll Gang et Gilles Vignal. Quatre minutes de film N&B sans son auraient été tournées par un spectateur selon Jean-William Thoury qui vient de lui consacrer un excellent ouvrage "Gene Vincent – Dieu du rock'n'roll". Le concert prévu à Lorient, la veille, fut annulé. Le 24 septembre 1967, il était à Cherbourg et le 25 septembre 1967 à Bannalec, à "La Folie" pour un fantastique concert.

Quelques années plus tard, Gene Vincent est censé revenir dans le Finistère, pas loin de Brest, à Logonna-Daoulas ! Johnnie Davis se souvient : "Ouais, j'ai essayé de faire venir Gene Vincent le 27 juin 70 au Nevada chez Jean Gillet, un ancien accordéoniste qui préparait les rênes du dancing.

Gene Vincent pour l'inauguration de la boîte, t'imagines le truc ? Moi, j'étais président du Gene Vincent Fan Club. J'avais sorti deux fanzines appelés "The Devil" où je parlais évidemment de Gene Vincent. A l'époque, Gene tournait avec un super groupe anglais, The Houseshakers. J'avais vingt ans, je venais de me marier, j'avais envie de gérer un truc comme ça. Je connaissais Michel Thonney du magazine Big Beat. Il était le tourneur français de Gene. Alors j'ai servi d'intermédiaire avec Jean Gillet. Mais Gene était raide tout le temps, pas mal malade. Et puis cette tournée française, c'était n'importe quoi ! Il jouait à Saint-Etienne la veille, tu vois le délire ? Il n'avait plus de morphine pour le soulager de son pied, il a annulé le concert. Jean Gillet a appris ça avec le Télégramme le matin même. Il était fou ! Il avait payé tout l'affichage, fait une pub du tonnerre. Il a appelé l'hôtel à Saint-Etienne, il était prêt à payer l'avion, mais Gene venait de s'envoyer de la morphine et ne pouvait plus bouger. C'était la déception générale. Mais y a plein de gens qui sont quand même venus au Nevada. Les Blue Shades de Brest devaient assurer la première partie. Du coup, ils ont joué toute la soirée, ils ont donné tout ce qu'ils avaient ! Gene est mort l'année suivante. Il s'en est fallu de peu. Le Nevada aurait pu être son dernier concert français. Je



Gene Vincent - Rennes, 1967

me suis rattrapé avec Vince Taylor deux ans plus tard..."

Et Imperial, âgé de 11 ans à l'époque mais bien documenté, de préciser : "Le 24 juin 1970, Gene était à Strasbourg, le 25 à Lons-le-Saunier, le 26 juin à Saint-Etienne. Les concerts suivants (Brest, Cambrai, Dijon, Marseille) ont été annulés. The Houseshakers étaient composés de Graham Fenton (vc), Terry Clemson (ld gtr), John Earl (tn sax), Jimmy Walls (bass) et Billy Williams (drums). Le groupe avait été formé l'année précédente par Earl Sheridan qui était à ce moment leur manager. Je confirme que la dernière date française a été jouée à Saint-Etienne et que Gene aurait envisagé à la dernière minute de prendre un avion. Il semble qu'il était impossible de réunir la somme nécessaire ou d'organiser ce voyage et qu'il soit reparti avec son groupe à Lons-le-Saunier où ils

avaient joué deux jours auparavant. Le lendemain, ils prirent le train pour Paris et Gene rentra aux Etats-Unis pour ne plus jamais revenir en France."

CHRIS SPEEDÉ

VINCE TAYLOR !

Retrouvez la saga de Vince Taylor en pays brestois dans le N° 2 (hiver 2011-2012) de la revue "Schnock" !

<http://larevueschnock.com>



Vince Taylor, Johnnie Davis & Boppin' Jessie Le Caboulot, 1972

LOGONNA-DAOULAS

LE NEVADA

A Goasven, CE SOIR SAMEDI 20 JUIN

on danse avec **LES POP'S** (8 musiciens)

ATTENTION ! Samedi prochain 27 juin, **JOHNNIE DAVIS** présentera un SUPER FESTIVAL POP ET ROCK - Au programme « Sound of Evil », le fantastique groupe anglais, THE HOUSESHAKERS, et le fabuleux pionnier du rock and roll américain **GENE VINCENT**.

Rennes vos télévis : tél. 1-12 Logonna-Daoulas Service sans Abonnement, départ St-Martin, 20 h, 30, retour aurore!



JAZZBOX

Non, le jazz n'est pas qu'une assemblée de culs-blancs coincés qui tirent la langue en trois-pièces pour ânonner leur par-cœur, et faire comme si c'était Django qui tenait les manettes. C'est pas le fils Dutronc ou le vieux Sanseverino, ces faux gitans en papier à rouler qui vont nous la faire avec leurs recettes à deux balles. Des années avant, le jazz était juste un truc crucial pour lequel les mecs risquaient leur peau, merde, aux States. Voilà dans le désordre quelques galettes. Et une pensée à Sun Ra ("Angels And Demons At Play"), à Archie Shepp et son thème psyché gospelisant pré-technoïde super virulent ("Money Blues pt.1", 1971), et puis surtout aux onze cintrés de Maulawi qui déchiraient tout en 74, sur un titre salement visionnaire : "Street Rap". Et enfin le bouquin de Mingus, forcément : "Moins qu'un Chien".



WAYNE SHORTER

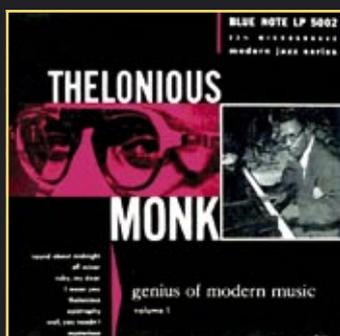
Speak No Evil

(Blue Note 0724 3 49461 3 2 - 1964)

Hard Bop. Eclatement des contraintes, des corsets, des grilles harmoniques. Liberté ! Au moins en musique ! Wayne Shorter en 64 sort son plus beau disque (sans parler de la pochette, mais qui est cette fille ?) parce qu'il sait qu'il a les thèmes à la hauteur, harmoniques, mélodiques, profonds. C'est pas par hasard si la fine équipe autour de lui comprend Elvin Jones (drums), Freddie Hubbard (trompette), Ron Carter (basse). Sans oublier le futur pionnier de l'electro expérimentale ("Rock It", 1983), le jeune clavier Herbie Hancock, déjà auteur de la musique inclassable de "Blow Up" d'Antonioni dans le Swingin' London, avec concert des Yardbirds, et la jeune Jane Birkin toute nue dans des rouleaux de couleur psyché, mais je m'égare ! Hancock ici est en apesanteur. Avec un team aussi soudé, il se lâche sur des soli complètement décalés et retombe toujours sur ses cannes.

Le disque idéal pour partir en week-end, ou en pique-nique, mais aussi pourquoi pas pour tirer un coup. Et puis, tant qu'à faire, message personnel : toi, sale trou du cul qui a chouré mon passage US ORIGINAL en croyant que je le saurais jamais, figure-toi que je te connais TRES BIEN, et que je sais où tu habites. Alors maintenant fais

bien gaffe à TA GUEULE !



THELONIOUS MONK

Genius Of Modern Music, Vol 1

(Blue Note 0724 3 49459 5 2)

Bon, le titre est un peu ronflant, mais c'est assez instructif sur le choc que représenta Monk à son arrivée dans le milieu jazz. Excentrique, collectionnant les chapeaux euh... étranges, c'est surtout un pianiste tel qu'on en a jamais vu, déstructurant rythmes et mélodies, selon ses humeurs, mais aussi en développant un jeu complètement atypique, les doigts complètement à plat sur le clavier comme si c'était un truc organique. C'est en cela qu'il apparaît comme un ovni à la fin des années 40, par son goût prononcé pour les dissonances, même sur les thèmes qui feront sa gloire, tel le fameux "Round Midnight". Quatre ans plus tard, Blue Note le vire pour consommation de stupéfiants. Il se réfugie alors à Paris, chez Vogue. Au fil du temps, on découvrira que ce type un peu étrange n'était ni un provocateur, ni un mystificateur, juste un grand timide limite autiste, comme on en trouve quelques-uns en musique.

ORNETTE COLEMAN

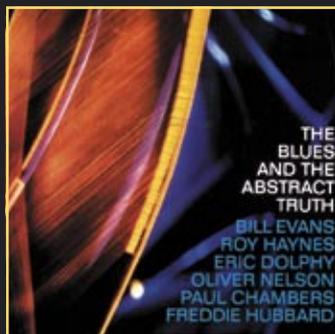
Science Fiction

(1972)

L'inventeur de l'harmonodie, pionnier du free-jazz et de la New



Thing, s'entoure de poissons-pilotes tels Don Cherry ou Charlie Haden de son quartet d'origine, pour explorer des contrées nouvelles. Et graver ce disque intense et futuriste, entre le jazz-fuzz de Miles et les épopées stellaires de l'Arkestra. Le chant presque pop d'Asha Puthli mais aussi l'inquiétante psalmodie hallucinée de David Henderson (sur le morceau-titre) participent à l'atmosphère envoûtante du projet. Vingt ans plus tard, Coleman participera à la BO du Festin Nu de Cronenberg, d'après le bouquin de William Burroughs, avec qui, des années plus tôt, il visitait les musiciens de Jajouka au Maroc. Une autre forme de science-fiction.

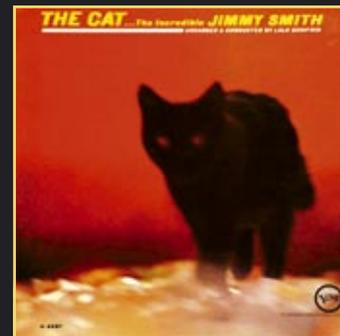


OLIVER NELSON

The Blues And The Abstract Truth

(Impulse ! IMP 11542 - 1961)

La revanche des arrangeurs. Humbles, timides, voire effacés, parfois leur arrive au moment M, l'occasion de FAIRE UN TRUC. Peut-être, le gros Oliver Nelson n'avait pas le charisme (ni la magie) de Gil Evans qui causait à tu et à toi à Miles ou Hendrix (avec qui il devait bosser juste avant sa mort). N'empêche que ce disque, voilà, c'est une merveille. Un septet hors du commun – et ça devait pas être simple : Dolphy, Hubbard, George Borrow, Bill Evans, Paul Chambers et Roy Haynes. Et surtout une immense confiance, de l'amitié et un son d'une modernité abyssale, et d'une monstrueuse sérénité : écoutez donc "Stolen Moments". Bon, ça au moins, c'est un disque de dimanche heureux. La preuve qu'il y en a.



JIMMY SMITH

The Cat

(Verve 539 756-2 - 1964)

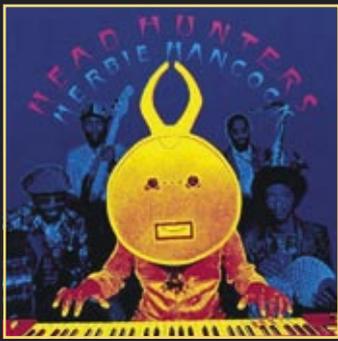
Un tube, certes, mais pas un tuyau percé. Disque révolutionnaire, car celui de l'émancipation. De Blue Note, des vieux kroumirs et des thèmes archi-usés. Merde, on est en 64, le monde change, on tue les présidents, les pasteurs, la vie ressemble de plus en plus à un film. Noir. Chez Verve, on assiste à une rencontre historique, Smith, la star de l'orgue tombe sur le jeune Lalo Schifrin, alors seulement arrangeur dans la maison. Les deux hommes s'entendent immédiatement, il y a projet de film en vue ! Ce sera "Les Félines" de René Clément, avec Delon et Jane Fonda, un thriller en noir et blanc tourné sur la Côte d'Azur. Delon, encore magnétique en gigolo blousé, inspire aux deux musiciens un be-bop funky et espiègle ("Delon's Blues"). Un genre d'hommage qu'il n'est même pas sûr que le vieux samouraï y ait pris garde... Le reste du score est une merveille, tout à cent à l'heure, les deux maniaques enchaînant rythmes endiablés et sons de la mort. Un peu plus tard, Schifrin allait en faire sa carrière ("Dirty Harry", etc... avec wah-wah et maracas, on n'est pas argentin pour rien) mais subira aussi l'humiliation de se faire refuser le score de l'Exorciste – dont, furibard, Friedkin balance les bandes par la fenêtre, on n'a jamais saisi pourquoi, pour engager un débutant : Mike Oldfield et Tubular Bells... Peu importe, "The Cat" est le disque idéal pour déambuler en décapotable sur le front de mer (Je dis ça et j'ai même pas de caisse !).

HERBIE HANCOCK

Head Hunters

(Columbia Legacy CK 65 123 - 1973)

Vous vous rappelez du jeune clavier timide, Herbie Hancock, qui cachetonnait en 64 ? En 73, c'est une autre paire de manches. Influencé par l'époque, la soul, Sly, Funkadelic, James Brown, Herbie veut défricher de nouveaux territoires. Sorti du giron du tyran Miles, il projette un ovni, une masterpiece électrique. C'est



chose faite avec ce disque, porté par un gang de sérieux gaziers, avec lesquels il rompt les barrières, même plus seulement électriques, mais aussi électroniques. C'est un succès phénoménal, qui bien sûr pétrifie les anciens mais inspire du coup une nouvelle scène, en gros la fusion, avec un BEAT énorme. La preuve : le nombre de groupes plus ou moins honnêtes qui samplent encore ce disque fondateur. Les plus connus, les premiers, eux au moins l'ont dit sans barguigner : Massive Attack ou Tricky, il y a belle lurette déjà. Et puis, dix ans plus tard, en 83, Herbie Hancock invente l'abstract hip-hop et le clip cybernoïde avec "Rock It".



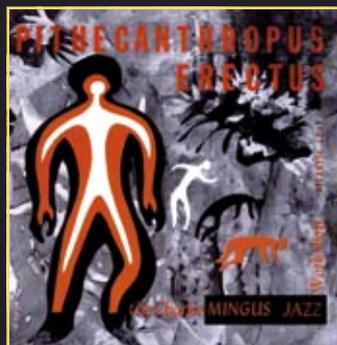
DIZZY GILLESPIE
Swing Low, Sweet Cadillac
(Impulse ! IMP 11 782 - 1967)

Ok, c'est qu'une chanson, 7'28, live, mais où ? A quatre apparemment, dans un endroit reclus, remontés comme des pendules, pour inventer une musique qui n'existe pas. On sait pas ce que c'est au juste, ce chant de guerre entamé comme un haka par tous ces vieux blacks, Dizzy en tête avec ses grosses joues à la trompette. Mais qu'est-ce que c'est ? Gospel amphetamine, electro-blues préhistorique ? Avec en même temps ce formidable élan, cette générosité et ce plaisir qu'on sent croustiller tout du long, ce courant pacifique qui passe. On connaît l'affection de Gillespie pour la musique afro-cubaine, et son admiration pour Gil Evans et le jeune Schifrin. Est-ce la raison de cette démarche orchestrale novatrice ? En tout cas rien à voir avec le rock'n'roll cruellement ridiculisé en fin de morceau. Trop classe, et curieux, à ma connaissance aucun DJ ne s'est penché là-dessus. Pourtant quel son, quelle classe, quel pied (de grosse caisse) ! Quelle mystique et quel groove !



CHARLIE PARKER
Bird & Diz

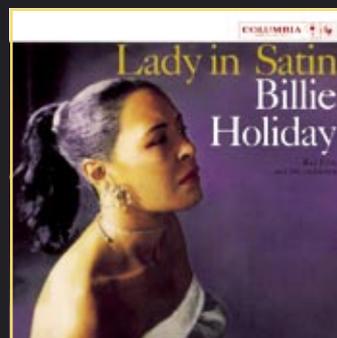
(Verve 521 436-2 - 1950)
Monk, Gillespie, Parker, on a vu pire comme tripléte. Bon, chacun connaît l'histoire de Charlie Parker, au moins à travers le très beau film que lui a consacré Clint Eastwood en 88, "Bird". On connaît la vie torturée de celui qui s'affranchit des carcans harmoniques pour inventer une musique spontanée et novatrice : le be-bop. On connaît aussi ses problèmes de santé et de drogue. Souffrant d'un ulcère à l'estomac, sans cesse montré du doigt en raison de sa relation avec une blanche, il a de plus en plus recours à l'héroïne. Qui lui sera fatale en 1955. Sur la fiche d'autopsie, le légiste note : "Homme de race noire âgé d'approximativement 60 ans." Il en avait 35. Bird était un vrai gourmand comme souvent les génies contrariés – et plus rarement les junkies. Un chroniqueur de l'époque en témoigne lors d'une séance de studio où il s'est faulfilé : "Hipsters et musiciens entraient et sortaient comme dans un hall de gare, et une fois l'enregistrement en cours, il fallut s'arrêter à plusieurs reprises pour faire venir des jus de fruits, des glaces, de la nourriture, de l'alcool, de la drogue, et même des petites amies..."



CHARLES MINGUS
Pithecanthropus Erectus

(Atlantic 8122-7535762 - 1956)
"Ma musique est vivante, elle parle de la vie et de la mort, du bien et du mal. Elle est colère".
Le contrebassiste Charlie Mingus avait un foutu caractère, trempé par des années difficiles dans les rues, à cirer les pompes, supporter la ségrégation et côtoyer putes, caïds et musiciens fracassés dans les clubs. Ce disque à fleur de peau ("Love Chant", "A Foggy Day", "A

Profile Of Jackie"...) donne une assez bonne idée du personnage, et du musicien, torturé, impulsif, mais aussi parfois parfaitement déroulant de douceur. Cultivé, féru de musique arabe et espagnole, Mingus était également un poète (le recueil "c'est gentil d'être venu à mon enterrement"), un homme à femmes, un bagarreur et un sacré fanfaron. Il existe un document montrant les flics (blancs) le foutre hors de chez lui pour loyer impayé, balancer ses affaires sur le trottoir, et finalement l'arrêter. Tout le temps Mingus leur tient tête, avec une hache, puis un fusil de chasse. On ne peut parler de lui sans évoquer son autobiographie héroïque et brutale, "moins qu'un chien" (Parenthèses, 1971, toujours disponible). Huit ans plus tard, après sa mort à 54 ans, Joni Mitchell lui rendra hommage dans son album : "Mingus".



BILLIE HOLIDAY
Lady In Satin

(Columbia - 1958)
Comment l'ignorer ? Billie. La "Lady Day" de Lou Reed dans Berlin. La plus grande. L'histoire est connue, on n'y revient pas. "Strange Fruit" (auquel a été consacré un livre ENTIER), récit d'un lynchage dans le Sud, envoi aux pelotes tous les protest songs, existants et à venir. "Il pousse de drôles de fruits dans le Gallant South... / Senteur de magnolia douce et fraîche / Puis l'odeur soudaine de la chair qui brûle". Billie Holiday a tout connu, la ségrégation bien sûr, les portes de service pour entrer dans les salles de spectacle, les hôtels, les restaurants interdits aux noirs, mais aussi la malédiction d'être une black PÂLE, qui l'obligera à s'enduire de fond de teint NOIR pour prétendre chanter le jazz ! Et toujours un sacré courage, sensible dans les anecdotes (quand elle traite en plein concert un pur redneck de "motherfucker"), puis dans son autobiographie ("Lady Sings The Blues", 1956), dont c'est peu de dire qu'elle donne autant envie de hurler que de fondre en larmes... Comme pour Piaf, il y aura autour d'elle de beaux saligauds qui lui apprendront à arperner les trottoirs, et la came, bien entendu. Sa mort en dit long : refusée dans deux hôpitaux à cause de la couleur de sa peau, elle est finalement emmenée mourante dans une clinique, entourée de flics

qui l'humilieront une dernière fois en la photographiant et en prenant ses empreintes sur son lit d'hôpital. Dans lequel elle décède à 3 heures 10, le vendredi 17 juillet 1959, à l'âge de 44 ans. Ce disque, le dernier, est le reflet de la façon dont on l'a détruite. Ici, plus trace de la jeune fille au gardénia, dont le chant mélodieux illuminait les radios dans les années 40. La voix est cramée, foutue. Mais c'est là qu'elle puise ses dernières forces. Chanter, qu'est-ce qu'elle peut bien faire d'autre ? Les sessions sont écourtées, pénibles, mais les musiciens ne mouffent pas. Ray Ellis, qui dirige l'orchestre, en tête : "Le moment le plus émouvant fut quand je l'ai vue les larmes aux yeux écouter le play-back de "I'm A Fool To Want You". Sur l'instant, j'étais plutôt en pétard, je trouvais qu'elle faisait des erreurs. C'est plus tard que j'ai compris..." Et puis jamais Billie ne se plaint, elle sait qu'il faut faire vite, le temps est compté, elle ne nourrit plus guère d'illusion sur son avenir. Pour plus d'efficacité et parce que plus une de ses veines n'est intacte, même sur les mains, elle substitue au smack la coke, mais celle-ci ne fait qu'atténuer la douleur. La fin de l'enregistrement est un calvaire, les prises sont écourtées. "You Don't Know What Love Is" atteint des abîmes de désespoir. Aujourd'hui encore son écoute fout les jetons. Pourtant, sans complaisance ni goût du malsain, ce disque douloureux reste l'un des plus beaux jamais enregistrés.

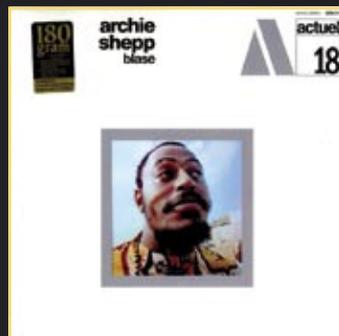


ANITA O'DAY
All The Sad Young Men

(Verve 517 065-2 - 1961)
Injustement méconnue en France, Anita O'Day, où on néglige ses chansons, sa voix, tessiture rare chez une chanteuse blanche, son expressivité sans pathos et la finesse des arrangements de son orchestre, celui de Gary Mc Ferland. Anita O'Day vécut elle aussi à sa façon l'intolérance ! Le 28 octobre 1970 à Paris, sifflée en première partie de Charlie Mingus, parce qu'elle n'était pas noire, et donc jugée indigne de chanter le jazz. Mingus en larmes dut intervenir sur scène : "Ce que vous faites subir à Anita ce soir, c'est que ce que nous vivons tous les jours, nous les noirs américains !" La vie d'Anita O'Day n'a pas grand-chose à envier aux chanteuses

noires. Enfant non désiré, elle est baptisée par sa mère "Le Bagage Excédentaire". Elle apprend vite à se démerder seule, dans la rue bien sûr, où elle est victime de viols (et subit une douzaine d'avortements clandestins). C'est là qu'elle rencontre le jazz. Et l'héroïne... "The Ballad Of The Sad Young Men" est une de ces chansons impossibles à oublier, garantie hérissage de poils et larme à l'oeil, surtout un dimanche. Ou un samedi soir solitaire, ne me dites pas que ça n'arrive jamais. Anita O'Day avait pour grande rivale Billie Holiday. Pas seulement pour la zique. "Je n'étais pas seulement en admiration devant son chant. J'étais en admiration devant sa toxicomanie. Elle ne se servait pas d'une cuillère. Mon vieux, elle utilisait une petite boîte de conserve et s'injectait 10 cm3 dans le pied. Plus tard, je crois qu'elle n'a plus eu une seule veine disponible sur tout le corps. Alors elle a utilisé celles des deux côtés de son vagin. Ce qui est sûr, c'est que y a pas un narco qui allait l'arrêter à cause des traces de piqûres !" La même année 61, sort une autre merveille, "Trav'lin' Light" (Verve 2304 584), où elle prouve qu'elle n'a pas peur de s'attaquer aux classiques ("God Bless The Child"). Conseillé pour les dimanches tout(e) seul(e), ne

me dites pas que c'est pas ça qui manque. Anita O'Day revient en 88 au New Morning, cette fois-ci sous les vivats du public ! Elle allait s'éteindre en 2006, après un dernier album apaisé enregistré à 87 ans. Son titre : "Indestructible".



ARCHIE SHEPP

Blasé

(Charly, Actuel 2, CDGR 292-2 + Live At The Pan-african Festival - 1969 - Réédition 2000)

Miracle des rééditions, un double d'Archie Shepp, ovni furieux enregistré aux prestigieux studios Davout à Paris le 16 août 69. Le second, autre trip, live insensé arraché aux tripes à Alger avec le renfort considérable de percussionnistes algériens et touaregs. Le rêve de Brian Jones. Que comprendre à cette diatribe de

Jeannette Lee au chant : "You can shot your sperm into me / But you'll never set me free !" Déclaration d'indépendance, défi, morgue, résignation, dégoût ? Comment savoir ? Époque complexe. Où Archie Shepp, désormais parfaitement francophone, écoeuré des States, s'installe en France, où l'Art Ensemble Of Chicago de Lester Bowie foment le génial "Comme à La Radio" avec Brigitte Fontaine (en 72). J'entends Shepp sur Radio-France, il est très virulent sur les States, sur le monde en général : "Je suis un nègre, un NIGGER, quel est le problème avec ça ?" Une virulence retrouvée chez Miles ou Melvin Van Peebles avec son film ("Sweet Sweetback's Baadasssss Song"), manifeste punk de la (non !) blaxploitation, où il fait tout, jusqu'à la musique, et provoque bien L'AmériKKKe ("Un sale nègre va revenir pour régler ses comptes !") (c'est sur l'affiche !) et accessoirement baiser toutes les bitches qu'il peut, noires ou blanches, peu importe ! Bien sûr, le film est classé X (par un jury ENTIEREMENT blanc). Deux ans plus tard, lui aussi se réfugie en France, où il vit toujours. Quant à Archie Shepp, il continue son chemin post-coltraniens pavé de roses et d'épines en Europe. Son grain a changé, plus grave.

Je le vois des années plus tard dans les chiottes du Vauban, où on se retrouve côte à côte pour faire ce qu'on a à faire. C'est juste avant le concert, ça commence à brailler en bas, des gens ont fait des kilomètres, il est d'un calme olympien et moi j'ai autre chose à faire qu'à lui casser les roustons. Mine de rien (on est quand même aux chiottes) je le reluque en douce, merde il est sapé comme un milord, avec un chapeau très classe, ni neuf, ni déclassé. Alors tout ce que je réussis à lui dire, c'est qu'il a "un beau costume". Il me regarde un peu surpris droit devant sa pissotière, me remercie avec gravité, et puis remonte sa braguette et s'en va. Jouer en bas, au Vauban. Et merde, j'avais tant de choses à lui demander : pourquoi "Attica Blues", pourquoi "Mama Too Tight" (avec le grand Charlie Haden, le père de Josh, son fils neurasthénique de Spain). Et puis pourquoi l'Afrique, pourquoi la France, mais je sais pas, merde, dans une pissotière, c'est dur d'argumenter. Alors, "quel beau costume", c'est tout ce que j'ai trouvé. Il m'a salué d'un mouvement de tête, puis est allé au charbon. Un concert intense, fantastique. S'il repasse, allez-y, déjà pour voir son beau costume.

LA LOI DES SÉRIES

Par PAH-TOU
Chroniques TV

SONS OF ANARCHY

Créée par Kurt Sutter (qui y tient le rôle d'Otto), Sons of Anarchy est une série américaine diffusée depuis septembre 2008 par la chaîne FX et reprise en France sur M6. Elle raconte l'histoire sombre et agitée d'un club de bikers vivant dans la petite ville de Charming en Californie du Nord. Charming est la maison-mère des Sons qui possèdent de nombreux clubs affiliés aux États-Unis et à l'étranger. Ils œuvrent à préserver leur petite ville des vilains trafiquants de drogues et autres malfrats et se financent en devenant trafiquants d'armes avec l'IRA, meurtriers à l'occasion, voleurs, pyromanes, producteurs de pornos, bref, ce sont les gentils, persécutés en plus par l'ATF et le FBI ! A vous dégoûter d'être du bon côté de la barrière. En plus de ses activités civiques, SAMCRO (c'est l'acronyme du nom entier du club) est une grande famille, et, comme dans toutes les familles, des secrets vraiment dégueulasses s'y tapissent et de sordides machinations s'y trament. En lutte permanente avec les Nord (méchants aryens), les Mayans (salopards de mexicains dealers), il n'est pas facile pour Clay Morrow (Ron Perlman), le président, de



parer toutes les attaques, même en soudoyant la police locale, et en pouvant compter sur l'aide de son âme damnée Tiger (Kim Coates, excellent !). Nécrophile et zoophile, entre autres, Tiger est toujours prêt à exécuter aveuglément les ordres les plus tordus de Clay. Plus l'histoire avance, plus le conflit qui oppose Morrow à son beau-fils, véritable héros de l'histoire, Jax Teller (Charlie Hunnam), perdu entre ce qu'il pressent devoir faire pour sauver SAMCRO et ce qu'il faut qu'il fasse pour rester dans le club, s'envenime. Tout cela sous l'œil implacable de la machiavélique Gemma (Katey Segal, femme de

Kurt Sutter dans la vie, il a écrit le rôle pour elle ainsi que la chanson du générique), épouse de Clay et mère de Jax, agissant souvent impulsivement avec pour résultat d'aggraver la situation. Les intrigues se suivent, ne se ressemblent pas, les histoires d'amour, de haine, d'argent, de pouvoir se croisent et s'entrechoquent sans fin à un rythme de batteur de métal.

La série a souvent été comparée aux sublimes Sopranos, même héros anachronique (Tony d'un côté, Jax de l'autre), largués entre le bien et le mal, entre leur intérêt et celui de leur famille. C'est un beau compliment largement mérité. La galerie de

personnages est aussi riche, drôle ou épouvantable dans l'une comme dans l'autre production. Un très bon signe, plus les saisons de SOA se suivent et meilleures elles sont ! Les scénaristes ont encore des choses à raconter et des surprises à nous faire. La troisième saison qui se passe en grande partie en Irlande du Nord est ébouriffante, encore plus surprenante que d'entendre Sarkozy chanter l'Internationale, c'est vous dire !! Vivement la quatrième qui doit démarrer au mois de septembre. La bande-son est nickel, de la zik de motard, et de la bonne, ça ne gâche rien, au contraire !

Quimper - Lorient - Brest

Hall de Musique

halldemusique.com

27, rue de l'Aiguillon
29200 BREST
02 98 43 49 53



vinyles, CDs, BDs, livres, expos ...
NEUF ET OCCASION

TYBLURT Records

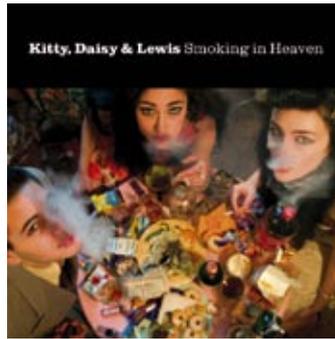
7 rue Ste Catherine 29000 QUIMPER
06 63 52 80 02

**MON DISQUAIRE
EST
FANTASTIQUE !**



GALETTES

Chroniques Disques



KITTY, DAISY & LEWIS Smoking In Heaven

(Sunday Best / Pias - 2011)

Le retour du trio londonien le plus hot et vintage du moment. Ils sont frères et soeurs, jouent de tous les instruments et ne jurent que par le swing et le rock'n'roll old school. La fratrie Kitty, Daisy & Lewis, c'est le son du temps jadis revisité par un groupe d'avenir !!!! En effet, ils font revivre le rock'n'roll, en lui apportant une touche de modernité.

Ce nouvel album apparaît comme une bouffée d'air frais, jouant des genres musicaux avec habileté et malice. Un album imprévisible, où l'on retrouve les références qui leur, et nous, sont si chères.

MICH TOHU

que R.L Burnside, ou Son House, la musique de Seasick Steve nous emporte aux sources du blues et du folk sur les rives du Mississippi, à travers une musique dépouillée chantée par une voix rocailleuse appuyant quelques riffs de guitares hyper accrocheurs. Un pur échantillon de l'Amérique qui fait rêver certains, par l'un des derniers dinosaures du blues.

MICH TOHU

L'Oreille KC



.....CD - Vinyles
.....DVD - VHS
.....BD - Comics - Manga
.....Romans - Polars - S.F.
.....Figurines

10 rue Bugeaud 29200 Brest
02 98 80 16 14
ouiouisacha@aol.com



THE EXCITEMENTS The Excitements

(Penniman Records - 2011)

Il est coutumier, dès qu'une donzelle pointe ses meules sur scène, de faire la comparaison, selon le coloriage, avec Tina Turner ou Janis Joplin. Dans le cas présent, il convient toutefois d'admettre que notre sujet tient plus de "The Acid Queen" que la fille Higelin tient de "Pearl". The Excitements portent bien leur nom. La formation espagnole nous propose un voyage dans les excitantes années soixante. Douze titres gorgés de soul et de rythm'n'blues, formidable !

DICK ATOMICK

www.pennimanrecords.com



FORBIDDEN COLORS TATOUAGES

3 bis rue de la Providence
- Quimper -
02 98 55 08 07

LESKOBAR

BAR - CONCERTS

1, rue du port
29740 Lesconil
02 98 87 84 76



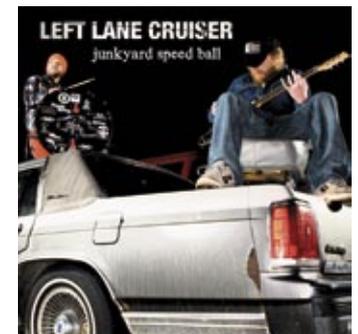
SEASICK STEVE

You Can't Teach
An Old Dog New Tricks

(Play It Again Sam / PIAS - 2011)

Né à Oakland en Californie en 1941, Seasick Steve est une légende vivante, un pur bluesman : depuis l'âge de 13 ans, où il a quitté le foyer, il a parcouru le monde avec sa vieille guitare, de vagabondages en rencontres exceptionnelles (Janis Joplin, Kurt Cobain, John Lee Hooker). Après avoir enregistré dans son studio des groupes tels que Modest Mouse ou Bikini Kill, Seasick Steve sort son premier album solo en 2007, un succès critique et public immédiat loué par Jack White, Nick Cave et Grinderman. Aujourd'hui il nous propose son troisième album enregistré par THE DOG lui même et Henry James Wold.

Inspirée par des guitaristes tels



LEFT LANE CRUISER Junkyard Speed Ball

(Alive Records / Differ Ant - 2011)

Influencié principalement par les musiciens de country blues du nord du Mississippi, majoritairement signés sur le mythique label "Fat Possum", le duo américain fort d'une énergie incroyable distille un "trash punk blues" digne d'un "Jon Spencer Blues Explosion" survitaminé !!!

A la première écoute de ce fabuleux

RESTAURANT • PIZZAS À EMPORTER • BAR

Le Prad



02 98 57 24 24

7 route de Quimper • Clonars Fouesnant • 29150 Bénodet

Sortie Bénodet, direction Quimper

ouvert
Prinzeimos, été : tous les jours / Automne, hiver :
XS.B. • jours fériés & veilles • vacances scolaires
Restaurant - service au soir uniquement

Sur place • Accueil des groupes : 02 98 57 25 45
Accès libre gratuit, lavette automatique,
parcours aventure dans les arbres.

BEFORE TANEN

Unknown Stars

(Auto-Production - 2011)

Après un premier album impressionnant de maîtrise et de maturité, "Life Expires Like Optimism" (voir Mazout # 3), Before Tanen revient faire parler de lui à l'heure d'un deuxième effort qui, on le sait, est toujours un peu plus délicat que le premier jet. Mais, très très bonne surprise, il n'y a à nouveau que du bon à dire sur ce nouvel opus sans temps mort, alternant mélodies bien troussées et puissance sonore imparable. Les quatre Quimpérois jouent excellentement bien, la voix de Yannick reste étonnante, son chant évoluant souvent dans les bas médiums avant d'éclater rageusement sur les refrains. Les amateurs de gros son seront ici à bonne enseigne, entre power pop et stoner pour des influences lorgnant toujours vers les QOTSA, Spoon, Soundgarden



voire même Interpol pour les passages plus eighties. Certains titres mériteraient carrément de devenir des tubes comme "The Fuse", "Fellow" ou le très beau "Aurora". L'excellente production de Guillaume Doussaud fait que cet album pourrait très bien sortir sur le marché national. C'est d'ailleurs tout ce qu'on espère pour Before Tanen dont le parcours jusqu'ici sans faute laisse espérer une reconnaissance bien plus large que la simple scène locale.

OLIVIER POLARD

www.beforetanen.fr

album, ce duo donne un véritable coup de pied aux règles établies qui constituent les fondements du rock'n'roll : guitare, basse, batterie. Ici une batterie sans fioritures et une guitare tranchante, auxquelles on adjoint l'énergie d'un chant garage punk, et le tout vous donne l'impression d'un véritable rouleau compresseur qui revisite le temps et réinvente le blues !!!

MICH TOHU



GHOST

Opus Eponymous

(Rise Above - 2010)

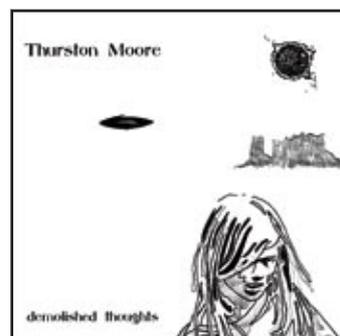
La sortie du premier album du groupe suédois Ghost sobrement intitulé "Opus Eponymous" en fin d'année 2010 a été un vrai choc pour tous les amateurs de métal et de musique en général.

Tout d'abord de par l'aura de mystère qui entoure l'identité des six musiciens, personne n'a pu voir leurs vrais visages et pour cause ! Les zicos débarquent sur scène cagoulés et vêtus de robes de moine et sont rejoints par le chanteur déguisé en cardinal, mitre comprise, et masqué de latex symbolisant un crâne, voilà pour les présentations... Mais ce que l'on retient le plus c'est le vent de fraîcheur dans l'univers ultra codifié

du métal.

Aussi lugubre que théâtrale, l'introu de l'album donne le ton et nous convie à 35 minutes de messe noire et de pamphlets sataniques par les bien nommés "Nameless Ghoul". GHOST délivrent un effrayant rock satanique au sein duquel suinte une sensibilité pop dérangeante. Friand d'un univers glaouque, le groupe repousse les limites morceau après morceau. Une voix magistrale, des riffs de guitares alliant finesse et efficacité, des références aux groupes des 70's Jethro Tull en tête Blue Öyster Cult et Mercyful Fate : c'est la recette gagnante de Ghost. Pour leur premier passage en France à l'occasion du Hellfest cru 2011, le sextet a donné l'un des meilleurs concerts du week-end. Un conseil donc, si Ghost se retrouve sur votre passage ne les loupez pas et vivez une expérience visuelle et musicale qui vous hantera longtemps et ne vous laissera pas tout à fait le / la même...

BLEIZZENN



THURSTON MOORE

Demolished Thoughts

(Matador / Naive - 2011)

Le guitariste new yorkais des Sonic Youth, groupe alternatif le plus influent du dernier quart de siècle, a

FUTUR VIEUX

Songs Of Joy

(Auto-Production - 2011)

Ça fait un bail qu'on attendait le premier album des Futur Vieux (voir Mazout # 4). Enfin, le voici. Il ne contient que sept titres mais ça valait le coup d'attendre. Enregistré et mixé sous les bons auspices de mister Rotor Jambreks himself (un gage de bon goût) entre Plounéour-Trez et Lorient, ça défouaille sévère. A l'écoute du premier titre, on se sent en terrain balisé, rock'n'roll, carré, efficace. C'est pour mieux surprendre le chaland car la suite a plus à voir avec l'héritage indie-pop des années 80/90 que le rock serré comme un expresso des Strokes. On pense aux Talking Heads, Pavement, voire même, si si, Pearl Jam que les quatre de Lesneven ont du écouter dans leur prime



jeunesse. Heureusement, ils ont eu l'intelligence de s'éloigner des sentiers battus pour se forger leur propre identité. A la fois élégant et tordu, ce très bon disque est à recommander à tous ceux qui cherchent le petit truc en plus chez les groupes d'aujourd'hui. Le titre "What I Need" fait l'objet d'un clip qu'on ne saurait trop vous conseiller de mater sur Youtube ou Vimeo.

CHRIS SPEEDÉ

décidément beaucoup de cordes à son arc (et ses guitares). Outre ses compositions cataclysmiques au sein de son groupe, ses penchants pour les bandes originales de films, la peinture, la poésie, les expos diverses, il poursuit également une carrière solo. "Demolished Thoughts" est le quatrième méfait de ce maître incontesté qui possède cette difficile capacité à mêler dissonance et mélodie subtile. Moore réussit en quelque sorte ici à exhumer les meilleures heures de Nick Drake et d'Elliot Smith, qu'il réussit à mêler à une nonchalance et une douceur acoustique qui lui étaient peu fami-

lières auparavant. Un futur grand classique.

MICH TOHU

PROFESSOR

Madness

(Soulbeat Records / Naive - 2011)

La nouvelle production solo de Harrison Stafford, leader du collectif californien Groundation est une réponse pacifiste à une remarque déstabilisante qui lui a été faite par un poète israélien rencontré à Ramallah suite à une visite dans les territoires palestiniens de la CisJordanie. Selon ce poète arabe la musique reggae ne véhiculerait

LA BOITE A OOTI

La Boîte À OoTi

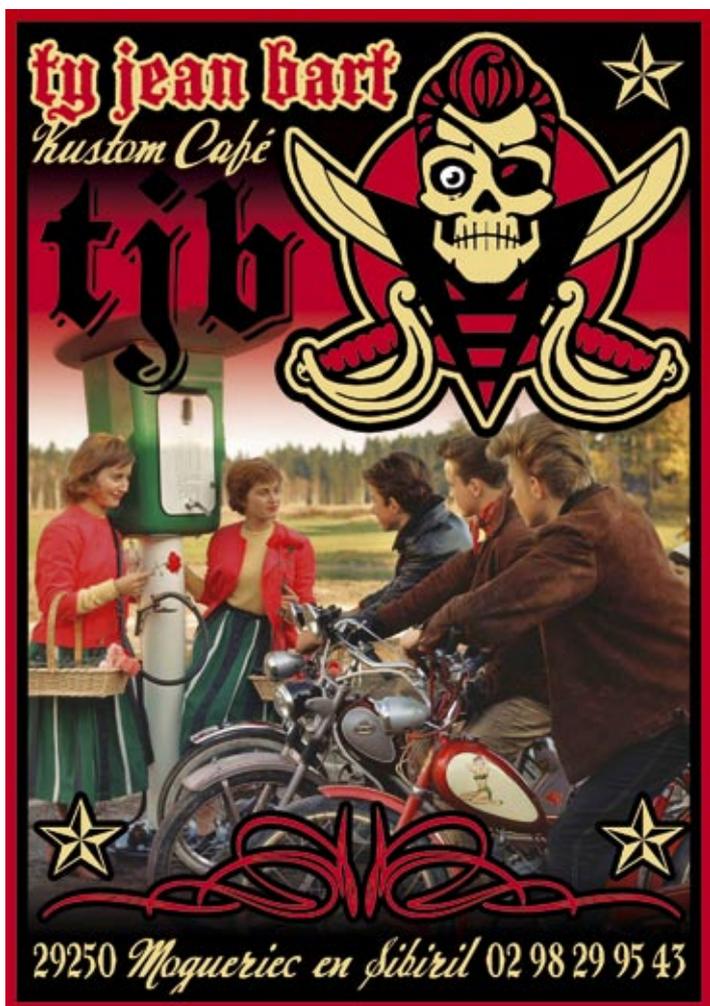
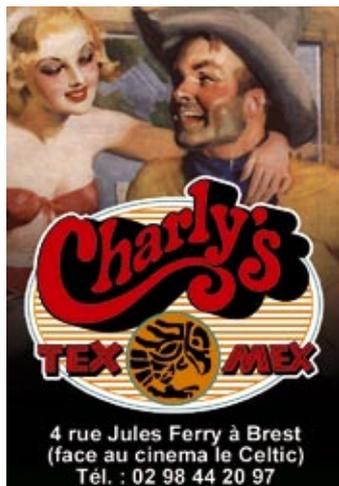
(YY - 2011)

Ce premier album issu de la collaboration du multi-instrumentiste John Trap et de la chanteuse OoTi, couple à la scène comme à la ville, a vraiment pris forme avec l'arrivée d'Arnaud Le Gouëfflec, dans un premier temps chargé des textes, puis comme partie intégrante du groupe. Le trio a réussi à concocter en quelques mois un album à la fois frais, lumineux et sombre. OoTi y chante sans artifice avec une voix qui tape au cœur, fragile et puissante à la fois, les arrangements sonnent toujours juste grâce aux qualités de John Trap passé maître dans l'art de vous concocter une mélodie entêtante avec deux bouts de sample et une guitare. Quant à Arnaud, il semble avoir ici trouvé la muse dont il avait toujours rêvé tant ses textes sont en symbiose avec la voix d'Ooti. Des paroles sur mesure donc, pour un univers intemporel, étrange et poétique. Tendre et dérangeant. Chaque chanson s'articule comme un



court métrage musical, entre comptine enfantine et mauvais trip sous acide. Lewis Carroll aurait certainement adoré. Ou Edgar Allan Poe. Ou Lynch et Burton. En fait, difficile de trouver une faille à ce disque qui ne ressemble que bien peu aux autres productions françaises du moment. YY ne s'y est pas trompé en signant le trio pour un album mixé par l'excellent Gilles Martin (Miossec, Deus), ni Dominique A qui chante sur deux titres. Une collaboration bienvenue qui, espérons-le, donnera un coup de projecteur sur ce projet unique et tellement précieux.

CHRIS SPEEDÉ



que des pensées négatives à résonances sionistes. Stafford, fort de son éducation, de ses convictions et de son expérience au sein du collectif Groundation, prouve à travers ces chansons que le reggae, c'est avant tout et surtout un mode de pensée philosophique qui combat les inégalités, le symbole des sociétés mercantiles, toute forme d'autorité oppressive et répressive... Bref, un monde de pensées que l'on souhaiterait universel. "Une philosophie Rastafari".
MICH TOHU



LA CANAILLE

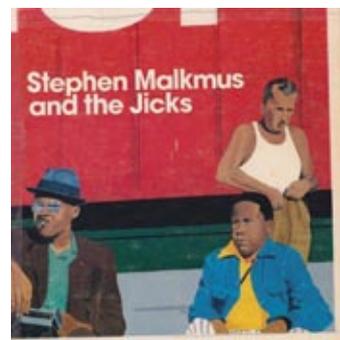
Par Temps De Rage
(L'Autre Distribution - 2011)

La Canaille est un groupe de rap. La Canaille est un groupe de rock. La Canaille met en fusion l'essence du hip hop et la hargne du rock. La Canaille est une formation atypique où s'entremêlent et s'entrecroquent un MC Beatboxer, un contrebassiste, un batteur, un trompettiste. La Canaille renverse les idées préconçues du genre, et signe des textes mi-satiriques, mi-éducatifs, toujours explosifs, jamais vulgaires. La Canaille fait passer des messages d'une grande intensité. La Canaille est à l'image des autres canailles qu'étaient les Bérus, et qui ont marqué l'histoire. Parce que l'histoire ne s'arrête jamais. Parce que la révolte est encore et toujours un mal nécessaire, Il faut écouter, acheter et soutenir ce groupe majeur.
MICH TOHU

STEPHEN MALKMUS

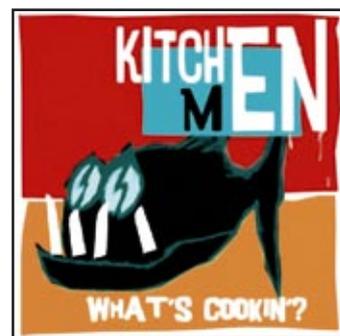
Mirror Traffic
(Domino / Pias - 2011)

L'une des figures emblématiques de la scène indie-rock des années 90 au sein du groupe culte Pavement, est de retour sur le devant de la scène avec un nouvel album co-



signé par Beck. La voix subtilement désaccordée de Malkmus se fond dans les mélodies accrocheuses, si caractéristiques de la touche Pavement. L'inventeur du style "Lo-Fi", signe avec ce cinquième ouvrage de sa carrière solo entamée il y a tout juste dix ans, un futur "incontournable", un disque majeur.

MICH TOHU



KITCHENMEN

What's Cookin' ?

(Arsenic Et Champagne Records - 2011)

Saluons ici le retour du sieur Frandol en rock'n'roll. L'ex-Roadrunners passe de nouveau aux fourneaux, épaulé de nouveaux commis de cuisine. Au menu : treize gourmandises aux saveurs pop, garage et rythm'n'blues. Les plats se suivent et s'enchaînent remarquablement sans jamais gaver le fin gourmet. Nos marmitons savent marier le sucré et le salé, réconcilier les mods et les rockers. De quoi rassasier les gourmands et satisfaire les palais les plus délicats. Un gueuleton de première, une invitation qu'on ne peut refuser. La table est bonne et le patron n'est pas radin sur le pousse café. Trois étoiles au guide Mazout du gastronome averti.

DICK ATOMICK
www.arsenic-et-champagne.com

HEAD CAT

Walk The Walk... Talk The Talk
(Radio Metal / Season Of Mist - 2011)

Mon premier est une légende survivante du heavy rock'n'roll : "Lemmy Kilmister, frontman de Motörhead, 67 ans au compteur". Mon second est un batteur qui fit vivre et revivre la légende du rockabilly, au sein d'un groupe entré dans l'histoire : "Slim Jim Phantom, des Stray Cats". Mon troisième est un riffeur hors paire et une référence dans les milieux customisés : "Danny B. Harvey guitariste des Rockats".

HITS

Living With You Is Killing Me

(Merenoise Records - 2011)

Tout a commencé sur la bonne vieille platine vinyl, au Rockin' Bones de l'ami "Bomb Boogie". Premier titre, première claque : Hits, c'est un direct. Un "pan" dans la face ! Un son de trafiquants en décibels lourds à souhait. Intro passée, une voix, celle d'Evil Dick, rauque à bourbon, à la morgue australienne immédiatement identifiable. On est dans un pub, à Brisbane. Au moins. A peine rentrés dedans, nous voilà cisailés par une guitare solo toute en riffs obstinés et tranchants. Pas le temps de respirer, et des chœurs féminins (tiens donc ?) à l'incisive précise viennent parachever la morsure. On est sonné, mais pas K.O.. Le deuxième titre nous l'interdit de toute façon. Nouvel uppercut, même pas mal... Arrive le troisième round, un hit de Hits ? Mieux, un hymne, un vrai. "Sometime You Just Don't Know Who Your Friends Are", que tout le monde chante, ensemble. On est définitivement ensemble. Accros, déjà. C'est bon, pas la peine d'aller plus loin, je le prends ton skeud. Je l'écouterai, enfoncé dans mon vieux club en cuir defoncé. Non, on l'écouterà



ensemble. Pas le choix. Du premier jusqu'au dernier coup de gong. Pas un déchet dans cet album, dix rounds irréprochables. Une première communion réussie en somme. On apprendra avec délectation qu'aux côtés de cette rythmique de feu, les deux maniaques de la six-cordes au scalpel sont... de charmantes et redoutables chirurgiennes, Tamara Bell et Stacey Coleman. On évoquera toutes les références de ce rock qu'on ne peut qu'aimer... et cette classe australienne trop méconnue, cette capacité d'assimiler tant de styles, et d'en synthétiser à chaque fois un sel nouveau, pour remonter sur le ring, encore et encore. Toute l'histoire du rock. Et on passera la nuit à ça...

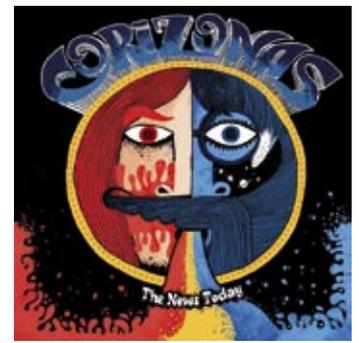
ANDY GRIZZLY

www.myspace.com/hitsgalore



à la distribution confidentielle, ils nous reviennent aujourd'hui avec un deuxième opus sorti sur Le Son Du Maquis (Lydia Lunch, James Chance, Alan Vega, Certain General...) et entourés d'invités de renom tel Daniel Paboef, Fanch Rouge Pullon ou Laetitia Sheriff... "In The Eyes Of The Absents" est entièrement dédié à nos chers disparus, mais sans jamais verser dans le pathos ni les jérémiades. Bien au contraire, cet album nous plonge dans des univers ouatés, cotonneux, dangereusement confortables, sucrés marron. C'est une invitation au voyage dans un paysage urbain fantasmé quelque part entre Manchester, Berlin et New York. Inclassable, déroutant, magnifique ! Des ambiances assez proches de David Bowie ou Brian Ferry portées par une voix de crooner délicieusement désabusé et terriblement concerné. Si XmasX ne détient pas les clefs du paradis il possède un passe-partout vers l'ailleurs. Les passeurs du Styx ont un nom, louons le à sa juste valeur. Amen !

BENJAMIN O'COWLEY



CORIZONAS

The News Today

(Subterfuge Records - 2011)

Los Coronas et Arizona Baby, deux formations espagnoles (Madrid et Valladolid), s'étaient déjà acquinées pour nous gratifier d'un album live : "Dos Bandas Y Un Destino". Un disque de reprises bien senties qui nous faisait part de l'étendue de leurs influences (Del Shannon, Black Sabbath, Johnny Kidd And The Pirates, The Dead Kennedys...). De cette union est née Corizonas et un véritable album composé pour ce nouveau groupe. Une bande de freak rockers tout droit sortis d'un western spaghetti débarque sur nos platines pour notre plus grand plaisir. On ne peut s'empêcher de penser à The Long Ryders ou Lone Justice, ces pionniers oubliés du cow punk. La trompette mariachi fait décoller les magnifiques ballades folk et les brûlots pop sentent bon l'esprit punk. Rock'n'roll, surf et country s'enchaînent à merveille tout au long de ce LP qui se révèle être la meilleure surprise du moment. Les aficionados de Willy DeVille ne peuvent qu'adhérer.

DICK ATOMICK



Mon tout forme un super groupe "Head Cat", et en découle un énorme disque qui revisite des standards de la country, du rockabilly, du blues avec la voix burinée par les embruns de Lemmy, et sa basse lourde qui vrombit telle un char d'assaut, entraînée dans le combat par la rythmique assassine d'un éclaircur Slim Jim.

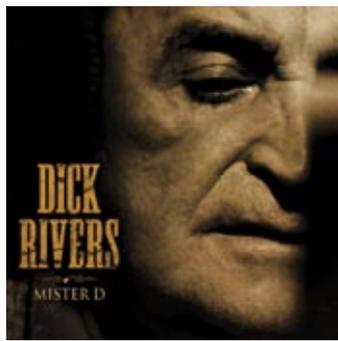
MICH TOHU

DICK RIVERS

Mister D

(EMI - 2011)

Alors que Claude fête son départ en retraite et que Jean-Philippe cabotine sur les planches, il ne reste plus que le troisième larron pour porter la croix et la bannière du rock hexagonal originel. Hervé, le provincial, le bouseux, le schpountz de la tripléte, ne lâche pas le morceau. En effet, Dick a le toupet de sortir un vrai disque rock'n'roll pendant que Johnny s'enlise dans le confort bourgeois de la haute. Mister



D se révèle être une des meilleures galettes du chanteur niçois. Les paroles de Jean Fauque (Alain Bashung...) collent parfaitement (comme les bonbons au papier) aux musiques composées par Oli Le Baron (Fanatics, Ici Paris, Jad Wio, Sylvain Sylvain...). Rythm'n'blues épicé, rockabilly envoûté, blues chaviré, western calibré, cet album est sacrément bien branlé. Dommage pour l'hommage à Johnny Cash et quelques variétés mais l'ensemble reste de qualité. Un bel objet de bonne facture, on en a pour son pognon ! Mes respects Mister D !

JOHNNIE DAVIS

XMASX

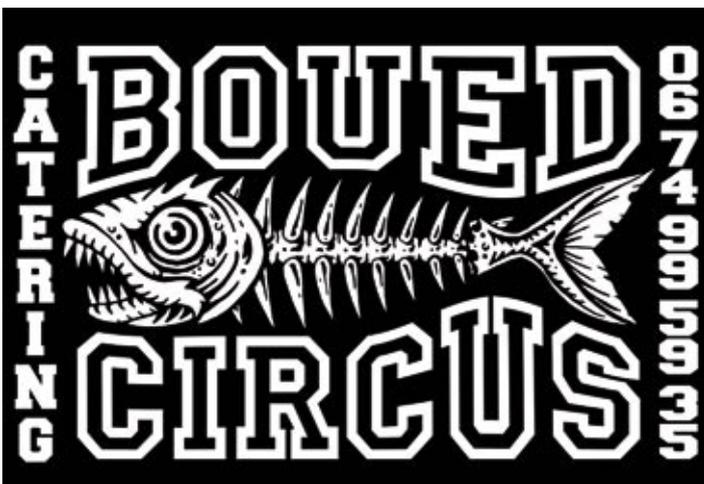
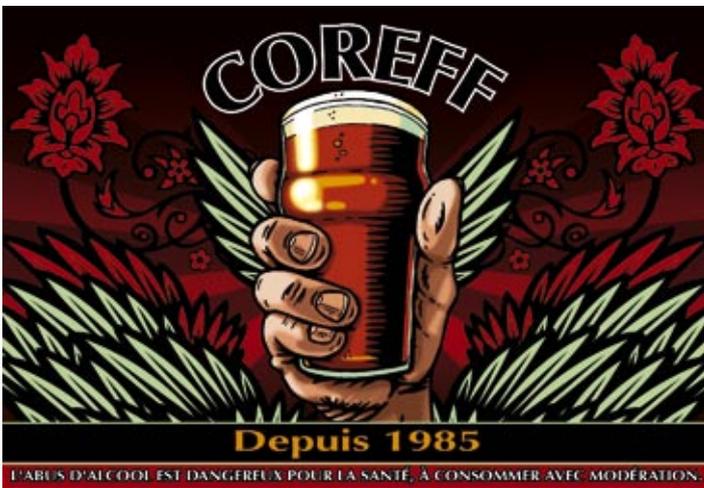
In The Eyes Of The Absents

(Le Son Du Maquis - 2012)

XmasX est un projet protéiforme, un concept mené de mains de maîtres par Philippe Onfray et David Euverte entre Rennes et Brest. Forts d'un premier disque



Foto: Paola Hragudo



EST-CE QUE CE BRUIT DANS MA TÊTE TE DÉRANGE ?

Steven Tyler

(Michel Lafon - 2011)

Ce qu'il y a de bien avec le bouquin de Steven Tyler, grande gueule d'Aerosmith depuis quarante-deux ans, c'est qu'on est presque certain que c'est lui qui l'a écrit... Peu de risque en effet d'attraper l'encéphalite à la lecture de sa prose... Le truc chouette avec Tyler (comme avec Ron Wood, qui partage avec lui la satisfaction de connaître son bonheur) c'est qu'il est toujours content. Voilà un gars qui boude pas sa joie ! Avec une faconne toute méditerranéenne, Tyler (né Talaricco) expose franco de port comment il a mené sa barque de Stones US de série B, sans génie mais avec un enthousiasme (largement toxique) qui fait envie. Le Smith, c'est les galériens du rock seventies, au minimum trois concerts par semaine dans des States sillonnés en long, en large et en travers. Ah si, il y a quand même une idée balèze : le mix rock / rap de "Walk This Way" avec Run D.M.C. (curieusement pas évoqué ici). Rien que pour ça... Sinon, les anecdotes les plus tordantes, sexe, drogues & rock'n'roll s'enchaînent sans débânder dans ce bouquin bon comme le bon pain, qui fera la joie de plus d'un Pat King (message personnel) comme de tous les fans de Spinäl Tap... Multipliant les aphorismes, le Tyler explique sa vision hédoniste du monde, qui lui valut les moues gênées d'une de ses filles (et de la reine des groupies Bebe Buell) qui hérita de sa grosse bouche, l'actrice Liv Tyler. Un exemple ? Page 139 : "Qui n'a pas brouté de minou n'a rien goûté du tout." Faut-il développer ou bien ? Un autre pour la route ? Page 151 : "La fille que j'avais devant moi était fort ardente, et de surcroît

un peu contorsionniste. Elle se littéralement en quatre pour moi, au sens où elle s'offrit en figure de proue renversée, un genre que j'affectionne. De plus, elle possédait une tête plate, très pratique pour poser sa bière (qualité peu connue chez les filles qui se mettent en quatre). Ensuite, Ray l'a emmenée dans les toilettes et lui a fait faire les pieds au mur, dans l'intention de lui verser du Jack Daniel's dans la bonbonnière. Finalement, il a pris un verre à liqueur qu'il lui a inséré dans l'entrejambe pour boire avec une paille... Ray comblé s'est aspergé l'organe de whisky pour parer à un éventuel herpès." Bon, vous avez saisi, il y en a 400 pages du même tonneau. La classe, quoi. Surtout à partir du moment (75-76) où le groupe plonge carrément dans la poudreuse, se mettant à dos ses PROPRES techniciens qui en repréailles se torchent le cul avec la mortadelle du catering. Commentaire pensif de Tyler (qui l'a appris récemment) : "À y bien repenser, j'ai toujours trouvé qu'en tournée la mortadelle avait un goût de chiottes"... Très à l'aise, le Tyler évoque les clachs dans le groupe, ses divorces ou ses cures de désintox qui font passer Pete Doherty pour un petit garçon... À part ça, pas un mot sur les surprenantes modifications faciales de Steven Tyler, qui semble aujourd'hui avoir tatoué un gant de toilette sur sa tronche.

PHILIPPE BUVARD

LA DISCOTHÈQUE ROCK IDÉALE

Philippe Manceuvre

(Albin Michel / Rock & Folk)

Après son premier bouquin reprenant les chroniques de "Rock & Folk" sur la discothèque idéale, Manceuvre publie la suite des 101 disques à écouter, comme Hervé Lossec continue son travail pour "les Bretonnismes". Une bonne idée pour Noël ou l'anniversaire d'une nièce si vous cherchez un cadeau ? On dira oui. Il y a de quoi lire, feuilleter pendant des heures dans la somme de Manceuvre. Un changement important en comparant au magazine qu'il dirige toujours en 2011, qui se lit en cinq minutes chrono à la médiathèque. Le choix opéré ici paraît un chouia plus large que le premier bouquin. Là, ça part de Dylan, Spector et Jerry Lee Lewis (super ! trop cool !) jusqu'au XXIème siècle et Radiohead (moins cool) pour une chronique intéressante sur le contexte, téléchargement et industrie musicale en crise. Ce joyeux journaliste inscrit sur ses tablettes des grandes oeuvres sombres, Nick Drake, Barrett et

Nico. Surprenant, mais pas tant que ça, quand on sait par exemple que le gugusse affirmait jadis que la chanteuse allemande jouait de la vraie musique infernale, tout autant que ses groupes de métal chéris. Le Kid en chef nous fournit même de la matière inédite, en tranches assez savoureuses et nombreuses. Hosannah, un nouvel éloge du premier Blue Öyster Cult de 1972. Phil Man s'embarque encore une fois sur ce fabuleux vaisseau spatial. Il croque les délices morbides et romantiques de "Last Days of May", loue encore ce "Workshop of the Telescopes", allumé et abyssal, oublie de dire du bien de la terre urbaine de "Screams" et de la cruauté machiste de "She's as Beautiful as a Foot", plongé qu'il est dans cette cure de jouvence et d'imaginaire. On a aussi une chronique sur le "Country Life" de Roxy Music, pour enfin tout savoir sur sa pochette. Si vous êtes fan des Pogues, de Dr. John, de ZZ Top, de Birthday Party, de nouveaux éloges vous feront-ils craquer tous vos points Dialogues sur ce livre ? Bref, du bon vieux bavardage de spécialistes dans ce recueil que peut savourer tout amateur, même lointain. Manœuvre a trimé pour la chose, lu livres, qu'il prend la peine de citer, et magazines. Il se pourrait bien que "Rock & Folk" recycle ces pages-là dans les prochains mois. Quoi d'autre de positif là-dedans ? Trente ans après, Philippe Manœuvre oublie aussi la rancune : un album des Stranglers trône dans la liste, oui, les mêmes qui l'avaient lâchement attaché à un pilier du Centre Pompidou pour conclure une interview, premier et seul attentat anti-rock critique répertorié en France. Toujours bien aussi de le voir tremper dans le blues gras et lourd, dans le boogie de Steppenwolf et Canned Heat, dans le métal bien blanc, et d'aimer la musique noire de Kid Creole, Miles Davis, Wonder, celle, par-delà les couleurs de l'arc-en-ciel de Michael Jackson. La maquette est assez chouette, mention spéciale pour les citations de bas de page, notamment une grandiose de Bryan Ferry. Et si on est pas content de ses choix, on peut retourner sur ses disques favoris après la lecture, des albums peut-être plus délicieux que tous ceux cités, et en reprendre les refrains tordus sur tous les passionnés du monde : "ooaoh, he's just an excitable boy".

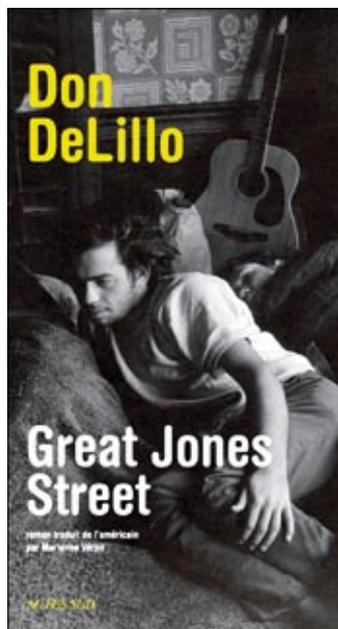
ALAIN LEOST

GREAT JONES STREET

Don DeLillo

(Actes Sud - 2011)

Retour vers le passé ? Le 3ème bouquin de DeLillo (sorti en 73, après "Americana" et "End Zone", et enfin traduit en français) porte tous les stigmates de l'époque : auto-complaisance, logorrhée pompeuse, le pire des seventies.



Perso, j'ai jamais pu blairer ce gros con de DeLillo, son balai dans le cul et ses réponses à tout (11 septembre, etc...) et je doute fort que ce bouquin y change quoi que ce soit. À l'évidence, cet universitaire aux fesses de clergyman a horreur du rock, qu'il observe avec une loupe d'entomologiste et une moue de dédain. Pour autant, ce livre prétentieux, ampoulé et ridiculement antipathique n'en est pas moins un témoignage saisissant de la psyché tordue de l'underground US de l'époque. Rappelons qu'à cette période, des maniaques abandonnés de Dieu sait qui courent (déjà !) Lennon ou font tous les soirs les poubelles de Dylan pour espérer y découvrir un sens à leur vie de cloportes. C'est de ça, exactement, dont parle "Great Jones Street", dans un appart minable d'une rue minable de l'East Village, où est venue se terrer la rock-star/messie d'une génération, Bucky Wunderlick, (croisement très convaincant entre Jim Morrison et Dylan) en plein flip existentiel au beau milieu d'une tournée sold-out. Nous voilà donc plongés en plein huis-clos métaphysique et verbeux, aussi largués que ce pauvre Bucky, bientôt 27 ans, mutique, hébété, pourchassé par des groupies, des dealers, des journalistes, des parasites, des maniaques et même une secte ressemblant fort à la grande famille de Charlie Manson ! Et puis il y a tous les autres, le manager huileux dirigeant la boîte Transparanoïa, la petite amie déjantée du nom d'Opel, les musiciens cupides qui à coups de contrats, de promesses ou de menaces réclament à corps et à cris la reformation du groupe, et un autre disque, un autre, UN AUTRE ! Chacun attend de Bucky un nouveau message (son dernier tube a pour titre "Vietcong Chérie" !) avec la même impatience que New York espère cette nouvelle drogue aux pouvoirs inouïs, synthétisée par un certain Dr Pepper... Pauvre

Bucky, si célèbre et si seul au fond, si largué et qui a si mal à son ego tout meurtri... Tout ça, vraiment, c'est too much, ça donne envie d'y foutre le feu en hurlant de rire, comme Bucky au temps de sa splendeur mettait le feu à des hôtes de l'air en plein vol. Ce tableau tellement caricatural de l'artiste maudit en proie à ses démons narcissico-dépressifs semble si naïf aujourd'hui... Alors, alors, pourquoi en parler ? Parce que par moments, terribles, il y a ce sentiment abominablement réel de voir en direct ce qu'a vu Cobain Kurt, vers la fin, quand tout se consume. Pour cette description extra-lucide, quasi-prophétique et à la première personne d'une psyché en miettes jetée aux financiers, aux managers, aux fans, rien que pour ça, ce bouquin en partie périmé vaut le détour. *"Sur les bandes il y avait vingt-trois chansons, toutes écrites et chantées par moi, toutes jouées par moi (sans accompagnement) sur une vieille guitare acoustique, la première que j'avais jamais eue. Ces chansons étaient ce que j'avais fait de plus récent. Je les avais enregistrées environ quatorze mois plus tôt, seul à la montagne, assis là avec ma guitare et mon magnéto, en composant les paroles au fur et à mesure. Je venais de terminer une tournée mondiale et j'avais la voix lasse et rauque, et je n'avais d'autre son en tête que le frémissement qui accompagne le meurtre de nouveau-nés dans les villages immémoriaux. (...) On reconnaissait la guitare mais la voix semblait ne pas être la mienne. Elle revêtait une fadeur enfantine incroyable, un peu écorchée parfois dans l'aveu d'une souffrance, mais, dans l'ensemble, solitaire, terne et déracinée, dépourvue de vraie brutalité comme de toute autre qualité distinctive. Et puis il y avait les paroles, curieuses petites divagations autistiques. Peut-être parce qu'elles n'avaient jamais été notées sur le papier, ni même pensées un seul instant, ces chansons traduisaient une désolation singulière, une sorte d'anormalité dans le naturel."*

STOURM

GENE VINCENT DIEU DU ROCK'N'ROLL

Jean-William Thoury

(Editions Camion Blanc - 2010)

L'année 2010 aura été l'année Gene Vincent en France avec deux superbes livres édités à quelques mois d'intervalle. Deux hommages sérieux qui, en plus d'être complémentaires, sont l'œuvre de passionnés de longue date. Ce nouvel ouvrage est le parfait compagnon des publications faites par Gérard Lautrey / Serge Schlawick et Thierry Lisenfeld au crépuscule du siècle précédent. Bouquins essentiels à une époque où Internet n'avait pas encore révolutionné notre monde et participé à donner une nouvelle



jeunesse au Sound des 50's. Il y a également les livres de Britt Hagarty, de Susan Vanhecke, de Steve Mandich et de Derek Henderson ainsi que nombre de fanzines / booklets édités en anglais mais pour beaucoup cette langue reste aussi incompréhensible qu'une partition musicale ou que le moteur de la Triumph 500 cm3 de Gene. Ce livre de près de 400 pages, sans illustration, propose la somme ordonnée et vérifiée, ramenée à l'essentiel et expurgée des affabulations journalistiques et publicitaires, de tout ce qui a pu être écrit sur Gene depuis 1956. De sa naissance en Virginie en 1935 à son décès en Californie en 1971, l'histoire d'une vie trop courte et d'une carrière qui le fut plus encore. Les observations et les commentaires de l'auteur sont toujours judicieux, respectueux et bienvenus. Nous ne sombrons ni dans la dépression, ni dans le mythe trop longtemps exploité par les médias ou les successeurs spirituels de Jack Good.

Après un court chapitre sur la jeunesse de Gene, les 113 pages suivantes couvrent les années 1956 à 1959, qui peut-on dire, constituent la première partie de la carrière de Gene. Dans un ordre chronologique, vous découvrirez l'homme, l'artiste, l'origine des chansons enregistrées, le travail en session, les musiciens, les principales dates des tournées, les passages TV. Vous comprendrez dans un style simple ce qui fait l'originalité de Gene Vincent et des Blue Caps. Ce qui fit que "Be Bop A Lula" fut classé "Blues" dans The Billboard et "Rockabilly" dans The Cashbox, le jour même de sa sortie. Une musique et un style nouveau, quelque chose de différent et de jamais entendu auparavant. Même les morceaux "pop" ou "jazz" choisis dans la discothèque de la WCMS pour étoffer le répertoire du groupe deviennent de curieux hybrides pour appartenir définitivement au "répertoire" de Gene et des Blue Caps. Seul de grands stylistes comme Jerry Lee Lewis, The Burnette Brothers ou Elvis Presley furent capables d'atteindre ce but. Gene, et nous par la même occasion, eut la chance d'être sur



BODEGA AMAYA

Place
KERUSCUN
29200 BREST

02 98 80 67 60
bodegaamaya64@yahoo.fr

FM 103.8

fréquence
MUTINE

Soirée spéciale
anniversaire !!

Vendredi
03 Février 2012

La Bodega Amaya

présente

Callac
(22)
Club
Concert

Suivez nous sur

www.lebacardi.com

X-treme

Le bar le plus à l'ouest de l'ouest

Ouvert de 10h à 1h du matin

www.x-tremecafe.fr

8, rue Louis Pasteur - Brest - ☎ 02 98 44 33 72

un label qui croyait fortement au format LP/33 tours depuis son lancement en 1948. Cela explique la variété du répertoire et la quantité d'enregistrements fait par un artiste qui, somme toute, ne fut pas un gros vendeur de disques comparé à Kay Starr, Bill Haley ou Fats Domino. Les disques et les chansons sont évoqués avec goût et passion. Au fil des pages apparaissent de courtes bios de Jerry Reed, Dwight Pullen, Jimmy Pruet, Glenn Campbell ou Dale Hawkins qui sont les bienvenues.

Les années 1960 à 1967, quand Gene reviendra en force avec "Bird-Doggin", forment un ensemble de 132 pages commençant par la tournée des salles Granada (UK) en Janvier 1960 et finissant par la sortie aux USA de "Lonely Street" en décembre 1966. Cette partie couvre en détail les tournées européennes de Gene devenu un artiste solitaire et parfois imprévisible. Un "Rolling Stone" comme l'a écrit son ami Jerry Merritt.

Les années suivantes, pour Gene, seront faites de déceptions, de nostalgie, de souffrances mais aussi de rencontres avec des

personnes qui feront de leur mieux pour lui venir en aide. Parmi eux de nombreux Français qui sans aucun doute méritent les remerciements qui leur sont adressés. Le décès de Gene clôt cette troisième partie du livre.

L'histoire se poursuit par 19 pages qui débutent par la publication française de la collection "Gene Vincent Story" en 1972 et se finissent par la publication du livre de Garrett Mc Lean "Gloire et tribulations d'un rocker en France et dans les pays francophones".

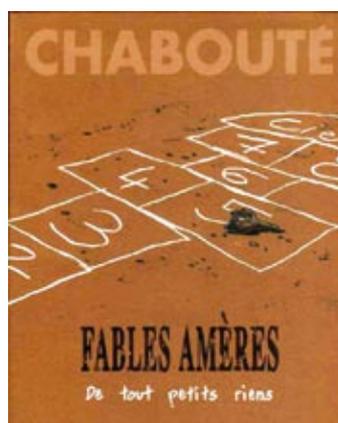
Quel que soit votre âge et le moment où vous avez découvert la voix unique de Gene, vous trouverez dans ces pages ce que vous avez manqué et ce que vous avez vécu. Un voyage au travers du temps mais conjugué au présent. Un livre contagieux et facile à lire qui ne manquera pas de faire découvrir Gene à une nouvelle génération et à un nouveau public !

Hey cat, where're you goin', Man / Man, I'm goin' down to bop street / Watchin' out for a new book 'bout Gene !

DOMINIQUE "IMPERIAL" ANGLARES ●

LES CARTOONEUSES

Chroniques BD, Comics...



FABLES AMÈRES : DE TOUT PETITS RIENS CHABOUTÉ

(Éditions Vents D'Ouest)

Ne cherchez pas, il n'y a ni fromage ni tortue dans cette bande dessinée ! On est dans le concret, le réel... On y croise des êtres humains, des vrais gens, comme vous et moi, mais donc capables du pire...

Un SDF s'apprête à passer la nuit sous une porte cochère et entend en resserrant son manteau, un couple se prendre la tête sur la couleur du papier peint de leur appartement douillet quelques étages au dessus... Au supermarché, une mère prévient sa fille : "Si tu continues à ne pas bien apprendre à l'école, tu finiras par travailler ici, à la caisse, comme la dame !" Et la petite Nahema qui tente de discuter avec ce monsieur sévère assit dans l'avion

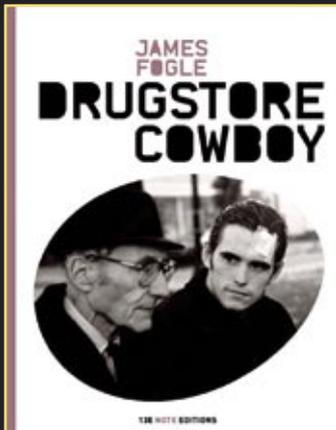
à côté d'elle... Il sait, lui, qu'elle ne réalisera probablement jamais son rêve de devenir maîtresse d'école puisque c'est lui qui est chargé de les reconduire, elle et sa mère dans leur pays d'origine...

C'est simple mais efficace : ces fables sont courtes. Les mots sont presque inutiles tant les images en noir et blanc transpirent la peine, la honte, l'incompréhension voire le désespoir de ces victimes... Chabouté nous balance, avec chacune de ces histoires, de belles petites claques, celles qui cinglent, là, derrière la nuque !

Elles nous révèlent toutes de vilaines facettes de l'âme humaine : indifférence, méchanceté, préjugés... De tout petits riens ? Non ! De grands moments de solitude, de la douleur. C'est noir et ce genre de lecture ne fait pas de mal finalement, ça incite juste à faire plus attention, bref à être moins con !

Les bédéphiles parmi vous le savent, mais pour ceux qui auront la curiosité de pousser un peu plus loin que cette chronique, Chabouté a déjà sévi à plusieurs reprises ! Jetez donc un oeil sur son album Sorcières. Toujours en noir et blanc, l'auteur y croque nos petites superstitions au travers d'histoires courtes (comme quoi en faire des tonnes ne sert à rien !), mais souvent cruelles et surprenantes : un régal !

LONESOME ●



DRUGSTORE COWBOY

James Fogle

(13e Note Éditions - 2011)

Bien sûr, tout le monde connaît "Drugstore Cowboy", le second film de Gus Van Sant (1989), avec Matt Dillon et le vieux Bill Burroughs en prêtre junkie. Curieusement, le bouquin d'où est extrait le film n'était jamais sorti en France. C'est chose faite, dans cette géniale collec 13e note, dédiée aux mavericks, marginaux et autres éternels exclus du rêve US. Quelques titres pour s'en convaincre ? "Notre Dame Du Vide", "Regarde Les Hommes Mourir", "Sick City", "Régime Sec", "Bons Baisers De La Grosse Barmaid", "De L'Alcool Dur Et Du Génie" (les trois derniers de Dan Fante, le fils de l'autre), "Confessions D'un Loser", "Superbad" (du grand Tom Grimes), "Au Texas, Tu Serais Déjà Mort", "Il Était Une Fois L'Amour Mais J'ai Dû Le Tuer" ou... "Une Vie En Noir" de Jesse Sublett, chanteur/bassiste des Skunks, groupe texan de passage dans la Grosse Pomme à la fin des seventies, du CBGB au Mudd Club, aux côtés de John Cale, Lou Reed, Lydia Lunch... Ai-je mentionné le vieux Burroughs ("Speed") ?

"Drugstore Cowboy" – le livre – s'écarte du film en quelques points (le prêtre, etc) qu'il serait carrément fastidieux d'énoncer. Ce qui compte, c'est la tension, la sécheresse minérale et quasi-documentaire du récit de Fogle. En clair, la vie de Bob Hughes et de sa bande, qui occupent tout leur temps à se shooter et à dévaliser des pharmacies à Portland, Oregon en 1971. Est-il loisible de parler d'autobiographie ? Quand on connaît le pedigree du gus... cinquante ans de taule, arrêté pour la première fois à 12 ans pour vol de voiture... et puis toxico, tout du long, toujours en zonzon quand sort le film qui pourrait lui apporter la gloire. À l'évidence, Fogle connaît son sujet sur le bout des doigts. Défilent donc ici dans un toxique (et parfois joyeux) brouillard, blues, Dilaudid, morphine, cocaïne, Alvodine, Pantopon, Desoxyyn, Ritalin,

Dexedrine, Preludin, Percodan... et j'en passe. Voilà un gars qui connaît son affaire ! Pour autant, Bob et Diane – ou Rick et Nadine – font plus penser à des Pieds Nickelés bien freaky qu'à Bonnie & Clyde, du moins avant la fin... Pour Fogle comme pour ses détrousseurs de pharmacies, les choses n'iront guère en s'arrangeant. Suivront une dizaine de romans, peu (ou pas) publiés. À l'heure qu'il est, arrêté en 2010 (à 73 ans !) pour un nouveau braquage, et à l'ombre pour 15 ans de plus, Fogle est soigné à la prison du comté de Seattle pour un cancer au poumon.

STOURM



VOICI MON SANG

Frank Darcel

(Les Éditions de Juillet)

Certains bouquins peinent à démarrer, ils nous imposent la patience avant de révéler ce qu'ils ont vraiment entre les pages... Celui-là donne le ton d'emblée : alcool, sexe, violence et rock'n'roll. Les âmes sensibles refermeront le bouquin dès les premières pages, et pourtant...

Milan bossa dans une maison de disque. Marié et père de famille. Rien d'extraordinaire, en soi, d'autant qu'il parvient avec brio à donner le change... Son pote Mateza est le seul à connaître et partager son goût pour les soirées parisiennes, son penchant immodéré pour l'alcool, les drogues et surtout, son attirance presque sauvage pour les femmes... "Je suis comme cela et ça ne sert à rien de tout compliquer : je suis un chasseur de chattes, voilà tout. Un humble pisteur qui trouve sa raison de vivre dans l'accumulation des trophées."

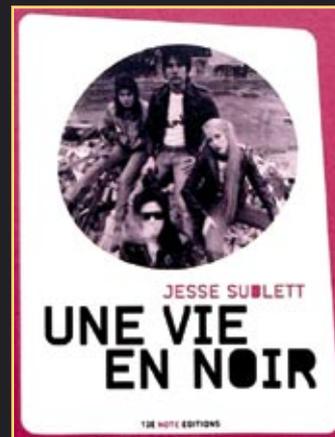
Mateza... Un type mystérieux finalement à cause duquel l'équilibre fragile de la vie de notre héros bascule. "Le truc qui a tout fait basculer, qui a scellé son destin et le mien sans doute c'est

qu'il a ajouté doucement : je vous descends tous."

Menacé, traqué, Milan s'enfoncé dans une vertigineuse descente aux enfers. Les vodkas s'alignent sur les comptoirs, les corps se mêlent et les nuits blanches s'enchaînent. Le récit de Franck Darcel est noir, brutal, trash parfois et malgré tout les pages se tournent presque frénétiquement, le suspense tient jusqu'au bout... Milan va-t-il réussir à se sortir de ce bourbier ?!

Ce n'est pas un premier roman pour Frank Darcel, mais sans aucun doute le plus noir... Les musiciens parmi vous sauront sans doute qu'il fait partie de ces gens (agaçants !) qui ont tous les talents... En effet, excellent guitariste, il a joué pour Etienne Daho et dans Marquis de Sade. Aujourd'hui entre deux bouquins (il a aussi dirigé et co-écrit le fameux livre Rok, 50 ans de musique électro en Bretagne) il joue dans le groupe rennais Republik dont l'album est loin d'être inintéressant... !

LONESOME



UNE VIE EN NOIR

Jesse Sublett

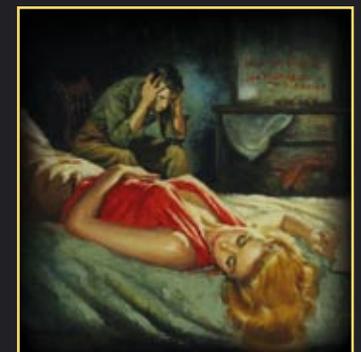
(13e note - 2011)

Jesse Sublett est un gars avisé. Et une légende à Austin, Texas. Où il fonde la scène punk en 76 avec les Violators et les Skunks (où on trouve Eddie Munoz, qui part ensuite gratter dans les Plimsouls). Les Skunks déboulaient à New York dans la déferlante new-wave, prêts à tout pour éclater la Grosse Pomme. Max's Kansas City, CBGB, concerts avec Costello, John Cale, Patti Smith, ils sont à deux doigts de percer. En 78, les Violators - groupe dont il est le seul mec - doivent assurer la première partie des Sex Pistols, mais voilà, le promoteur du concert voudrait bien se faire une ou deux filles du groupe. Sublett lui balance un pain... et prend la porte. Il jouait avec Munoz depuis 75 dans un groupe d'obédience glitter, Jelly Roll, vingt-et-un ans de moyenne d'âge, des mèches

en pagaille et le futur en ligne de mire. Mais les choses tournent au cauchemar quand au retour d'un concert, Sublett découvre le corps de sa copine violée et étranglée par le pote d'un ancien coloc. Il plonge, deux ans, refait sa vie, s'installe à L.A., échappe à un cancer, un tremblement de terre. Puis découvre le polar et reprend goût à la musique. Ce bouquin est un melting-pot étrange, qui mêle à son autobiographie ("Never The Same Again") des enquêtes de ses détectives garantis pure pulp (Martin Fender, bassiste de blues abonné à la Fender Precision et Clapton, un dur de dur hardboiled). Mais aussi des murder ballads de sa composition (comme "Johnny Heartbreak") et un essai sur la pègre texane (le gang Overton) dans les années 60-70. Si certaines intrigues, certains dialogues de nouvelles frisent l'autoparodie, il est difficile de ne pas se laisser prendre par l'ambiance mortifère et parano de L.A., moderne Babylone où errent des privés fatalement revenus de tout, la tête dure et le coeur pur. Et il y a tous les blazes impayables des protagonistes (secondes couteaux, femmes fatales, veuves noires...) ou des clubs, dignes d'un vieux L.P. de Tom Waits... Gore Galore, 2-Slim, Tweety Boyd, Joe Cubic, Pud Daniello, Bonnie Everest, Tina Bellaire, l'Adam's Apple, l'Alibi Lounge, le Rib Shack, le Starlite... sans oublier le gang des Dégonfleurs, une Mustang 65 rouge corail et une Chevy 57, et un scotch terrier nommé Chivas... Et puis il y a ce récit brûlant d'une jeunesse sonique et tourmentée, sans doute ce qu'il y a de mieux dans ce bouquin drôle et touchant. Sublett vit aujourd'hui à L.A., avec femme et enfant – un fils nommé Dashiell, pour Hammett bien sûr. Il est pote avec James Ellroy et Michael Connelly. Il peint (beaucoup de filles et quelques squelettes), joue de la contrebasse et reforme les Skunks une ou deux fois par an, à Austin. Il écrit toujours des choses qu'on aimerait bien lire un jour en français. Dans la collec 13e note.

STOURM

jessesublett.com





PARIS BALTRINGUE

Ce que je ressentais à cet instant, je le ressentais souvent les derniers temps. Était-ce mon intransigeance artistique (j'avais encore d'énormes certitudes sur le bon et le mauvais en cette année 1985 !), l'air du temps où les choses se ramollissaient, perdaient de leurs exigences, la distance tranquille qu'a celui qui n'a pas payé, même pas avec une invite mais juste grâce à sa malice et son désir profond d'y être, et tant d'autres raisons qu'installait la vie dans ce grand ventre digérant qu'est Paris ?



s'intéresser au mec pour lui-même, et offrir une bière. Gentiment, se glisser dans l'ambiance et se brancher avec les autres, roi du cool, quoi ! Après quelques bières, le tour est joué, on est potes ! Sur un signe, venu de je ne sais où, tout le monde se barre. Un groupe de rock en tournée, c'est comme un équipage de bateau, ça bouge toujours ensemble. Et moi..., ben, je les suis ! Retour à l'entrée des artistes où le mec de la sécu ouvre la porte, diplomate et professionnel, à tout le navire et moi, jeune mousse fraîchement embarqué en plein milieu. Puis, tandis qu'au fond du couloir le groupe grimpe les escaliers vers les loges, je bifurque vers la droite, direction la salle de concert. Au revoir les amis, à tout à l'heure. Opération réussie !

monde. Dans le couloir de sortie on m'interpelle. Je me retourne.

- T'as pas un peu de bourrin ?
- Non.
- T'as pas de la coke ?
- Non !
- T'as pas du pétard ?
- Non !!

Le gonze remontait vers moi, tanguant d'un mur à l'autre, un peu amorti par le tissu de velours rouge. Et là je le reconnais. Cette frange graisseuse, ces lunettes en cul de bouteille, ce costard fripé d'avoir trop dormi avec. Le Scott Fitzgerald de l'excès. L'Oscar Wilde des nuits parisiennes. Le vampire du Palace. Alain Pacadis ! Qui reprend :

- Tu veux pas que je te suce ?
- Noooooo !!!

Alors, les portes s'ouvrent et arrivent sur nous comme un essaim d'abeilles une bande d'allumés mondains en goguette. Ils entourent le Pacadis, l'épaulent et le ramènent, tout histrions, dans son voyage au bout de la nuit. Leur mascotte ! Celui dont on gravera dans quelques mois sur son urne funéraire "Même dans la mort, je vous emmerde".

OK mec, mais ce monde, là, pas mon truc, non plus !
- Rock and roll, quoi !
- Ouais, si tu veux.

Mais souvent, au bout de quatre ou cinq morceaux, je m'en allais. Ces mecs qui m'avaient ouvert une porte sur une face obscure et différente du rock, initié au Cognac à haute dose, me refilaient une invite en discothèque. Pas mon truc ! Dommage.

L'ultime but du jeu était de rentrer sans payer. Mais en ce mois de décembre, pour ce premier concert de New Order à Paris, salle de l'Eldorado, je sentais bien que ça allait être chaud. Toute la faune des branchouilles ayant eu leur demi-seconde de gloire parisienne (moi inclus) et à qui tout était dû (moi pas inclus, on a sa fierté !) se pressait, papillonnant devant les grandes baies de l'entrée, sans ticket de course. J'entends dans la conversation entre deux "genres mannequins punkettes" aux cheveux jaunes et roses qu'un cocktail est organisé au Palace par une boîte de com pour la sortie d'une bagnole-bijou-montre-fringue ou je ne sais trop quoi d'autre. Info enregistrée, ça

peut toujours servir ! J'arrive à capter derrière la vitre l'attention d'Alex, grand ordonnateur des nuits parisiennes, harcelé de toutes parts, qui me répond du code par lequel un plongeur sous-marin signale à son partenaire de plongée qu'il n'a plus d'air dans sa bouteille : bras croisés sur le torse. C'était sans appel ! Là, il allait falloir la jouer rapide et solo. Stratégie de base, je remonte le Boulevard de Strasbourg vers l'entrée des artistes que je connais bien, ayant joué quelques semaines auparavant à l'Eldorado. Et là, ma bonne étoile est avec moi ! Je repère de loin Peter Hook, le bassiste, et toute l'équipe, musiciens et techniciens, sortir et traverser le grand boulevard. Ils entrent dans un bar où je les suis, tranquille. Maintenant, il faut la jouer fine. Coté fringues j'étais raccord. Pas trop voyant mais suffisamment "hip" pour ne pas être pris pour un tocard. D'abord attaquer par un techno, surtout ne pas "trop" parler de musique, ça fait "too much fan", mais

Les bulles de champagne avaient rapidement dispersé l'amertume du concert. Le buffet, comme souvent au Palace était copieux. Mais ce n'était pas mon monde. La banlieue collait à mes godasses comme la terre de la ferme à celle de mon père. Je faisais le pique-assiette, sorte de voyou en habit négligé du dimanche, juste décalé ce qu'il faut pour ne pas se faire jeter, et je rejoignais les faubourgs, banlieue intra-muros où était mon



JEUX DE MOTS CROISÉS

HORIZONTALEMENT

A Retraité depuis 1993, remplacé par Jones.
• Femme de Polanski assassinée. **B** Pas réservé aux artistes. • Jagger négociant. **C** Lettres de satisfaction. • Grosse agence US exportatrice. • Début de réaction épidermique concernant cette dernière. **D** Rare, en paillette, et eux ils roulent dessus !!! • Vache à lait. **E** On a beau payer plus, on en a de moins en moins même sur cette ligne... **F** Le hit de "Some Girls" orthographié hip hop. • Perd, mais à la fin seulement. **G** Producteur du "Bigger Bang". • Début de Tabagie. • Fin de tabagie, au milieu, la couleur des poumons. **H** Jones actuellement. • W • Les 3 premières sur 4 de Toscan. **I** Il remplace désormais les masseuses dans les loges. **J** Ils sympathisent avec lui depuis 68. • Comme le concert de Rio 2006.

VERTICALEMENT

1 Roule depuis le début. • Arrivé après, roule toujours. **2** Dernier mot du tube de "Black'n Blue" et à l'envers. • Réaction épidermick sur le dicton des pierres qui roulent. **3** Initiales du premier remplaçant de Jones. • Redding, Rush ou Spann, ascenseur pour le blues. • Télé en initiales. **4** Ils couvriraient la sono, au début. • Vie en désordre. **5** Le cœur d'Angie. • Extrémités de Stones. • Le prix des places s'y apparente souvent. **6** Boucan. **7** Deuxième partie de satisfaction. • Cours français riant, premier alphabétiquement. • Toujours en breton. **8** Nom familial de la CIA • Nom de la tournée US de 1972. **9** Il est souvent monté entre eux. • Play back. **10** Son postulat géométrique fait sa notoriété. • Le début de la fin est en anglais, et l'autre dernière ligne, entièrement.

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

A										
B										
C										
D										
E										
F										
G										
H										
I										
J										

1 Watts • Wood 2 Yrc • Ammasse 3 MT • Orls • TV 4 A • Cns • Veil 5 Ngi • SS • Vol 6 Raffut • P 7 Tl • AA • Alao 8 Agence • STP • L E • Satisfact F Missu • Erd G Was • Ta • Le H Os • VV • TSC I Ostéopathe J Devil • Open

KRO et Kooki



LE STAKHANOV

СТАХАНОВ - BAR ROCK & BOÎTE DE CONCERTS

7, RUE DE LA BÂCLERIE 44000 NANTES
02 40 47 14 00. CONTACT@STAKHANOV.FR
WWW.STAKHANOV.FR

